



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

849.145 .A88M

C.1

... La miougrano entre
Stanford University Libraries

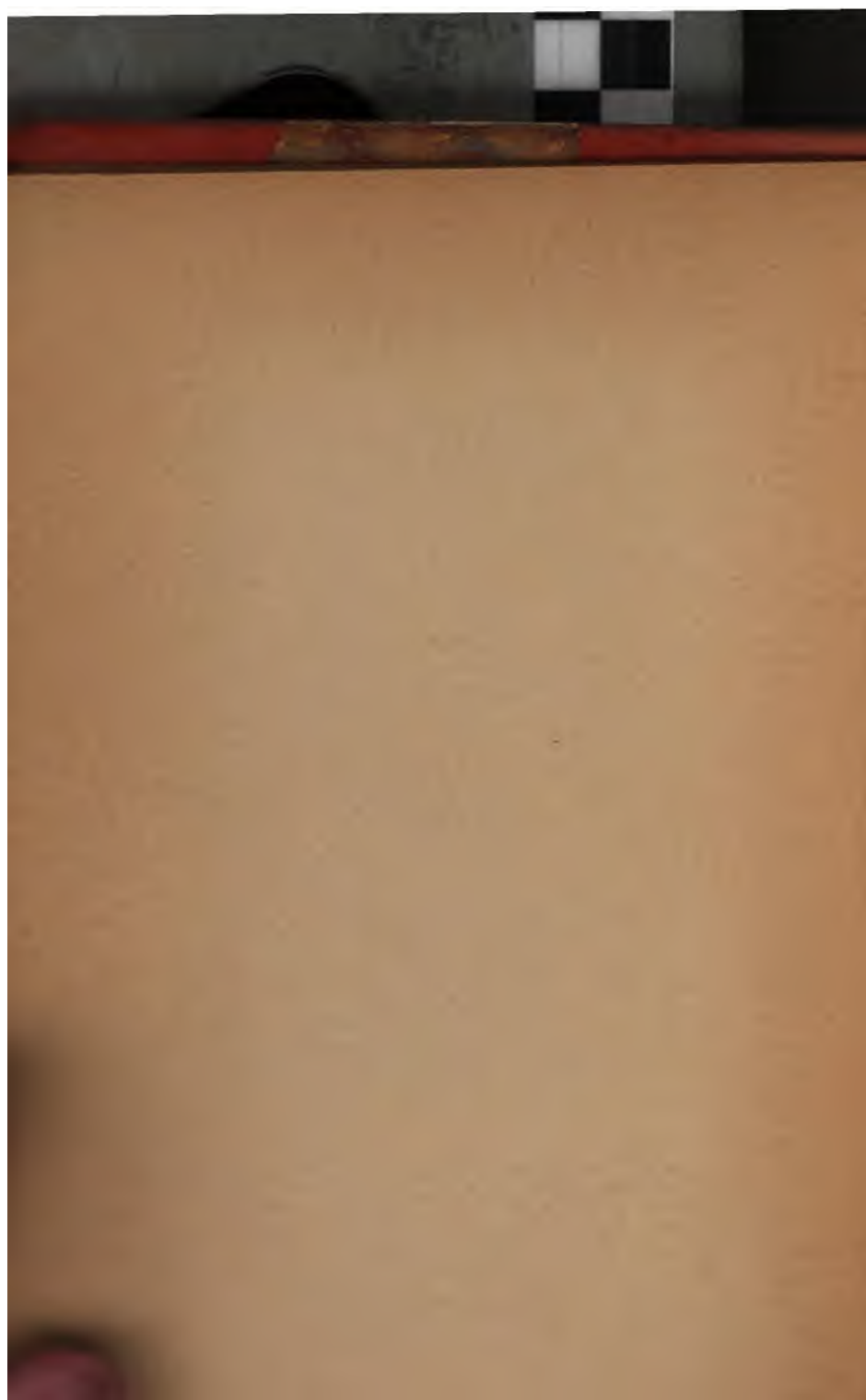


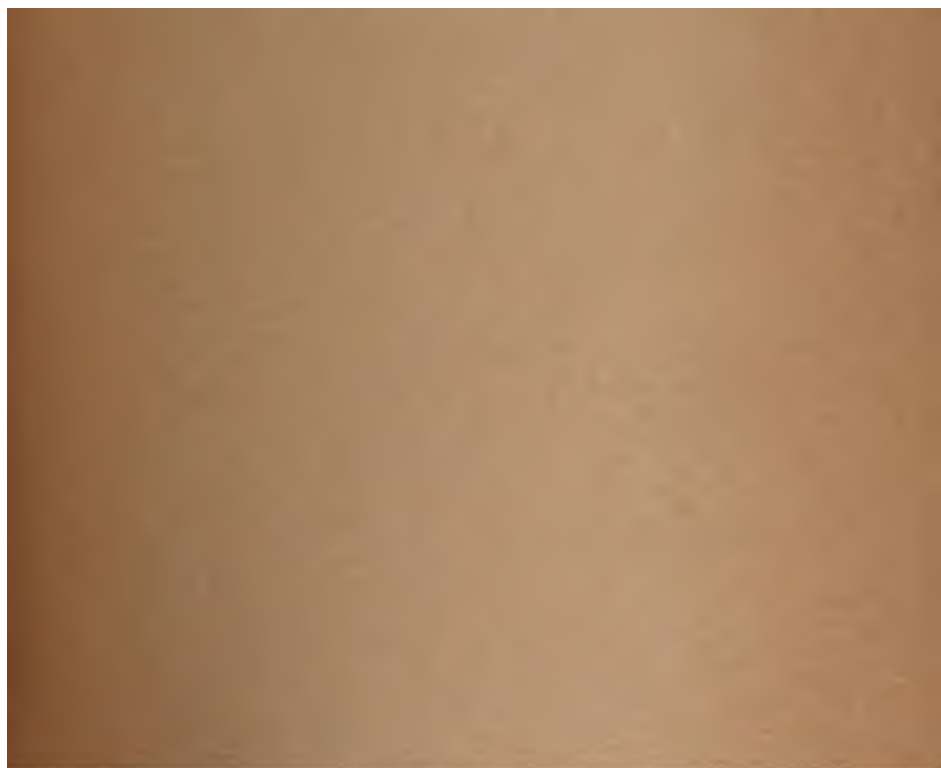
3 6105 048 366 467

Lintil



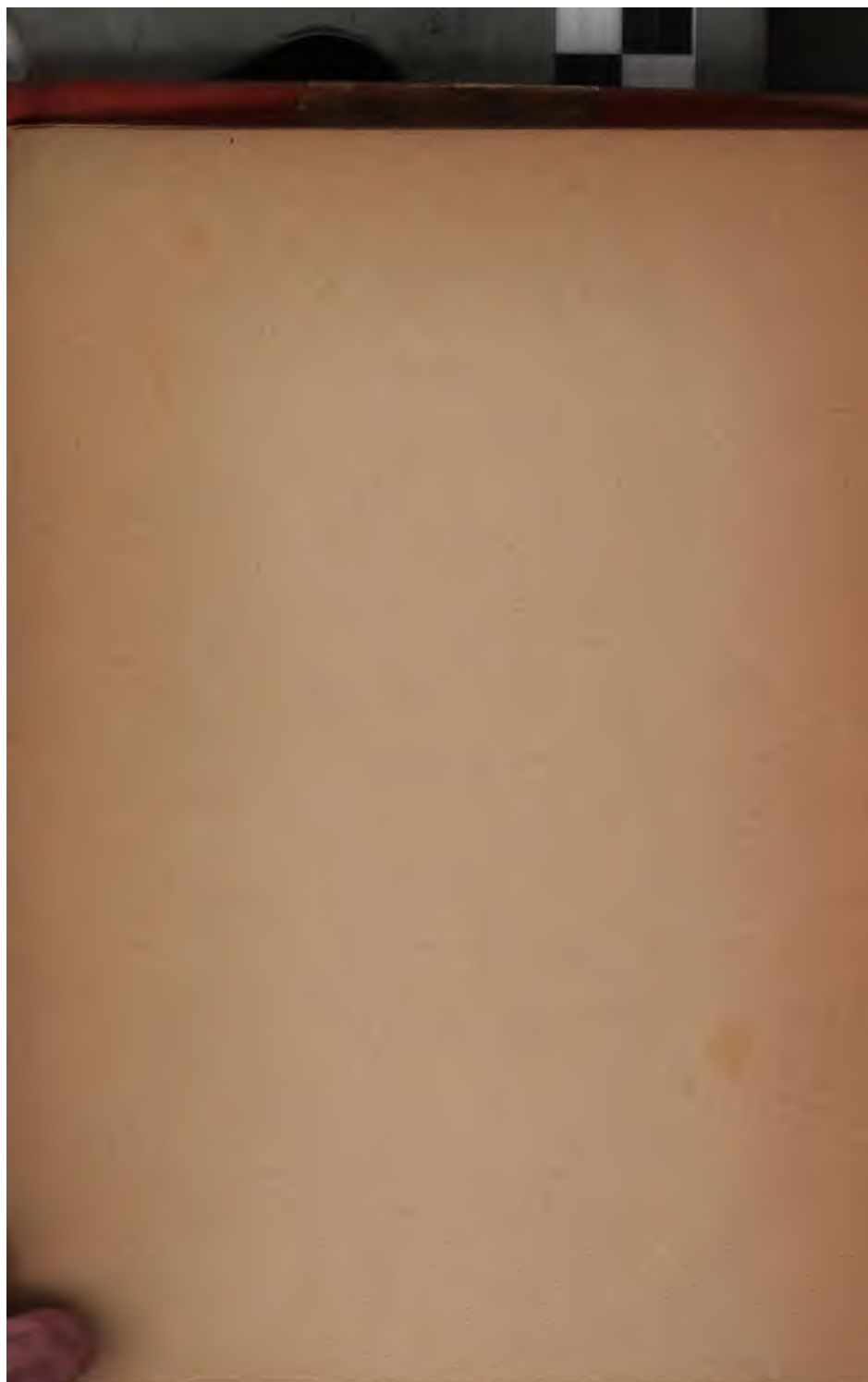
STANFORD UNIVERSITY LIBRARY











MIOUGRANO

ENTRE-DUBERTO

(AVEC TRADUCTION LITTÉRALE EN REGARD)



MONTPELLIER

PARIS





LA MIOUGRANO

ENTRE-DUBERTO

Droits de traduction et de reproduction réservés.



TEODOR AUBANEL

LA

MIOUGRANO

ÈNTRÉ-DUBERTO

NOVO EDICIOUN



MOUNT-PELIÉ

AU BURÈU DI PUBLICACIOUN DE LA SOUCIETA

PÈR L'ESTUDI DI LENGU ROUMANO

1877

Co

THÉODORE AUBANEL

LA

GRENADE

ENTR'OUVERTE

NOUVELLE ÉDITION



MONTPELLIER

AU BUREAU DES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

1877

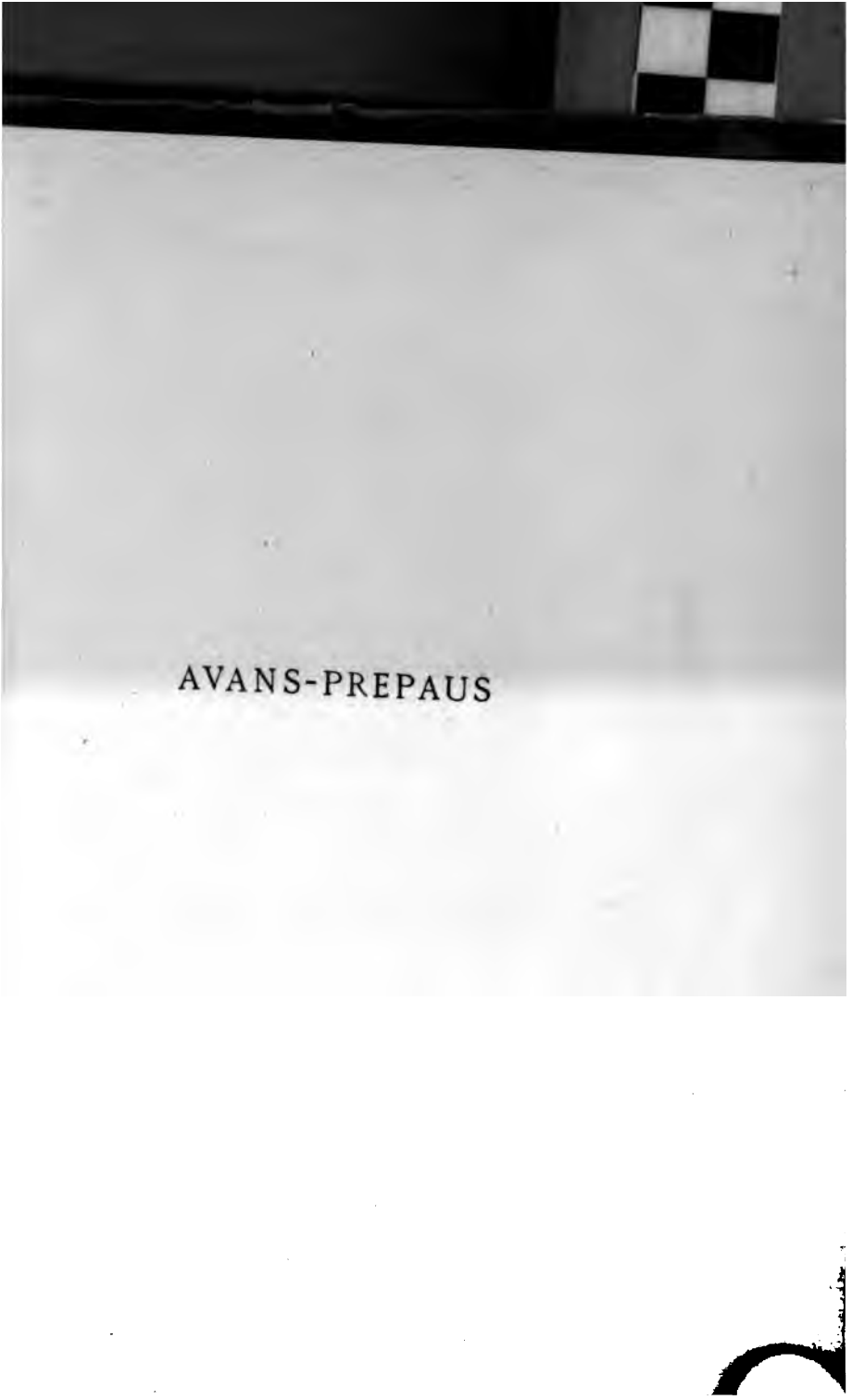
455381

ALAN S. PREPAC

849.145

A88 m

STANFORD LIBRARY



AVANS-PREPAUS



AVANS-PREPAUS

I

Lou mióugranié, de sa naturo, es sôuvagèu mai que lis àutris aubre. Amo de crèisse dins li clapeirolò, au raje dóu soulèu, e liuen dis ome e près de Diéu. Aqui, soulet coume un ermito, à l'uscle de l'estiéu, expandis d'escoundoun si flour sanguinello. L'amour e lou soulèu fegoundon l'espandido : dins li calice rouge se coungreion milo grano de courau, milo poulidi sorre, tóuti couchado ensèn souto la memo cuberto.



AVANT-PROPOS

I

Le grenadier, de sa nature, est plus sauvage que les autres arbres. Il aime à croître dans les cailloux amoncelés, aux lieux où rayonne le soleil, et loin des hommes et près de Dieu. Là, seul comme un ermite, au hâle de l'été, il épanouit en cachette ses fleurs sanglantes. L'amour et le soleil fécondent l'épanouissement : dans les calices rouges se créent spontanément mille graines de corail, mille jolies sœurs, couchées toutes ensemble sous la même couverture.

La mióugrano boudenflo tèn rejuncho tant que pòu souto sa rusco si bèlli grano rouginello, si bèlli chato vergounouso. Mai lis aucèu de la garrigo vènon au mióugranié : De-que vos faire de ti grano ?.. Tout-aro vèn l'autouno, tout-aro vèn l'ivèr, que van nous courseja de-la-man-d'eila di colo, de-la-man-d'eila di mar... Vos dounc que fugue di, o mióugranié sòuvage, que quiten la Prouvènço, sènso vèire espeli ti bèlli grano de courau, sèns vèire naseja ti bèlli chato vergounouso ?

Alor lou mióugranié, pèr countenta l'envejo dis au-celoun de la garrigo, entre-duerb la mióugrano plan-planet : li milo grano vermeialo trelusisson au soulèu ; li milo chato crentouseto, emé si bèlli gauto roso, meton la tèsto au fenestroun ; e li couquin d'aucèu vènon à vòu, e se regalon à plesi di bòni grano de courau ; li couquin d'amourous devourisson de poutoun li bèlli chato vergounouso.

II

Teodor Aubanèu — e dirés coume ièu, quand aurès legi soun libre — es un mióugranié sòuvage. Lou publi prouvençau, en quau si proumièri trobo avien tant *Prouvençau* agrada, coumençavo de se dire : Mai, que fai noste Aubanèu, que l'entendèn plus canta ?

La grenade gonflée tient renfermées, tant qu'elle peut, sous son écorce ses belles graines roses, ses belles filles pudibondes. Mais les oiseaux de la lande disent au grenadier : Que veux-tu faire de tes graines?... Tout à l'heure vient l'automne, tout à l'heure vient l'hiver, qui vont nous chasser au delà des collines, au delà des mers... Veux-tu donc qu'il soit dit, ô grenadier sauvage, que nous quittons la Provence sans voir éclore tes belles graines de corail, sans voir poindre le nez de tes belles filles pudibondes ?

Alors le grenadier, pour contenter l'envie des oisillons de la lande, entr'ouvre la grenade lentement : les mille graines vermeilles brillent au soleil ; les mille fillettes craintives, avec leurs belles joues roses, mettent la tête à la fenêtre ; et les fripons d'oiseaux accourent à volées, et se régalent à cœur-joie des bonnes graines de corail ; les fripons d'amoureux dévorent de baisers les belles filles pudibondes.

II

Théodore Aubanel — et vous direz comme moi, quand vous aurez lu son livre — est un grenadier sauvage. Le public provençal, à qui avaient tant plu ses premières poésies, commençait à se dire : Que fait donc notre Aubanel, que nous n'entendons plus chanter ?

Aubanèu cantavo d'escoundoun. L'amour, aquelo divino abiho que fai de mèu tant dous, quand la sesoun e lou rode ie counvènon, e que, se quaucarèn la countrario, fai de tant fòrti pougnesoun, l'amour avié tanca dins soun cor un dardaïoun terrible, despietadous. La passïoun malurouso de noste paure ami èro sènso esperanço, la malautié sènso remèdi: l'amigo de soun cor, la chatouno entre-visto dins lou clarun de sa guinesso, ai! s'èro facho mourgo.

Lou bon jouvènt plourè sèt an sa bono amigo; emai se n'ès pancaro counsoula!

Pèr se leva d'ou front aquéu lourdige que lou coumbourissié, partiguè d'Avignoun à la bello eisservo. Veguè Roumo, veguè Paris; emé l'espaso dins lou flanc, tournè mai en Prouvènço; barrulè li mountagno, la Santo-Baumo, lou Ventour, lis Aup e lis Aupiho... Mai la roso èro espoussado, restavo plus que lis espino, e rèn poudié li derraba.

III

Soulamen, lou regounfle de soun amour, de liuen en liuen, gislavo en un desbord de pouèsio. Avié pres pèr deviso:

QUAU CANTO,
SOÚN MAU ENCANTO.

Aubanel chantait en cachette. L'amour, cette divine abeille qui fait du miel si doux, quand la saison et le lieu lui conviennent, et qui, si quelque chose la contrarie, fait des piqûres si violentes, l'amour avait plongé dans son cœur un aiguillon terrible, impitoyable. La malheureuse passion de notre ami était sans espérance, la maladie sans remède : l'amie de son cœur, la jeune fille entrevue dans le ciel clair de sa jeunesse, hélas ! s'était faite nonne.

Le bon jeune homme pleura sept ans sa bien-aimée ; et il ne s'en est pas encore consolé !

Pour ôter de son front ce vertige qui le consumait, il partit d'Avignon à la garde de Dieu. Il vit Rome, il vit Paris ; avec l'épée au flanc, il revint en Provence ; il parcourut les montagnes, la Sainte-Baume, le Ventour, les Alpes et les Alpilles... Mais la rose était effeuillée, il ne restait plus que les épines, et rien ne pouvait les arracher.

III

Seulement le trop-plein de son amour jaillissait, de loin en loin, en un débordement de poésie. Il avait pris pour devise :

QUI CHANTE,
SON MAL ENCHANTE.

E chasco fes que lou regrèt ie trasié 'no lancejado, lou paure drole trasié 'no plagnitudo.

Es aquéli plagnitudo, aquélis espouncho d'amour que, sus nosto preièro de nàutri sis ami, de nàutri lis aucèu de la garrigo, Teodor Aubanèu counsènt à publica souto lou galant titre de *Libre de l'Amour*.

Lou *Libre de l'Amour*, causo mai-que-mai raro, es dounc un cant de bono fe, uno flamado vertadiero. L'istòri, vène de vous la dire, es touto simplo : es un jouvènt que amo, que se languis de soun amigo, que reboulis, que plouro, que se plan au bon Diéu. Tenènt aquelo istòri pèr sacrado, l'autour i' a rèn vougu touca : tout es aqui coume es vengu, e tant-miéus ! car de soun amour vierge, de sa languisoun, de soun reboulimen, de si lagremo, emé de si plagnun, n'a sourti simplamen e naturalamen un libre de naturo, jouine, vivènt e delicious.

IV

S'avès passa, au mes d'abriéu, de-long di bouissou-nado, devès counèisse la sentour de l'aubespun : es douço emai amaro.

S'avès, au coumençamen de Mai, pres lou fres

Et chaque fois que le regret lui poussait un coup de lance, le pauvre enfant poussait une plainte.

Ce sont ces plaintes, ces jets poignants d'amour, qu'à notre prière, de nous ses amis, de nous les oiseaux de la lande, Théodore Aubanel se décide à publier sous le charmant titre de *Livre de l'Amour*.

Le *Livre de l'Amour*, chose extrêmement rare, est donc un chant de bonne foi, une flamme vraie. L'histoire, je viens de vous la dire, elle est toute simple : c'est un jeune homme qui aime, qui, loin de son amante, languit d'ennui, qui souffre, qui pleure, qui se plaint au bon Dieu. Tenant cette histoire pour sacrée, l'auteur n'y a voulu toucher en rien ; tout est là comme c'est venu, et tant mieux ! car de son amour vierge, de son langoureux ennui, de sa souffrance, de ses larmes, et de ses plaintes, est sorti simplement et naturellement un livre de nature, jeune, vivant et délicieux.

IV

Si vous avez passé, au mois d'avril, le long des haies vives, vous devez connaître la senteur de l'aubépine : elle est douce et amère tout ensemble.

Si vous avez, au commencement de mai, pris le frais,

à la vesprado, souto lis aubre verdoulet, devès counèisse lou canta dóu roussignòu : es clar e vièu, apassiouna e caste, e fort e pietadous.

S'en passant, au mes de jun, souto li bārri d'Avignon, avès agu vist coucha lou soulèu, devès counèisse lou trelus dóu Rose souto lou pont antique de Sant Beneset : sèmblo un mantèu de prince, tout rouge e resplendènt, tout estrassa de cop de lanço, e que floutejo, e que flamejo...

Lou *Libre de l'Amour*, pode pas mièus lou còmpara. E noun creirièu m'aventura de forço en afourtissènt que, gràci à-n-éu, li grano de courau de la *Miùgrano entre-duberto* devendran en Prouvènço lou capelet dis amoureux.

V

Après lou *Libre de l'Amour* vèn l'*Entre-lusido*.

E se coumpren : agués uno sebisso de rousié, de plumachié o bèn de nerto ; sara bèn tal asard se noun ie sort entre-mitan quàuqui sagato d'agrenas, de pandecousto, o de prouvençalo ; e regardas la mar, quand lou mistrau l'estroupo, la fouito e la tourmento, veirès toujour entre lis erso mountagnouso, quauque risènt que lou soulèu se ie miraiò.

vers le soir, sous les arbres verdelets, vous devez connaître le chant du rossignol : il est clair et vif, passionné et chaste, et puissant et plaintif.

Si, passant au mois de juin sous les remparts d'Avignon, vous avez vu coucher le soleil, vous devez connaître la splendeur du Rhône sous le pont antique de Saint Bénézet : on dirait un manteau de prince, rouge et resplendissant, tout déchiré de coups de lances, et qui flotte, et qui flambe...

Je ne puis mieux comparer le *Livre de l'Amour*. Et je ne croirais pas m'aventurer beaucoup en affirmant que, grâce à lui, les graines de corail de la *Grenade entrouverte* deviendront en Provence le chapelet des amants.

V

Après le *Livre de l'Amour* vient l'*Entre-lueur*.

Et on comprend cela : ayez une haie de rosiers, de lilas ou de myrtes ; ce sera bien grand hasard s'il n'y sort à travers quelques surgeons de prunellier, de chèvre-feuille ou de pervenche ; et regardez la mer, quand le mistral la trousse, la fouette et la tourmente, vous verrez toujours entre les vagues montueuses quelque clapotis rieur où le soleil se mire.

Ansïn entre li cant d'amour, entre li cant apassiouna de Teodor Aubanêu, i' a proun agu si cant de pas, e de soulas e de divertissêço. Ansïn, dins la tempesto de soun cor, i' a proun agu sa pichouneto *entre-lusido*.

Veraï, courto es l'entre-lusido. Mai tant mai pouderouso èro l'estaco, tant mai la deliêurado es vigourouso. Es routo la cadeno; o dôu-mens lou jouvênt lou crêi, lou crêi un moumenet: e ve-l'aqui! Emê quento afecioun s'amourro i frêsqi font de la naturo tranquilasso! Bêu lou soulêu coume un limbert; l'alensiau de la fourêst ie fai aussa la narro; se canto li segaire, sêmblo que tèn la daïo en man; se canto li pescaire, sêmblo que mando lou fielat; e se canto li noço, es trefouli, dirias d'avis qu'es êu lou nôvi.

VI

Mai di chavano l'esclargissun es passagié; e lou treboulun dôu cor adus mai-que-d'un-cop l'oumbrun dins l'amo.

Quand Rimbaud de Vaqueiras èro tant afouga de Beatris, la sorre dôu marquês Bounifâci de Mount-ferrat, e que n'ausavo pas ie dire, veici la cansoun que faguè, en desesperanço d'amour:

Ainsi, entre les chants d'amour, entre les chants passionnés de Théodore Aubanel y a-t-il eu encore ses chants de paix, de consolation et de plaisir. Ainsi, dans la tempête de son cœur, y a-t-il eu encore sa petite *entre-lueur*.

En vérité, courte est l'entre-lueur. Mais d'autant plus puissante était l'attache, d'autant plus vigoureuse est l'échappée. La chaîne est brisée; ou du moins le jeune homme le croit un instant: et voyez-le! Avec quelle ardeur il s'abreuve aux fraîches sources de la majestueuse et calme nature! Il boit le soleil comme un lézard; l'haleine suave de la forêt fait dresser sa narine; chante-t-il les faucheurs? il semble tenir la faux en main; chante-t-il les pêcheurs? il semble jeter lui-même le filet, et s'il chante les noces, il tressaille de joie, on dirait que lui-même est le fiancé.

VI

Mais des orages l'éclaircie est passagère; et le trouble du cœur amène plus d'une fois l'ombre dans l'âme.

Quand Raimbaud de Vacqueiras était si ardemment épris de Béatrix, la sœur du marquis Boniface de Montferrat, et qu'il n'osait le lui dire, voici la chanson qu'il fit en désespoir d'amour:



No m'agrad' iverns ni pascors ,
Ni clar tèms , ni folh de garrics ;
Car mos enans mi par destrics ,
E totz mièi majer gautz dolors ;
E son maltrach tut mièi lezèr
E desesperat mièi espèr ;
Qu'aissi m' sol amor e domnèis
Tener gai coma l'aiga l' pèis :
E pois d'amdui me soi partitz
Com hom eissilhatz e marritz ,
Tot' altra vida m' sèmbra mortz ,
E tot autre joi desconortz.

Aubanèu d'Avignoun poudié bèn dire ansin. Quand la bruno Zani, coume la nèu tendrino e vierginenco de la colo que s'esvalis à la caudo alenado di bèu jour, quand Zani la brunello aguè fugi Avignoun, fugi, paouroso, l'alèn brulant de soun felibre, siguè pèr soun felibre un mourimen de cor. E d'aro-en-lai, se lou voulès saupre, touto clarta ie semblè nèblo, malancounié touto alegranço e touto vido mort. E vaqui coume vai que coumpausè, dins la sournuro de soun amo, lagremo à cha lagremo, lou *Libre de la Mort*. Li sèt doulour amaro soun aqui, li sèt coutèu de la Pieta traucon aquéli pajo. Tout ço que soufre èi soun ami, tout ço qu'es causo de soufrènço èi soun glàri mourtau. E talamen pognènt, talamen aspre e vièu soun li tablèu que pinto, que veritablamen dirias avis

Ne me plait hiver ni temps de Pâques — ni ciel clair, ni feuille de chêne; — car mon succès me paraît traverse, — et toutes mes plus grandes joies douleurs; — et sont souffrants tous mes loisirs — et désespérés mes espoirs; — de coutume amour et galanterie — me tiennent gai comme l'eau le poisson: — et depuis que l'un de l'autre sommes séparés, — comme à homme exilé et misérable, — toute autre vie me semble mort, — et toute autre joie désolation.

Ainsi pouvait bien dire Aubanel d'Avignon. Quand la brune Zani, comme la neige tendre et virginale de la colline qui disparaît à la chaude haleine des beaux jours, quand Zani la *brunelle* eût fui Avignon, fui, peureuse, l'haleine brûlante de son poète, ce fut pour son poète une défaillance de cœur. Et désormais, si vous voulez le savoir, toute clarté lui sembla brume, mélancolie toute allégresse et toute vie mort. Et voilà comment il composa, dans l'assombrissement de son âme, et larme à larme, le *Livre de la Mort*. Les sept douleurs amères sont là, les sept glaives de la Pitié percent ces pages. Tout ce qui souffre est son ami, tout ce qui est cause de souffrance est son horreur mortelle. Et tellement mordants, tellement âpres et vifs sont les tableaux qu'il peint, qu'on dirait vraiment



XX

AVANS-PREPAUS.

que lou felibre, desmaienca de soun amour, a vougu
se venja de soun injuste sort, en bacelant tóuti lis
estrumen dóu sort injuste, tóuti li tirannio d'aquest
mounde.

VII

N'en vaqui proun pèr esplica l'encauso e la divisioun
d'aquest voulume. Me siéu pas mes sus la porto pèr
crida : venès vèire ! ni pèr vanta ço que parlo d'espe-
α | réu. E pièi, se saup que li felibre sian ni d'or ni
| d'argènt, poudèn pas plaire en tóuti.

| Ai vougu soulamen ensigna lou camin de l'aubre
| à-n-aquéli que podon avé set.

FREDERI MISTRAL.

Maiano (Bouco-dou-Rose). — Pèr sant Gènt, lou 16 de Mai 1860.

que le poète, violemment sevré de son amour (ainsi qu'un arbre auquel sont arrachées ses pousses printanières), a voulu se venger de son injuste sort en flagellant tous les instruments du sort inique, toutes les tyrannies de ce monde. } *hors du texte*

VII

En voilà assez pour expliquer le motif et la division de ce volume. Ce n'est pas pour crier: venez voir! que je me suis mis sur la porte, ni pour vanter ce qui parle par soi-même. D'ailleurs, on sait que nous, poètes, ne sommes ni d'or ni d'argent, nous ne pouvons plaire à tous.

J'ai voulu seulement indiquer le chemin de l'arbre à ceux qui peuvent avoir soif.



I



I

S'iéu die pauc, ins èl cor me sta.

ARNAUD DANIEL.

Ai lou cor bèn malaut, malaut à n'en mouri ;
Ai lou cor bèn malaut, e vole pas gari.



I

Si je dis peu, le reste est dans mon cœur.

ARNAUD DANIEL.

J'ai le cœur bien malade, malade à en mourir ; j'ai
le cœur bien malade, et ne veux pas être guéri.



II

E membre vos qual fo l' comensamens
De nostr' amor !

LA COUNTESSO DE DIO.

Alor, n'avès garda memòri,
D'aquéu jour que, long dóu camin,
Fasias, davans un ouratòri,
Vosto preièro dóu matin ;

*cf. Pithagore voyant l'âme
à l'Eglise.*

Preièro douço, tèndro, antico !
Iéu, peraqui d'asard vengu,
En entendént lou bèu cantico,
M'ère arresta tout esmòugu.



II

Et qu'il vous souvienne quel fut le
commencement de notre amour!

LA COMTESSE DE DIE.

Vous avez donc gardé souvenance du jour où, au
bord du chemin, vous faisiez, devant un oratoire, votre
prière du matin ;

Prière douce, tendre, antique ! Moi, par là, venu
d'aventure, en entendant le beau cantique, je m'étais
arrêté, tout ému.



Èro eila, souto lou vièi sause
Que béu lis aigo dóu pesquié.....
Me sèmblo encaro que vous ause :
— Bello Crous, vosto voues disié,

O pèiro sacrado,
Bello, bello Crous,
Fugués ounourado
De tóuti li floués.

Jèsu-Crist escouto
Lou roussignoulet,
E soun sang degouto
Coume un raioulet.

Franc de purgatóri,
O sant Crucifis,
Baio-nous la glòri
De toun paradis !

E vòstis Ouro aqui finido,
M'avance, e vous dise, crentous :
Vosto paraulo es benesido !
Iéu vole prega coume vous.

E vous tant gènto, e vous rèn fièro,
Madamisello, quatecant
M'avès douna vosto preièro
Coume l'aucèu douno soun cant.

C'était là-bas, sous le vieux saule qui boit les eaux
du vivier..... Il me semble vous entendre encore : —
Belle Croix, votre voix disait,

O pierre sacrée,
Belle, belle Croix,
Soyez honorée
Par les fleurs des bois.

Jésus-Christ écoute
Le rossignolet,
Et son sang dégoutte
Comme un ruisseau.

Sauf du purgatoire,
O saint Crucifix,
Donne-nous la gloire
De ton paradis !

Et là, votre prière terminée, je m'avance et vous
dis, craintif : Votre parole est bénie ! Je veux prier
comme vous.

Et vous toute gentille, et vous nullement fière,
mademoiselle, aussitôt vous m'avez donné votre prière
comme l'oiseau donne son chant.



Vosto preièro, ah ! coume es bello !
Avien la fe, dins l'encian tèm !
Quand la dise, madamisello,
Iéu sounje à vous, e siéu countènt.

Vaqui pamens vosto escrituro !
Sus aquéu poulit papié blanc,
Vosto man, qu'es pas bèn seguro,
Mounto e davalò en trémoulant.

La relegisse, quand siéu triste ;
La tène dins moun tiradou,
Emé ço qu'ai de mai requiste,
α | Emé li letro de Rebou ;

Contro uno flour touto passido,
Pichoto flour qu'aquest estiéu,
A Font-Clareto avès culido,
Uno flour culido pèr iéu !

Iéu qu'ai tant crento emé li chato,
Ai ges de crento davans vous ;
E tout moun cor se desacato,
A voste rire amistadous.

Tenès, vous dirai tout : pecaire !
Aquelo flour, aquéu papié,
Madamisello, acò 's pas gaire,
E pèr iéu i'a rèn de parié !

Votre prière, oh ! qu'elle est belle ! Ils avaient la foi, au temps passé ! Quand je la dis, mademoiselle, je songe à vous, et suis content.

Voilà pourtant votre écriture ! Sur ce joli papier blanc, votre main, qui n'est pas bien assurée, monte et descend, tremblante.

Je la relis, quand je suis triste ; je la tiens dans mon tiroir, avec ce que j'ai de plus rare, avec les lettres de Reboul ;

Contre une fleur toute fanée, petite fleur que, cet été, vous avez cueillie à Font-Clarette, une fleur cueillie pour moi !

Moi si timide avec les jeunes filles, je ne suis point timide devant vous, et tout mon cœur se découvre, à votre sourire amical.

Tenez, je vous dirai tout : hélas ! cette fleur, ce papier, mademoiselle, c'est peu de chose, et pour moi il n'est rien de pareil !



III

E poiras li dir
Qu'ieu mōr de desir.

GAUCELM FAIDIT.

Ah ! se moun cor avié d'alo,
Sus toun cōu, sus toun espalo,
Voularié tout en coumbour,
O mignoto ! à toun auriho
Te dirié de meraviho,
De meraviho d'amour.



III

Et tu pourras lui dire
que je meurs de désir

GABRIEL FAURE

Ah ! si mon cœur avait des ailes, sur ton cou, sur
ton épaule, il volerait tout en feu ! à ton oreille, ô
mignonne, il te dirait des merveilles, des merveilles
d'amour.

Ah ! se moun cor avié d'alo,
Subre ti bouqueto palo
Voularié coume un perdu ;
Moun cor te farié, chatouno,
Cènt poutoun e cènt poutouno ;
Parlarié, parlarié plu !

Pieta ! moun cor n'a ges d'alo !
Lou làngui, la fre lou jalo :
Tè ! lou vaqui sus ma man ;
Pren-lou dins la tiéuno, o bello !
Coume un agnèu moun cor bèlo,
E plouro coume un enfant.

Ah ! si mon cœur avait des ailes, sur tes lèvres pâles, il volerait éperdu ; mon cœur, ô jeune fille, te ferait cent baisers et cent caresses ; il parlerait, il ne parlerait plus !

Pitié ! mon cœur n'a point d'ailes ! le froid, l'ennui langoureux le glace : tiens ! le voilà sur ma main ; prends-le, ô belle, dans la tienne ! Comme un agneau mon cœur bêle, et il pleure comme un enfant.



IV

Nas de gentil castelana,
Bèn fait' ab color de grana,
Am mais la bon' esperansa.

PÈIRE VIDAL.

En tòuti sabès dire
Quaucarèn de pouli ;
Avès un tant bon rire,
Un tant dous parauli !

E peréu aman li vihado
Ounte venès cacaleja,
Ounte venès risouleja,
O gènto, o douço, o grando fado !



IV

Mais de gentille châtelaine, bien
faite, avec couleur de grenade, je
préfère la bonne espérance.

PIERRE VIDAL.

A tous vous savez dire quelque chose de charmant ;
vous avez le rire si bon, la causerie si douce !

Aussi aimons-nous les veillées où vous venez ba-
biller, où vous venez sourire, ô gentille, ô douce, ô
grande fée !



Aquesto vido alasso, e n'i' a que soun bèn las !
Que lou bon Diéu vous acoumpagne
Pertout mounte se plouro ! auran lèu de soulas,
Car amas tout ço qu'èi de plagne :
Li vièi, li pàuri vièi tóuti clin, tóuti blanc ;
Li gènt qu'an dóu malur, li gènt qu'an ges de pan ;
Lis enfantoun qu'an ges de maire,
Li maire que n'an plus d'enfant.
Segur, de vosto bouco èi brave d'èstre plan ;
α | Sabès tant bèn dire : — Pecaire !

E iéu, tène d'à-ment lou tremount dóu soulèu.

96. / α | Emé soun jougne prim e sa raubo de lano
Coulour de la mióugrano,
Emé soun front tant lisc e si grands iue tant bèu,
Emé si long péu negre e sa caro brunello,
Tout-aro la veirai, la douço vierginello,
Que me dira : — Bon vèspre ! — O Zani, venès lèu !

Venès lèu ! aman li vihado
| Ounte venès cacaleja,
Ounte venès risouleja,
O gènto, o douço, o grando fado !

La vie est accablante, et il en est qui sont bien las !
Que le bon Dieu vous accompagne partout où l'on
pleure ! ils seront bientôt consolés, car vous aimez tous
ceux qui sont à plaindre : les vieillards, les pauvres
vieillards tout courbés et tout blancs ; ceux qui sont
dans le malheur, ceux qui n'ont pas de pain ; les petits
enfants sans mères, les mères qui n'ont plus d'enfants.
Certes, par votre bouche il est doux d'être plaint ;
vous savez si bien dire : — *Pecaire* ! *

Et moi, je guette le coucher du soleil.

Avec son frêle corsage et sa robe de laine, couleur
de la grenade ; avec son front uni et ses grands yeux
si beaux ; avec ses longs cheveux noirs et son visage
brun, je la verrai tout à l'heure, la douce vierge, qui
me dira : — Bon vèpre ! — O Zani, venez vite !

Venez vite ! nous aimons les veillées où vous venez
habiller, où vous venez sourire, ô gentille, ô douce,
ô grande fée !

* *Pecaire*, mot intraduisible, interjection de compassion, d'amitié, de tendresse.



V

Mas quand la man blanca sès gant
Estrenh son amic doussamen,
L'amors moun dèl cor e descend.

SAVARIC DE MAULEON.

Coume un enfant, urouso e lèsto,
Dansavo en cantant ; de sa tèsto,
Qu'avièu courounado de flour,
Si péu prefuma, si péu negre,
A l'asard voulavon alegre,
E moun cor èro gounfle, èro gounfle d'amour.

Ansin, sus lou pountin de maubre,
Èro à dansa la bello enfant,
E s'entendié de brut que lou piéu-piéu que fan
Lis aucèu qu'à la niue se couchon dins lis aubre :



V

Mais quand la main blanche dégantée
étreint son ami doucement, l'amour
s'élève et descend du cœur.

SAVARIC DE MAULÉON.

Comme un enfant, heureuse et légère, elle dansait
en chantant ; de sa tête, que j'avais couronnée de
fleurs, ses cheveux parfumés, ses noirs cheveux, au
hasard, volaient joyeusement, et mon cœur était op-
pressé, oppressé d'amour.

Ainsi, sur le perron de marbre, elle était à danser,
la belle enfant, et l'on n'entendait que le gazouille-
ment que font les oiseaux, lorsque, à la nuit, ils se couchent
dans les arbres :



Tout cerco lou repaus, alor, e tout s'escount.
Au founs dóu laberinte e dins l'andano soubro,
Emé lis auro dóu tremount,
Lou soulèu, rouge e fièr, davalavo dins l'oumbro.

Enterin, coumencè la poulido cansoun
Di grihet, dins l'erbo e la moussou,
E la luno, montant, tranquilo, aperamount,
Espandiguè sa clarta douço.

Trefoulido, l'enfant noun poudié s'alassa
De canta, de sauta, de rire e de dansa.
Toujour dansavo, folo e lèsto :
Subran, dintre li ple de sa raubo de fèsto
Soun prim petoun s'es embarra ;
Trantraio e jito un crid : — Ma maire !
E coume vai tumba, pecaire !
Iéu courre..... e toumbo dins mi bra.

Que sa tèsto èro bello, aqui, sus moun espalo,
Dins si long péu negado e penjant touto palo.....
— Vous sias pas facho mau ? — De si bèus iue, alor,
Me regardo. Ma man sentié batre soun cor ;
Oh ! coume èro esmougudo ! oh ! coume èro candido !
E iéu que pèr sa vido auriéu douna ma vido,
Aro que la teniéu touto en plen dins mi bras,
Ah ! n'auriéu pas vougu que se toumbèsse pas !

Tout cherche le repos, alors, et tout se cache. Au fond du labyrinthe et dans la sombre allée, par les brises du couchant, le soleil, rouge et fier, dévalait dans l'ombre.

Cependant, commença la jolie chanson des grillons dans l'herbe et la mousse, et la lune, montant, tranquille, là-haut dans le ciel, épanouit sa douce clarté.

Tressaillante, l'enfant ne pouvait se lasser de chanter, de sauter, de danser et de rire. Preste et folle, elle dansait toujours : soudain, dans les plis de sa robe de fête, son petit pied s'est enfermé ; elle chancelle et jette un cri : — Ma mère ! — Et comme elle va choir, pauvrette ! j'accours..... et elle tombe dans mes bras.

Que sa tête était belle, là, sur mon épaule, noyée dans sa longue chevelure et penchant toute pâle..... — Vous êtes-vous point fait de mal ? — De ses beaux yeux, alors, elle me regarde. Ma main sentait battre son cœur ; oh ! comme elle était émue ! oh ! comme elle était interdite ! Et moi, qui pour sa vie aurais donné ma vie, tandis que je la tenais tout entière dans mes bras, ah ! je n'aurais pas voulu qu'elle ne fût point tombée !



VI

Tòut m'avètz rire
E donat pessamen:
Plus grèu martire
Nuls om de mi no sent.

GUILHÈM DE CABESTANH.

— Ah ! ta maneto caudo e bruno,
Baio-me la ! baio-me la !
Vène emé iéu : fai claro luno ;
Vène, lou cèu es estela.

Ah ! ta maneto bruno e caudo,
Mete-l'aqui dedins ma man !
Asseten-nous, e sus ta faudo
Brèssò-me coume toun enfant !



VI

Vous m'avez ôté le rire, et
donné le souci : plus violent
martyre que le mien, nul
homme ne l'éprouve.

GUILLAUME DE CABESTAN.

— Ah ! ta petite main chaude et brune, donne-la
moi ! donne-la moi ! Viens avec moi : il fait lune
claire ; viens ! le ciel est étoilé.

Ah ! ta petite main brune et chaude, mets-la dans
ma main ! Asseyons-nous : sur le pan de ta robe,
berce-moi comme ton enfant.

dans ta main !

Sènso bonur siéu las de courre,
Las de courre coume un chin fòu!
Assolo-me, soufrisse e ploure.....
Perqué cantas, gai roussignòu?

La luno s'escound; tout soubrejo:
La bello niue! — Ta man ferni,
O jouvènt, e ta man es frejo!
— La tiéuno me brulo, o Zani!

Ma man es frejo coume un mabre,
Ma man jalo coume la mort,
| Car tout lou sang de moun cadabre
| Boui e reboui dedins moun cor.

Sans bonheur je suis las de courir, las de courir
comme un chien furieux ! Apaise-moi, je souffre et je
pleure..... Pourquoi chantez-vous, gais rossignols ?

La lune se cache ; tout devient sombre : la belle
nuit ! — Ta main frémit, ô jeune homme, et ta main
est froide ! — La tienne me brûle, ô Zani !

Ma main est froide comme un marbre, ma main
glace comme la mort ; car le sang de tous mes membres
bout et rebout dans mon cœur.



VII

l'ipigrapu ut à Cs.!

Quel giorno, più non leggemmo avante.

DANTE. (*Infern.* c. v.)

— Nous veiren plus! — E perqué? — Vau parti.
— E mounte vas? — Me vau faire moungeto.
— Ai pòu pèr tu, mignoto! de-qu'as di?...
Saras malauto, oh! sies pièi tant jouineto!
De toun cor tèndre aviso-te, paureto!...
Saras malauto! — Eh bèn! iéu, mourirai. —
Aquéu jour, lou darrié, n'en diguerian pas mai.



VII

Ce jour-là, nous ne lûmes pas plus avant.

DANTE. (*Enfer*, c. v.)

— Nous ne nous verrons plus ! — Et pourquoi ? —
Je vais partir. — Et où vas-tu ? — Je vais me faire
bonne. — J'ai peur pour toi, mignonne ! qu'as-tu dit ?...
Tu seras malade, oh ! tu es si jeune ! Prends garde à
ton cœur tendre, pauvrete !... Tu seras malade ! — Eh
bien ! moi, je mourrai.

Ce jour-là, le dernier, nous n'en dîmes pas davantage.



VIII

E pois ela se rendèt monga.

*(Vido de Jaufré Rudel e de
la Countesso de Tripoli.)*

/q. 48
72

Vous, tant urouso
A voste oustau,
Èstre amourouso
D'un espitau!
Partès, pecaire!
Partès deman!
E lou troubaire
Se plan.



VIII

Et puis elle se rendit nonne.

*(Vie de Geoffroy Rudel et de
la Comtesse de Tripoli.)*

Vous, si heureuse dans votre maison, être éprise
d'un hôpital ! Vous partez, hélas ! demain vous partez !
et le trouvère se plaint.

Vous, nosto joio
E noste amour,
Vous, la beloio
De nòsti jour,
Vous, adourado,
Ana au couvènt!...
Sarés plourado
Souvènt!

Voste vièi paire
Que devendra?
Dins soun mau-traire
N'en mourira!
Ah! l'avéusage
Ei tant marrit,
En aquel age,
Zani!

Plus ges de femo,
Plus ges d'enfant!
Que de lagremo,
A si vièis an!
Èi pas de faire,
Oh! vès! resta!
Pèr voste paire,
Pieta!

Vous, notre amour et notre joie ; vous, la parure de nos jours ; vous, adorée, aller au couvent!... Vous serez pleurée bien des fois !

Votre vieux père, que deviendra-t-il ? Dans sa peine amère, il en mourra ! Ah ! le veuvage est bien triste, à cet âge, Zani !

Plus de femme, plus d'enfant!... Que de larmes dans sa vieillesse ! Oh ! n'en faites rien, oh ! de grâce, restez ! Pour votre père, pitié !



IX

Chascun jorn s'en anav' al som de la montanha ,
E regardava luen si veirà sa companha.

RAMOUN FERAUD.

Ai escala sus la cimo di moure,
Eilamoundaut, ounte i'a lou castèu ;
Ai escala sus la cimo di tourre.

Blanco e duberto dins lou cèu
Coume lis alo d'un aucèu,
Ai vist li velo d'un veissèu,
Bèn liuen, bèn liuen, long-tèms, long-tèms encaro.....
Pièi n'ai plus vist que lou soulèu
E si trelus sus l'aigo amaro.



IX

Chaque jour il s'en allait au sommet de la montagne, et il regardait au loin s'il verrait sa compagne

RAYMOND FÉRAUD.

Je suis monté sur la cime des mornes, sur le sommet où est le castel ; je suis monté sur la cime des tours.

Blanches et ouvertes dans le ciel comme les ailes d'un oiseau, j'ai vu les voiles d'un navire, bien loin, bien loin, longtemps, longtemps encore..... Puis je n'ai plus vu que le soleil et ses splendeurs sur l'onde amère.



36

LOU LIBRE DE L'AMOUR.

Alor, d'amount, alor ai davala.
Long de la mar e di grândis oundado,
Ai courregu coume un descounsoula,
E pèr soun noum, tout un jour, l'ai eridado!...

LE LIVRE DE L'AMOUR.

Lors, de là-haut, lors je suis descendu. Le long de
la mer et des grandes vagues, j'ai couru comme un in-
consolé, et par son nom, tout un jour, je l'ai criée !...



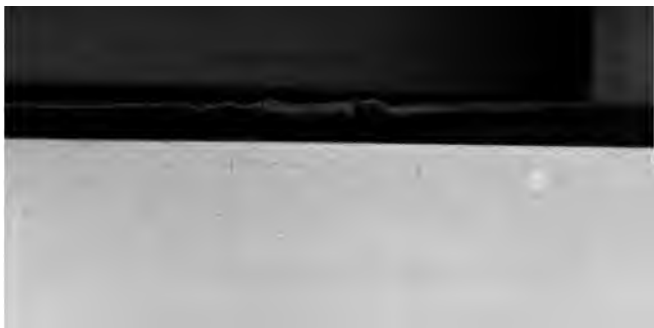
X

our native citation.

Go! for thy stay, not free, absents thee more,
Go in thy native innocence, rely
On wath thou hast of virtue; summon all!
For God towards thee hath done his part, do thine

(Paradise lost. book ix.)

Dempièi que sias tant liuen, tant liuen qu'apereila
Lou parla que se parlo èi plus noste parla,
Ie sounjas pas à la Prouvènço?
Quand ie sounjas, tambèn dèu proun vous treboula!
Tóuti sounjan à vous dempièi vosto partènço.



X

Va ! car ta présence , contre ta volonté , te rendrait plus absente : va dans ton innocence native ! appuie-toi sur ce que tu as de vertu ! réunis-la toute ! car Dieu envers toi a fait son devoir , fais le tien.

(*Paradis perdu* , livre IX .)

Depuis que vous êtes si loin , si loin que , là-bas , là-bas , la langue que l'on parle n'est plus notre langue , n'y songez-vous pas , à la Provence ? Quand vous y songez , pourtant , cela doit bien vous troubler ! Tous , nous songeons à vous depuis votre départ .



I'a 'ncaro proun de flour en terro de Durènço :
Ah ! podon, aquest an, ah ! podon se passi :
Pèr vous n'en courouna, pecaire ! sias plu' ici !

Sias plu' ici ! mai lou cor gardo vosto memòri :
Parlon souvènt de vous, li gènt de voste endré.
Quand n'en parlon, toujours me mescle au roudele
Ploure, en lis escoutant me faire vosto istòri.

Urouso que-noun-sai, perqué parti, tambèn !
I'a voungé mes tout-aro, e pamens, bèn souvènt,
Nous sèmblo pas de crèire !

α | Avieü escri pèr vous un conte d'encian tèm,
Dins lou parla di rèire.

Ah ! de bouco, segur, m'aurié bèn fa plesi
De vous lou dire, à vous ! Mai, poudès plus ausi
| Li cansoun di Felibre.

Qu saup, tant soulamen, se vendrés à legi
Aqueste pichot libre !

Qu saup ? de-fes-que-i'a, lis asard soun tant gran
O gènto damisello !
L'istòri qu'autre-tèms me countavo moun grand,
Basto l'atrouvés bello,
Vous qu'amas tant li vièi e li pichots enfant !



Il y a encore bien des fleurs en terre de Durance : ah ! elles peuvent, cette année, ah ! elles peuvent se flétrir : pour vous en faire des couronnes, vous n'êtes plus ici, hélas !

Vous n'êtes plus ici ! mais le cœur garde votre souvenir : ils parlent souvent de vous, les gens de votre pays. Quand ils en parlent, je me mêle toujours au petit cercle ; je pleure, en les écoutant me faire votre histoire.

Heureuse comme on ne peut dire, aussi pourquoi partir ? Voilà onze mois tout à l'heure, et pourtant, bien souvent, nous ne voulons pas y croire. J'avais écrit pour vous un conte du temps jadis, dans le parler des aïeux.

Ah ! de bouche, assurément, il m'eût fait bien plaisir de vous le dire, à vous ! Mais vous ne pouvez plus entendre les chansons des Felibres. Qui sait, seulement, si vous viendrez à lire ce petit livre ?

Qui sait ? parfois les hasards sont si grands, ô gente demoiselle ! L'histoire que, jadis, me contait mon aïeul, puissiez-vous la trouver belle, vous qui aimez tant les vieillards et les petits enfants !

I'avié 'no fes un Rèi : — vous dirai pas quete èro,
Me l'an pas di. — Lou Rèi aguè 'n enfant,
E ie dounè pèr baile un ome de la terro.
E lou pichot venié grandet, plan-plan.

Lou baile lou menavo
Tòuti li cop qu'anavo
A la vigno pèr travaia;
E toujours lou baile poutavo
Un pau de pan pèr lou faire manja,
Un pau de vin dins uno coucourdeto.
E pièi souto un bouissoun ensèn fasien pausetto;
Manjaron, s'avien fam, e bevien, s'avien set:
N'avié tant siuen de soun bèu garçounet,
Quand lou menavo à la vigneto,
Que lou fasié bëure à la coucourdeto!

Mai lou pichot toujours venié pu grand.
Lou Rèi mandè si gènt ie querre soun enfant.
Lou baile n'en plourè, coume poudès lou crèir
Pièi, un matin, partiguè pèr lou vèire:
Se languissié bèn tant!

Lou baile arribo, e de pertout regardo.
— De-qu'èi que vos? ie demandò la g:
— Vole, ie dis, vèire moun garçounet
Que lou menave à la vigneto,
Que lou fasiéu bëure à la coucourdeto

Il y avait une fois un Roi : — je ne vous dirai pas lequel, on ne me l'a pas dit. — Le Roi eut un enfant, et il lui donna pour nourricier un homme de la glèbe. Et le petit devenait grandet tout doucement. Le nourricier le menait avec lui toutes les fois qu'il allait travailler à la vigne ; et toujours le nourricier portait un peu de pain pour le faire manger, un peu de vin dans une petite gourde. Et puis, sous un buisson, ils se reposaient ensemble, mangeaient, s'ils avaient faim, et buvaient, s'ils avaient soif. Il prenait tant de soin de son beau garçonnet, quand il le menait à la *vignette*, qu'il le faisait boire à la petite gourde !

Mais le petit grandissait de jour en jour. Le Roi envoya ses gens lui quérir son enfant. Le nourricier en pleura, comme vous pouvez le croire ; puis, un matin, il partit pour le voir : si grande était son impatience !

Le nourricier arrive et regarde de tous côtés. — Que veux-tu ? lui demande la garde. — Je veux, dit-il, voir mon garçonnet, que je menais à la *vignette*, que je faisais boire à la petite gourde !...



— Ah! pèr ma fe!

Sies mato!... Anen, moun ome, entourno-te!
Entourno-te, t'an di! — Lou baile resistavo;
Voulié passa, la gardo l'arrestavo,
E toujours mai lou paure ome cridavo: —
Ah! leissas-me vèire moun garçounet,
Que lou menave à la vigneto,
Que lou fasiéu béure à la coucourdeto!

A la forço pamens la gardo mountè d'aut,
E diguè au Rèi: — Eila-bas, i'a 'n badau...
Oh! jamai de la vido,
S'èi vist un ome ansin! i'a miech-ouro que crido:
« Ah! leissas-me vèire moun garçounet,
Que lou menave à la vigneto,
Que lou fasiéu béure à la coucourdeto! »
Cènt cop belèu i'avèn di: — Taiso-te:
Se noun es fòu, noun se manco de gaire!
Es à la porto, e res pòu l'arresta...
— Anas lou querre e fasès-lou mounta,
Diguè lou Rèi: veiren ço que fau faire.

Veici qu'au bout d'un moumenet,
Intro lou baile; esmòugu, cour tout dre
Au fiéu dóu Rèi, e dis davans soun paire;
— Ah! ve-l'aqui moun garçounet,
Que lou menave à la vigneto,
Que lou fasiéu béure à la coucourdeto! —
D'entèndre eiçò cadun èro espanta.

— Ah ! par ma foi ! tu es fou !... Allons, mon brave, retourne-t'en ! Retourne, t'a-t-on dit. — Le nourricier résistait ; il voulait passer, la garde l'arrêtait, et le pauvre homme criait toujours plus fort : — Ah ! laissez-moi voir mon garçonnet, que je menais à la *vignette*, que je faisais boire à la petite gourde !

A la fin, pourtant, la garde monta l'escalier et dit au Roi : — Là-bas est un badaud... Oh ! jamais de la vie, on n'a vu homme pareil ! il crie depuis une demi-heure : — Ah ! laissez-moi voir mon garçonnet, que je menais à la *vignette*, que je faisais boire à la petite gourde ! — Cent fois, peut-être, nous lui avons dit : Tais-toi ! — S'il n'est pas fou, il s'en faut de peu. Il est à la porte et nul ne peut l'arrêter. — Allez le quérir et faites-le monter, dit le Roi : nous verrons ce qu'il faut faire.

Voici qu'au bout d'un instant, le nourricier entre ; ému, il court tout droit au fils du Roi, et dit devant son père : — Ah ! le voilà mon garçonnet, que je menais à la *vignette*, que je faisais boire à la petite gourde. D'entendre cela chacun était ébahi.

— Aqueste vèspre, à taulo, à moun coustat,
Vole, diguè lou Rèi, que vèngues t'asseta. —
E 'm'acò ie faguè tasta
De tout ço que manjavo !

E, l'endeman, lou baile s'entournavo ;
Lou Rèi peréu venié de ie coumta
Autant d'escut que poudié n'en pourta !
E lou baile disié, d'ou tèms que caminavo,
En risènt tout soulet :
— Ah ! de moun brave garçounet,
Que lou menave à la vigneto,
Que lou fasiéu béure à la coucourdeto !

— Ce soir, à table, à mon côté, je veux, dit le Roi, que tu viennes t'asseoir. — Et voilà qu'il lui fit goûter de tout ce qu'il mangeait !

Et, le lendemain, le nourricier s'en retournait. Or, le Roi venait de lui compter autant d'écus qu'il pouvait en porter ! Et le nourricier disait, durant son chemin, en riant tout seul : — Ah ! mon brave garçonnet, que je menais à la *vignette*, que je faisais boire à la petite gourde !



XI

S'es enanado alin, ma douço amigo,
E iéu, desespera,
Fau que ploura.

FREDERI MISTRAL.

*450. / c'est l'histoire de
G. Rudol. de D. de la man-
de la man-
4. v. 80.*

De-la-man-d'eila de la mar,
Dins mis ouro de pantaiage,
Souvènti-fes iéu fau un viage,
Iéu fau souvènt un viage amar,
De-la-man-d'eila de la mar.

Eilalin vers li Dardanello,
Iéu m'envau emé li veissèu
Que sis aubre traucon lou cèu,
Iéu m'envau vers ma pauro bello,
Eilalin, vers li Dardanello.



XI

Au loin s'en est allée ma douce
amie, et moi, désespéré, je pleure
sans cesse.

FRÉDÉRIC MISTRAL.

Au pays d'outre-mer, dans mes heures de rêverie,
souventes fois je fais un voyage, je fais souvent un
amer voyage, au pays d'outre-mer.

Au loin, là-bas, vers les Dardanelles, je m'en vais
avec les vaisseaux dont les mâts percent le ciel; je
m'en vais vers ma pauvre amie, au loin, là-bas, vers
les Dardanelles.



1 | Emé li grand niéu barrulant,
C'oucha dóu vènt, soun baile-pastre,
Li grand niéu que davans lis astre
P'asson coume de troupèu blanc,
Emé li niéu vau barrulant.

M'envole emé li dindouletto
Que s'entournon vers lou soulèu :
Vers li bèu jour s'envan lèu-lèu ;
E, lèu-lèu, vers moun amigueto,
M'envole emé li dindouletto.

Iéu ai lou lèngui dóu païs,
Dóu païs que trèro ma mio ;
Liuen d'aquelo estranjo patrio,
Coume l'ancèn liuen de soun nis,
Iéu ai lou lèngui dóu païs.

D'erso en erso, sus l'aigo amaro,
Coume un cadabre i mar jita,
En pantai me laisse empourta
I pèd d'aquelo que m'èi caro,
D'erso en erso, sus l'aigo amaro.

Sus la ribo siéu aqui, mort !
Ma bello dins si bras m'aubourro ;
Sèns muta me regardo e pleuro,
Bouto piéi sa man sus mon cor,
E subran sorte de la mort !

Avec les grandes nuées errantes, chassées par le vent, leur maître pasteur, les grandes nuées qui devant les astres passent comme des troupeaux blancs, je vais errant avec les nuées.

Je m'envole avec les hirondelles qui retournent vers le soleil : vers les beaux jours, elles s'en vont vite, vite, et, vite, vite, vers mon amie, je m'envole avec les hirondelles.

Moi, j'ai le mal du pays, du pays que hante ma mie ; loin de cette patrie étrangère, comme l'oiseau loin de son nid, moi j'ai le mal du pays.

De vague en vague, sur l'onde amère, comme un cadavre jeté aux mers, en rêve je me laisse emporter aux pieds de celle que j'aime, de vague en vague sur l'onde amère.

Sur la rive je suis là, mort ! Ma belle dans ses bras me soulève ; sans mot dire, elle me regarde et pleure ; elle met sa main sur mon cœur, et soudain je sors de la mort !



Alor l'estregne, alor l'embarre
Dins mi brassado: — Ai proun souffri,
Rèsto ! iéu vole plus mouri !...
E coume un negadis la sarre,
E dins mi brassado l'embarre.

De-la-man-d'eila de la mar,
Dins mis ouro de pantaïage,
Souvènti-fes iéu fau un viage,
Iéu fau souvènt un viage amar,
De-la-man-d'eila de la mar.

LE LIVRE DE L'AMOUR.

Alors je l'étreins, alors je l'enferme dans mes
brassements : — J'ai assez souffert, reste ! je ne
plus mourir !... — Et comme un noyé je la serre et
dans mes embrassements je l'enferme.

Au pays d'outre-mer, ires de rêverie,
souventes fois je fais un vent un
amer voyage, au pays d'o



XII

En sovinènsa
Tènc la car' e l' dous ris.

GUILHÈM DE CABESTANH.

Ah ! vaqui pamens la chambreto
Ounte vivié la chatouneto !
Mai, aro, coume l'atrouva,
Dins lis endré qu'a tant treva ?
| O mis iue, mi grands iue bevèire,
| Dins soun mirau regardas bèn :
bravo : | Mirau, mirau, fai-me la vèire,
| Tu que l'as visto tant souvènt.



XII

Je garde en souvenance le visage
et le doux sourire.

GUILLAUME DE CABESTAN.

Ah ! voilà pourtant la chambrette où vivait la jeune fille ! mais, maintenant, comment la retrouver, dans les lieux qu'elle a tant hantés ? O mes yeux, mes grands yeux buveurs, dans son miroir regardez bien : miroir, miroir ! montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.



1 Lou matin, dins l'eigueto claro,
1 Quand trempavo sa bello caro,
Quand trempavo si bèlli man ;
Que fasié teletto, en cantant,
E qu'à travès soun èr risèire
Perlejavon si blànqui dènt ; —
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Qu'èro innoucènto e qu'èro urouso !
Leissant toumba, touto crentouso,
α 1 Sus sis espalo, au mendre brut,
1 Soun long péu coume un long fichu.
Pièi, dins lis Ouro de soun rèire,
Au bon Diéu parlavo long-tèm.
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Contro un brout de santo lièurèio,
1 Lou libre èi sus la chaminèio ;
1 Vai veni, vès ! car l'a leissa
Dubert ounte avié coumença.
Soun pichot pas lóugié, courrèire,
1 L'ause dins lou boufa dóu vènt.
1 Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Le matin, dans l'eau claire, quand elle trempait son beau visage, quand elle trempait ses belles mains, qu'elle faisait toilette en chantant, et qu'à travers son air rieur ses blanches dents brillaient en perles; — miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Qu'elle était innocente et qu'elle était heureuse ! laissant tomber, toute craintive, sur ses épaules, au moindre bruit, ses longs cheveux comme un long fichu. Puis, dans le (livre) d'heures de son aïeul, longtemps elle parlait à Dieu. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Contre un brin de rameau bénit, le livre est sur la cheminée; elle va venir, voyez ! car elle l'a laissé ouvert à l'endroit où elle avait commencé. Son petit pas léger, rapide, je l'entends dans le vent qui souffle. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

*mirau et p.*

d }

!

Li jour de fèsto e de grand messo,
Qu'èro gènto e qu'èro bèn messo,
La pauro enfant ! De moun cantoun,
L'amirave, — Segnour, perdoun ! —
Iéu l'amirave, en plen Sant-Pèire,
Dins lou soulèu e dins l'encèn.
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Assetado eici, travaïavo ;
De la fenèstro babihavo.
Pèr li paure, pèr lou bon Diéu,
N'abenè de lano e de fiéu !
E dins la chambro e dins lou vèire,
Si det fasien lou vai-e-vèn.
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Ah ! lou tèms di dóuci babiho,
Tèms de joïo e de pouësio,
E de l'amour e dóu dansa,
Aquéu bèu tèms èi bèn passa !
Ti long péu qu'a coupa lou prèire,
Pecaire ! avèn tant jouga 'nsèn !....
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Les jours de fête et de grand'messe, qu'elle était gentille et bien parée, la pauvre enfant ! De mon coin, je l'admirais, — Seigneur, pardon ! — je l'admirais en pleine (église de) Saint-Pierre, dans le soleil et dans l'encens. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Assise ici, elle travaillait ; elle babillait de la fenêtre. Pour les pauvres, pour le bon Dieu, elle en consumma de la laine et du fil ! Et dans la chambre et dans la glace, ses doigts faisaient le va-et-vient. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Ah ! le temps des doux babils, temps de joie et de poésie, et du danser et de l'amour, ce beau temps est bien passé ! Tes longs cheveux qu'a coupés le prêtre, hélas ! nous avons tant joué avec !... Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Es ansin, moun Diéu ! sias lou mèstre !
 Dins li malur, lis escaufèstre,
 Amaduras vosto meissoun ;
 Sus lis espino di bouissoun,
 Chaussissès, o divin cuièire,
 Li plus bèlli flour d'ou printèm.
 Mirau, mirau, fai-me la vèire,
 Tu que l'as visto tant souvènt.

*a senti, la salou
 au Regni.*

Lou dilun que s'es enanado,
 De plour si gauto èron negado.
 Ah ! qu'avien ploura, si bèus iue :
 Avien ploura touto la niue !
 | Pamens n'a pas regarda 'rèire,
 Quand s'es embarrado au couvènt.
 Mirau, mirau, fai-me la vèire,
 Tu que l'as visto tant souvènt.

mi. Souto la triho à mita morto,
 En intrant, eila, vers sa porto,
 Ai legi : Oustau à louga.
 | Escritèu, m'as estoumaga !
 Res ! plus res !... Vole pas ie crèire ;
 Sèmpre au lindau moun cor revèn,
 | Mirau ! e me la fàs pas vèire,
 | Tu que l'as visto tant souvènt !

C'est ainsi, mon Dieu ! vous êtes le maître ! Dans les malheurs, dans les émois, vous mûrissez votre moisson ; sur les épines des halliers, vous choisissez, ô divin cueilleur, les plus belles fleurs du printemps ! Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Le lundi qu'elle s'en est allée, ses joues étaient noyées de larmes. Ah ! qu'ils avaient pleuré, ses beaux yeux : ils avaient pleuré toute la nuit ! Pourtant, elle n'a pas regardé en arrière, quand au couvent elle s'est enfermée. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Sous la treille morte à demi, en entrant, là-bas, près de sa porte, j'ai lu : Maison à louer. Écriteau, tu m'as serré le cœur ! Personne ! plus personne !... Je ne veux pas y croire ; toujours au seuil mon cœur revient, miroir ! et tu ne me la montres pas, toi qui l'as vue si souvent !

Le pain toujours !

Vénus d'Arles

p. 112. Fille d'A



XIII

Las! mos cors no dorm ni pauza,
Ni pot en un loc estar.

BERNAT DE VENTADOUR.

Desempièi qu'es partido e que ma maire es morto,
A través plan e mount, iéu, tout l'an, siéu pèr orto,
Barrulant à l'asard e sènso coumpagnoun;
Plourant, se fau que tourne i bàrri d'Avignoun.
D'Avignoun, dins moun cor, la pensado es amaro,
E fuge..... Que voulès que tourne à la vilo, aro
Que davans soun oustau iéu pode plus passa,
Aro que iéu n'ai plus ma maire à-n-embrassa!



XIII

Hélas ! mon corps ne dort ni ne repose,
et ne peut nulle part demeurer.

BERNARD DE VENTADOUR.

Depuis qu'elle est partie et que ma mère est morte,
à travers plaines et monts, toute l'année, je suis errant,
errant sans compagnon et à l'aventure ; pleurant, quand
il faut que je retourne aux remparts d'Avignon.

D'Avignon, dans mon cœur la pensée est amère, et
je fuis... Pourquoi retournerais-je à la ville, mainte-
nant que je ne puis plus passer devant sa maison,
maintenant que je n'ai plus ma mère à embrasser !



Leissas-me, leissas-me chanja 'n pau d'encountrado,
E vèire se pertout i'a sa malemparado.

Caminas dempièi l'aubo e vous cresès perdu ;
E, de-vèspre, toumbas vers l'amèu escoundu,
Au founs de quauco coumbo estranjo e verdo e bello
Dins lou cèu adeja tremolon lis estello ;
Fasès pòu i galino, ausès japa li chin ;
E la femo, que ligo, eila, dins lou jardin,
Si lachugo daurado, e s'arrèsto, e s'aubouro.
— Bon vèspre! ie disès. — Bon vèspre! En aquesto our
Ounte anas, bèl ami? — Sièu esmarra, sièu las!
Se poudias me douna la retirado..... — Intrás,
Intrás, assetas-vous! — Lèu, lèu, la ramibado
| Esgaiejo l'oustau d'un vièsti de flamado.
— Noste ome, aquèu d'eila que siblo en coutreiant,
Vai veni : souparen. — Regardo lou bajan,
La femo, e, vivamen, emé lou taio-lesco,
Chaplo lou bèu pan brun ; vai querre d'aigo fresco
Emé soun bro de couire ; e pièi, sus lou lindau,
Sort, e sono si gènt que rintron à l'oustau.
E la soupo es vejado, e, d'enterin que trempo,
L'oste amistous vous fai bèure un cop de sa trempo
Pièi, chascun à soun tour, rèire, ome, femo, enfant
Tiron uno sietado e se lèvon la fam ;
E manjas de la soupo, e sias de la famiho.

Laissez-moi, laissez-moi changer un peu de contrée,
et voir si, en tous lieux, inévitable est le malheur !

Vous marchez dès l'aurore et vous vous croyez perdu,
et, le soir, vous tombez vers le hameau caché, au fond
de quelque gorge étrange et verte et belle. Dans le ciel
déjà tremblent les étoiles ; vous faites peur aux poules,
vous entendez aboyer les chiens ; et la femme, qui lie,
là-bas, dans le jardin, ses laitues dorées, s'arrête et
se relève. — Bon vèpre ! lui dites-vous. — Bon vèpre !
A cette heure, où allez-vous, bel ami ? — Je suis égaré,
je suis las ! Si vous pouviez me donner l'hospitalité...
— Entrez, entrez ; asseyez-vous ! — Aussitôt, la ramée
égaie la maison d'un vêtement de flamme. — Notre
mari, celui qui siffle, là-bas, en conduisant la charrue,
va venir : nous souperons. — Là femme regarde le
légume, et, vivement, avec le tranchoir, elle taille le
beau pain brun ; elle va quérir de l'eau fraîche, avec
son broc de cuivre ; et puis, sur le seuil, elle sort, et
appelle ses gens qui rentrent à la maison. Et la soupe
est versée, et, pendant qu'elle trempe, l'hôte amical
vous fait boire un coup de sa piquette ; puis chacun à
son tour, aïeul, mari, femme, enfant, tirent une
assiettée, et apaisent leur faim ; et vous mangez de la
soupe, et vous êtes de la famille.

Mai lou repas fini, deja cadun soumiho :
L'oustesso, em' un calèu, vous vai querre un linçòu,
Un bèu linçòu rousset, qu'es tout rufe e tout nòu.
α } Lou lassige dóu cors es de baume pèr l'amo...
Ah ! que fai bon dourmi dins li jas, sus la ramo,
Dourmi sènso pantai, au mitan di troupèu,
D'èstre pièi reviha que pèr li cascavèu
Di cabro, lou matin, e d'ana 'mè li pastre
Se coucha, tout lou jour, e sèntre lou mentastre !

Mais, le repas fini, déjà chacun sommeille : l'hôtesse avec une lampe vous va quérir un drap, un beau drap de toile blonde, tout rude et tout neuf. La lassitude du corps est du baume pour l'âme... Ah ! qu'il fait bon dormir, dans les bergeries, sur le feuillage, dormir sans rêves, au milieu des troupeaux, et n'être ensuite réveillé que par les grelots des chèvres, le matin, et aller avec les pâtres se coucher tout le jour, et sentir le marrube !



X I V

— Toza, fi m iéu, gentil fada
Vos adastréc, quand fos nada,
D'una bèntat esmerada.

MARCABRUN.

En pensamen de ma bruneto,
Uno bruneto ai rescountra.
Tóuti li brùni chatouneto,
Despièi Zani, me fan ploura.

— Mai negre que ta raubo negro,
Bruno, tis iue m'an trevira !
Regardo-me, qu'acò m'alegro ;
Regardo ! que me fai ploura.



XIV

— Fillette, dis-je, une gentille fée
vous doua, quand vous naquites,
d'une beauté parfaite.

MARCABRUN.

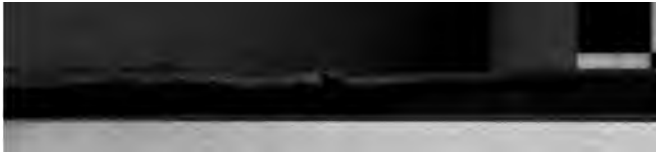
En souci de ma brunette, une brunette j'ai rencontré.
Toutes les brunes jeunes filles, depuis Zani, me font
pleurer.

— Plus noirs que ta robe noire, brune, tes yeux
m'ont bouleversé ! Regarde-moi : cela me rend la joie ;
regarde ! cela me fait pleurer.



Parlo-me 'n pau !... Que vas me dire ?
Parlo, moun cor escoutara ;
| Parlo, mignoto, fai-me rire ;
| O mignoto, fai-me ploura.

Ah ! coume tu n'i'a pancaro uno,
4 | Ma bello ! e te dison ?... — Clara.
| — Noun ! sies Zani, Zani la bruno ;
| Sies la chato qu'ai tant ploura !



Parle-moi un peu !... Que vas-tu me dire ? Parle, mon cœur écoutera ; parle, mignonne, fais-moi sourire ; ô mignonne, fais-moi pleurer.

Ah ! comme toi, il n'en est pas une encore, ma belle ! et l'on te nomme ?... — Clara. — Non ! tu es Zani, Zani la brune ; tu es la vierge que j'ai tant pleurée !



XV

cf. les vers de J. Marnette, et celui
de Bouchard, au latin = en perp.
langue inintelligible.

E l' jorn es clars e bèls e gènts,
E l' solèlz lèva resplendènts
Lo matin que spand la rosada ;
E l's anzèls, pèr la matinada
E pèr lo tèms qu'es en doussor,
Cantan dessobre la verdor
E s'alegron en lor latin.

(Rouman de Jaufré)

Dins li pradoun i'a de viòuleto ;
Veici tourna li dindouleto ;
Tournamai veici lou soulèu,
Plus rous, plus bèu ;
I'a de fueio sus li platano ;
L'oumbro èi fresco dins lis andano,
E tout tresano !...
O moun cor,
Perqué sies pas mort ?



XV

Et le jour est clair, beau et gentil,
et avec le soleil resplendissant se
lève le matin qui répand la rosée ;
et les oiseaux, par la matinée et
par le temps qui est en douceur,
chantent sur la verdure et s'égaient
en leur latin.

(Roman de Jaufré).

Dans les préaux il y a des violettes ; voici, de nouveau, les hirondelles ; de nouveau, voici le soleil, plus roux, plus beau. Il y a des feuilles aux platanes ; l'ombre est fraîche dans les allées, et tout tressaille !..

O mon cœur, pourquoi n'es-tu pas mort ?

La ribo èi verdo : sus la ribo
 Siéu coucha ; d'enterin m'aribo,
 E di grands aubre e di bouissoun,
 Prefum, cansoun.

Tóuti li branco soun flourido ;
 Tout canto, tout ris, car la vido
 Es tant poulido !

O moun cor,
 Perqué sies pas mort ?

De si bastido, li chatouno,
 Li chatouneto galantouno,
 Cantant emé lou roussignòu,
 Vènon pèr vòu.

Courron, trapejon li floureto,
 E parlon de sis amoureto :

α | Soun pas souleto...
 O moun cor,
 Perqué sies pas mort ?

Ah ! que la joio reviscoulo !

Anen, fasès la farandoulo ;

| Anen, dansas 'mé li jouvènt,

Lou péu au vènt.

49-136 / Vivo, enflourado, entre li roure,

An ! courrès, qu'èi brave de courre ;

Risès, iéu ploure !

O moun cor,
 Perqué sies pas mort ?

La rive est verte ; sur la rive je suis couché ; cependant me viennent des grands arbres et des buissons, chants et parfums. Toutes les branches sont en fleurs ; tout chante, tout rit, car la vie est si charmante !

O mon cœur, pourquoi n'es-tu pas mort ?

De leurs *bastides*, les fillettes, les jeunes filles gracieuses, chantant avec les rossignols, viennent par volées. Elles courent, foulent les fleurs, et parlent de leurs amourettes : elles ne sont pas seules...

O mon cœur, pourquoi n'es-tu pas mort ?

Ah ! comme la joie ranime ! Allons, faites la farandole ; allons, dansez avec les jouvenceaux, la chevelure au vent. Vives, empourprées, entre les rouvres, allons, courez, car il fait bon courir ; riez, moi je pleure !

O mon cœur, pourquoi n'es-tu pas mort !



E, chascun emé sa chascuno,
Dansaran fin-qu'au clar de luno ;
Mai la tiéuno revendra plu

Dansa 'mé tu.

Ah ! pecaire, qu'èro braveto,
E que l'amave, la bruneto !

Aro èi moungeto...

O moun cor,
Perqué sies pas mort !

Et, chacun avec son amie, ils danseront jusqu'au clair de lune ; mais la tienne ne reviendra plus danser avec toi. Ah ! mon Dieu, qu'elle était gentille ! et combien je l'aimais, la brunette ! Ores elle est nonne...

O mon cœur, pourquoi n'es-tu pas mort ?



XVI

Doussa res, que qu'om vos dia,
No cre que tals dolors sia
Com qui par amic d'amia,
Qu'ieu pèr me mezès o sai.
Ai !

BERTRAND DE LAMANOUN.

Ah ! ma plago es grando e lou mau es foun !
Tòuti li blessa, mounte, mounte soun ?
Li blessa de l'Amour, e n'en manco pas, certo !
Intras dins moun cor, la porto es duberto.

Intras dins moun cor e regardas-ie :
Parai, que moun mau a pas soun parié ?
N'aurié pas mies vauqu qu'un loup, un loup alabre,
M'aguèsse estrassa, chapla lou cadabre !



XVI

Doux objet, quoi qu'on vous dise, ne
croyez pas qu'il soit douleur pareille à
celle de l'ami qu'on sépare de son
amie; car, par moi-même je le sais.
Aïe !

BERTRAND DE LAMANON.

Ah ! ma plaie est grande et le mal est profond ! Tous
les blessés, où sont-ils, où sont-ils ? les blessés de
l'Amour, et certes, ils sont en grand nombre ! Entrez
dans mon cœur, la porte est ouverte.

Entrez dans mon cœur, et regardez-y : n'est-ce pas
que mon mal n'a pas son pareil ? N'eût-il pas mieux
valu qu'un loup, un loup affamé, m'eût déchiré, écharpé
les membres !



80

LOU LIBRE DE L'AMOUR.

En que sièr, moun Diéu, en que sièr d'ama,
E se devouri, e se counsuma ?
Ah ! que l'amour tant bèu fugue un pantai qu'embulo !..
E toujour-que-mai moun cor sauno e brulo !

Vaqui d'ounte vèn que siéu coume siéu,
Passant tau qu'un mort au mitan di viéu :
Bono coume lou pan e douço coume un ange,
Uno enfant m'a fach aquéu mau estrange !

LE LIVRE DE L'AMOUR.

A quoi sert, mon Dieu, à quoi sert d'aimer, d'être rongé d'ennui et se consumer? Ah! que l'amour si beau soit un rêve qui leurre!.. Et toujours plus fort mon cœur saigne et brûle!

Voilà d'où vient que je suis comme je suis, passant tel qu'un mort au milieu des vivants: bonne comme le pain et douce comme un ange, une enfant m'a fait cette étrange blessure!



XVII

L'autriér, long un bos folhos...

CADENET.

N'èro pas uno rèino, uno rèino e soun trin,
Galoupant noublamen sus sa cavalo blanco,
E que, dins li grand bos, aubouro enjusqu'i branco
Touto la pòusso dóu camin.

Noublamen galoupant sus sa blanco cavalo,
N'èro pas uno rèino emé damo e varlet,
4 | Que d'un mot de sa bouco e d'un cop d'iue soulet
Vous fai la caro roujo o palo.



XVII

L'autre jour, le long d'un bois feuillu...

CADENET.

Ce n'était pas une reine, une reine et son train, galopant noblement sur sa blanche cavale, et qui dans les grands bois, soulève jusqu'aux branches toute la poudre du chemin.

Noblement galopant sur sa cavale blanche, ce n'était pas une reine avec dames et varlets, qui, d'un mot de sa bouche et seulement d'un coup d'œil, vous fait le visage rouge ou pâle.



N'èro rèn qu'uno enfant dessus un ase gris,
Que de-long d'ou draïou anavo plan-planeto,
E pèr lou proumié cop vesieù la chatouneto
Que, segur, m'avié jamai vist.

Es vers la Font-di-Prat que venié ; se rescontro
Qu'èro estré lou camin pèr passa t'outi dous,
E la chato diguè : — Jouvènt, avisas-v'ous :
L'ai reguigno ! — e me riguè contro, —

Tenès, passas davans ! — E, pèr delice, alor,
La regarde e m'aplane, e vaqui que s'arrèsto...
α | Uno rèino, belèu, m'aurié vira la tèsto,
Mai, pèr l'enfant, virè moun cor.

Oh ! n'èro qu'uno enfant, e n'èro que mai bello !
Soun courset de basin, trop pichot e trop just,
Badavo un pau davans, e si poulit bras nus
Sourtien de sa mancho de telo.

De fichu, n'avié ges : èro au tèms de la caud ;
Em'un brout d'amourié la chato se ventavo ;
| Au dous balin-balant de l'ase que troutavo,
Penjavon si bèu pèd descau.

| S'arrèsto. — Un an de mai, e de ièu avié crento ! —
E pamens, e pamens parlerian pas d'amour ;
Mai l'enfant venié fiho, e chasqu'an, chasque jour
La fasié pu grando e pu gènto.

Ce n'était qu'une enfant sur un âne gris, qui le long du sentier allait tout doucement, et pour la première fois je voyais la bachelette qui, à coup sûr, ne m'avait jamais vu.

C'est vers la Fontaine-des-Près qu'elle se dirigeait; il se trouve que le chemin était étroit pour passer tous les deux, et la fillette dit: — Jeune homme, prenez garde: l'âne rue! — et elle me sourit, —

Tenez, passez devant! — Et, avec délice, alors, je la regarde et je m'arrête, et voilà qu'elle fait halte. Une reine, sans doute, m'eût tourné la tête, mais cette enfant tourna mon cœur.

Oh! ce n'était qu'une enfant, et elle n'en était que plus belle! Son corset de bazin, trop petit et trop juste, baillait un peu devant, et ses jolis bras nus sortaient de sa manche de toile.

De fichu, elle n'en avait pas: c'était au temps de la chaleur; avec un rameau de mûrier s'éventait l'adolescente; au doux balancement de l'âne qui trottait, pendaient ses beaux pieds sans chaussure.

Elle s'arrête. — Un an de plus, et de moi elle avait honte! — Et pourtant, et pourtant nous ne parlâmes pas d'amour; mais l'enfant devenait fille, et chaque an, chaque journée la faisait plus grande et plus gentille.



Pèr lis èr, pèr lou biais e pèr la majesta,
N'ai pas vist coume acò, d'enfant, dins li grand vilo ;
Poudès cerca long-tèms, poudès cerca sus milo
Tant d'innoucènço e de bèuta.

Ma mignoto, coume es toun noum? — Vous lou vau dire:
Li gènt me dison Roso e ma maire Rouset.
— E toun ase, coume èi que ie dison? Blanquet?... —
L'enfant alor se met à rire.

— As de fraire, as de sorre, o ti gènt n'an que tu ?
— Sièu l'einado de cinq. — Tu l'einado, jouineto ?
— Un que s'envai soulet, un encaro que teto,
Emé dous autre pèr dessu !

— T'an après à legi ? Sies estado à l'escolo ?
— Oh ! si ! — Ta coumunioun ? — L'ai facho l'an passa.
— E mounte vas ? — Mi gènt meissounon, sian pressa ;
M'envau au plan, darrié la colo. —

E l'enfant virè net permèi li pinatèu.....
O Bèuta, coume fau que siegues poudèrouso,
Pèr avé, de moun cor, de ma vido amourouso,
Un moumenet gara lou fèu !

Pour les traits, pour la grâce et pour la majesté, je n'en vis oncques, d'enfant pareille, dans les grandes villes. Vous pouvez chercher longtemps, vous pouvez chercher sur mille tant de beauté et d'innocence !

— Ma mignonne, quel est ton nom ? — Je vais vous le dire : les gens m'appellent Rose et ma mère Roset. — Et ton âne, comment l'appelle-t-on ? Blanquet ?... — L'enfant alors se met à rire.

— As-tu des frères, as-tu des sœurs, ou tes parents n'ont-ils que toi ? — Je suis l'ainée de cinq. — Toi, l'ainée, jeunette ? — Un qui s'en va tout seul, un qui tête encore, avec deux autres par dessus !

— T'a-t-on appris à lire ? es-tu allée à l'école ? — Oh ! oui. — Ta communion ? — Je l'ai faite l'an passé. — Et où vas-tu ? — Mes parents moissonnent, nous sommes pressés ; je m'en vais à la plaine, derrière la colline. —

Et l'enfant tourna rond parmi les jeunes pins..... — O Beauté, comme il faut que tu sois puissante, pour avoir, un petit moment, de mon cœur, de ma vie amoureuse ôté le fiel !



XVIII

Senher, de Diéu sui esposa,
Qu'ieu no vuelh autre senhor.

JAN ESTÈVE.

ESCRIS SUS LA PARET D'UNO CHAMBRO
DÔU CASTÈU DE FONT-CLARETO.

O chambreto, chambreto,
Sies pichoto, segur, mai que de souveni !
Quand passe toun lindau, me dise : — Van veni ! —
Me semblo de vous vèire, o bèlli jouveineto,
Tu, pauro Julia, tu pecaire ! Zani.

E pamens, es fini !...
Dins aquelo chambreto, ah ! vendrés plus dourmi !
O Julia, sies morto ! o Zani, sies moungeto !



XVIII

Seigneur, de Dieu je suis épouse ;
je ne veux pas d'autre seigneur.

JEAN ESTÈVE.

ÉCRIT SUR LE MUR D'UNE CHAMBRE
AU CHATEAU DE FONT-CIARRETTE.

O chambrette, chambrette, tu es petite, assurément,
mais que de souvenirs ! Quand je passe le seuil de ta
porte, je me dis : — Elles vont venir ! — Il me semble
vous voir, ô belles jouvencelles, toi, pauvre Julia ! toi,
hélas ! Zani.

Et pourtant, c'est fini !... dans cette petite chambre,
ah ! vous ne viendrez plus dormir ! Tu es morte, ô
Julia ! ô Zani, tu es nonne !



XIX

α | Tots jorns veiretz que val mens huei que ièr.

BERTRAND DE BORN.

Vole pas treboula ta vido,
Iéu t'ame e lou saupras jamai ;
Dempieï tres an que sies partido,
T'ai plus revisto qu'en pantai.
Ah ! mis iue, ma bouco, moun rire,
Cènt cop aurien pouscu te dire : —
T'ame ! t'ame ! — Quente martire !
Enamoura coume un perdu,
Moun cor gounfle a tout escoundu !



XIX

Tous les jours vous verrez que vaut moins
aujourd'hui qu'hier.

BERTRAND DE BORN.

Je ne veux pas troubler ta vie, je t'aime et tu ne le
sauras jamais ; depuis trois ans que tu es partie, je ne
t'ai plus revue qu'en songe. Ah ! mes yeux, ma bouche,
mon sourire, auraient pu te dire cent fois : — Je t'aime !
je t'aime ! Quel martyre ! éperdument énamouré, mon
cœur si plein a tout caché !



Dou mounastié durbès li porto,
O moungeto, iéu vole intra ;
Durbès-lèi ! moun amo es proun forto
Pèr la vèire sènso ploura.
Souto ta couifo à blànquis alo,
Enca mai bruno, enca mai palo,
Èi bèn tu que, dins la grand salo,
Coume l'Ange de l'espitau,
Passes au mitan di malaut.

Li malaut te dison : Ma sorre !
Acò lis ajudo à soufri ;
E quand vèn l'ouro que fai orre,
Quand vèn l'ouro que fau mouri,
D'aquéli gauto meigrinello,
E d'aquéli pàuri parpello
Que saran plus regardarello,
Douçamen eissugues li plour
E lis amàri tressusour.

↑ O jouvènto, nosto miougrano
A 'scampa si gran de courau...
Ah ! s'ère Mistrau de Maiano,
S'aviéu lou pitre de Mistrau !
Se de Martin, de Roumaniho,
Aviéu lou gàubi, l'armounio,
Metriéu toun noum en letanio !
Iéu cante coume cante, mai
| Es pièi iéu que t'ame lou mai !

Du monastère ouvrez les portes, ô nonnes, je veux entrer ; ouvrez-les ! mon âme est assez forte pour la voir sans pleurer. Sous ta coiffe aux blanches ailes, encore plus brune, plus pâle encore, c'est bien toi qui, dans la grande salle, comme l'Ange de l'hôpital, passes au milieu des malades.

Les malades te disent : — Ma sœur ! — Cela les aide en leurs souffrances ; et quand vient l'heure qui épouvante, quand vient l'heure où il faut mourir, de ces joues amaigries, et de ces pauvres paupières qui n'auront plus de regard, doucement tu essuies les pleurs et les amères sueurs glacées.

O jouvencelle, notre grenade a épanché ses grains de corail..... Ah ! si j'étais Mistral de Maillane, si j'avais la poitrine de Mistral ! si de Martin, de Roumanille, j'avais l'art savant, l'harmonie, je mettrais en litanies ton nom ! Moi je chante comme je chante, mais c'est encore moi qui t'aime le plus !



*raye et signalé
distinction par
C. p. 262*

α | Oh ! te béuriéu, dedins un vèire,
Te rousigariéu de poutoun,
E passariéu, rên qu'à te vèire,
Touto ma vido à ti geinoun !
De liuen, de près, o femo, femo,
Saras tout pèr iéu ! Mi lagremo
Fan qu'abrassa moun cor que cremo,
E de soufri siéu jamai las,
E moun tourment èi moun soulas.

α | Pamens, manco pas de chatouno,
D'autri chato n'en manco pas !
Bloundo, bruneto e galantouno,
Qu'entre li vèire, lis amas.
α | Oh ! pèr lou cor queto chabênço
Qu'aquesto terro de Prouvènço,
Pleno d'amour e de jouvènço,
Pleno de flour, pleno de nis,
Terro de Diéu, o paradis !

Iéu n'en sabe uno au païs d'Arle,
Uno que dirai pas soun noum ;
Anes pas crèire, se n'en parle,
Que n'en fugue amoureux, oh ! noun !
Mai sa bouqueto èi tant risènto,
Mai sa caro es tant innoucènto,
Mai touto, touto es tant plasènto,
Que de soun biais enfantouli,
| Ve ! sènsu tu, n'ère afouli !

Oh ! je te boirais dans un verre d'eau, je te dévorerais de baisers, et passerais à te contempler ma vie entière à tes genoux ! De loin, de près, ô femme, femme, tu seras tout pour moi ! Mes larmes ne font qu'attiser mon cœur qui brûle, et de souffrir je ne suis jamais las, et ma torture est mon soulagement.

Pourtant, ne manquent pas, les fillettes ; d'autres fillettes il ne manque pas ! blondes, brunes et gracieuses, qu'on aime dès qu'on les voit. Oh ! quelle chevance pour le cœur que cette terre de Provence, pleine d'amour et de jeunesse, pleine de nids, pleine de fleurs, terre de Dieu, ô paradis !

J'en sais une au pays d'Arles, une que je ne veux pas nommer. Ne vas pas croire, si je parle d'elle, que j'en sois amoureux, oh ! non ! Mais sa petite bouche est si riante, mais son visage est si candide, mais toute, toute elle est si aimable, que de ses grâces enfantines, sans toi, vois-tu, je m'affolais !

Ai ! paure iéu, paure pelegre !
 Responde, amigo, à toun ami :
 De-qu'èi qu'as fa de ti péu negre ?
 De-qu'èi qu'as fa, douço Zani,
 D'aquelo raubo tant amado
 Qu'aviés, la primo matinado
 Que te veguère ? Oh ! queto annado !...
 E lou cor a tout estoufa,
 E lou têmes a tout escafa.

Nàni ! lou calèu que se boufo
 Toujours fumo encaro un brisoun,
 E l'amour que lou cor estoufo
 Sèmpre couvo dins un cantoun.
 Vai ! s'as plus lou meme ahihage,
 As toujours lou meme visage,
 Lou meme cor ; dintre si viage
 Lou têmes viro e n'escafo rên :
 Siéu toujours lou meme jouvènt.

Veici l'estiéu, li niue soun claro ;
 A Castèu-Nòu, lou vèspre èi bèu ,
 E dins li bos, la luno encaro
 Mounto, la niue, sus Camp-Cabèu.
 T'ensouvèn ? dins li clapeirola,
 Emé ta fâci d'espagnolo,
 De quand courriés coume uno folo,
 De quand courrian coume de fòu,
 Au plus sourne, e pièi qu'avian pòu ?

Ah ! pauvre moi, pauvre âme errante ! Réponds, amie, à ton ami : qu'as-tu fait de tes cheveux noirs ? qu'as-tu fait, douce Zani, de la robe si aimée que tu portais, le premier matin que je te vis ? Oh ! quelle année ! Et le cœur a tout étouffé, et le temps a tout effacé !

Non ! la lampe qu'un souffle éteint, fume toujours encore un peu, et l'amour que le cœur étouffe couve toujours en un recoin. Va ! si tu n'as plus le même vêtement, tu as toujours même visage, même cœur ; dans sa marche le temps retourne et n'efface rien : je suis toujours le même jeune homme.

Voici l'été, les nuits sont claires ; à Château-Neuf, le soir est beau ; dans les bois, la lune encore monte, la nuit, sur Camp-Cabel. T'en souvient-il ? dans les pierrées, avec ta tête d'espagnole, quand tu courais comme une folle, quand nous courions comme des fous au plus sombre, et que puis nous avions peur !



E, pèr ta taio mistoulino,
Iéu t'agantave, e qu'èro dous !
Au canta de la sôuvagino,
Dansavian alor tóuti dous :
Grihet, roussignòu e reineto
Disien tóuti si cansouneto ;
Tu, i' apoundiès ta voues clareto...
O bello amigo, aro, ounte soun
Tant de brande e tant de cansoun ?

A la fin, pamens, las de courre,
Las de rire, las de dansa,
S'assetavian souto li roure,
Un moumenet, pèr se pausa ;
Toun long péu que se destrenavo,
Moun amourouso man amavo
De lou rejougne, e tu, tant bravo,
Me leissaves faire, plan-plan,
Coume uno maire soun enfant.

Oh ! pèr-de-que tout èi coume èro,
Aro, moun Diéu, qu'elo i'èi plu !
Pèr-de-que sies tant verdo, o terro ?
O cèu, pèr-de-que sies tant blu ?
Terro e cèu, perqué sias en fèsto ?

† E perqué, se lève la tèsto,

O moutional !
O Herthin | Tant de bonur enca me rèsto,
Quand iéu te vese, o sant soulèu,
Que sies tant caud, tant rous, tant bèu ! 4

Et, par ta taille délicate, je te prenais, et que c'était doux ! Au chœur des petites bêtes des bois, nous dansions alors tous les deux : grillons, rainettes et rossignols disaient toutes leurs chansonnettes ; toi, tu y mêlais ta voix claire... O belle amie, où sont, maintenant, tant de rondes et de chansons ?

A la fin, cependant, las de courir, las de danser, las de rire, nous nous asseyions sous les chênes, un petit moment, pour nous reposer ; ta longue chevelure qui se détressait, mon amoureuse main aimait à l'arranger de nouveau, et toi, si bonne, doucement tu me laissais faire, comme une mère son enfant.

Oh ! pourquoi donc tout est-il comme par le passé, mon Dieu, maintenant qu'elle n'est plus ici ! Pourquoi es-tu si verte, ô terre ? ô ciel, pourquoi es-tu si bleu ? Terre et ciel, pourquoi êtes-vous en fête ? Et pourquoi, si je lève mon front, tant de bonheur me reste-t-il encore, quand je te vois, ô saint soleil, si ardent, si roux, si beau !

L. 6.
no. 148

O flour, perqué sias espelido,
Dins li camin, e tout-de-long ?
O flour, perqué sias tant poulido ?
Pèr-de-que cascaias, o font ?
Perqué tant de fueio ? La branco
Souto la ramo s'espalanco...
O nèu d'ivèr, nèu frejo e blanco,
Poudiès pas, souto toun linçou,
Teni sèmpre la terro en dòu !

Perqué cantas coume d'ourgueno,
Aucèu, dins lis aubre voulant ?
I'a plus de serp, plus d'alabreno,
Adounc, i'a plus ges d'escoulant ?
Maï, adounc, ounte èi lou cassaire
Emé si chin, si chin bouscaire,
Que fan lou fur coume de laire ?
Ounte èi l'ome emé soun fusièu
Pèr tia li bèstio dòu bon Dièu ?

Pleno dòu prefum di viòuleto,
Dòu fres dòu sero, d'ounte vèn
Que boufas sèmpre, auro mouleto,
Auro d'amour e de printèm ?
Luno, perqué sies clarinello ?
Amoussas-vous tóuti, estello !
Perqué fasès la niue tant bello ?
O bèn, amoussas-vous, mis iue,
E veirai plus tant bello niue !

O fleurs, pourquoi êtes-vous écloses, le long de tous les chemins ! Pourquoi, ô fleurs, êtes-vous si jolies ? Pourquoi murmurez-vous, ô sources ? Pourquoi tant de feuilles ? La branche ploie sous la ramée... O neige d'hiver, neige froide et blanche, ne pouvais-tu, sous ton linceul, tenir la terre en deuil, toujours !

Pourquoi chantez-vous comme des orgues, oiseaux qui volez dans les arbres ? Il n'y a donc plus de serpents, plus de salamandres ? il n'y a donc plus d'écoliers ? Mais où donc est le chasseur, avec ses chiens, ses ardents limiers qui fouillent (les taillis) comme des larrons ? où est l'homme avec son fusil, pour tuer les bêtes du bon Dieu ?

Pleines du parfum des violettes, de la fraîcheur du soir, d'où vient que vous soufflez toujours, brises suaves, brises d'amour et de printemps ? Lune, pourquoi es-tu si claire ? éteignez-vous toutes, étoiles ! Pourquoi faites-vous la nuit si belle ? Ou bien, éteignez-vous, mes yeux, et je ne verrai plus si belle nuit !



Moun Diéu ! s'au mens dins la memòri,
! | Aquéu cementèri dóu cor,
Quand l'amour èi plus qu'uno istòri,
Tout èro mort, oh ! mai, bèn mort !...
L'ouro de-bado coucho l'ouro,
Noun ! toujour quaucarèn s'aubouro
D'aqueu passat, que lou cor plouro,
Noun ! toujour quaucarèn revieu
E vous rousigo touti viéu !

Mon Dieu ! si, au moins, dans le souvenir, — ce cimetière du cœur, — quand l'amour n'est plus qu'une histoire, tout était mort, oh ! mais bien mort !.... Vainement, l'heure chasse l'heure, non ! toujours quelque chose s'élève, de ce passé que le cœur pleure ; non ! toujours quelque chose revit et vous ronge tout vivant !



XX

L'autrièr, quand mos cors sentia
Mant' amorosa dolor.
Anav' enquerènt la flor
D'ont podi' esser garitz...

BERTOLOME ZORGI.

La femo se giblo e s'aubouro,
Coupant li grand mato de jounc ;
Un pau pu liuen, l'ome labouro,
E lou chin gardo l'enfantoun.

Subre lou faudau que la maire
Avié leissa dins lou jounquié,
L'enfant, virado un pau de caire
E la tèsto à rèire, dourmié.



XX

L'autre jour, quand mon cœur
sentait mainte amoureuse douleur,
j'allais cherchant la fleur qui pou-
vait me guérir...

BERTOLOME ZORGI.

La femme se courbe et se dresse, coupant les grandes
touffes de jonc ; un peu plus loin, l'homme laboure, et
le chien garde l'enfant.

Sur le tablier que la mère avait laissé dans la jon-
chaie, l'enfant, tournée à demi sur le flanc, et la tête
en arrière, dormait.

Touto roso e bloundo e frisado,
Uno man dins si long frisoun,
La douço enfant dourmié, bressado
De l'aureto e de si cansoun.

Li grands aubre, coume uno plueio,
Li grands aubre plen de soulèu,
Leissèron toumba de si fueio
L'oumbriho d'aquéu fres tablèu.

Dor, innoucènto e mita-nuso :
Pèr l'epincha, gai e courriou,
Li lesert e li lagramuso
Vènon sèns brut dins lou draiou.

Li parpaioun, que sis aleto
Volon à touto flour de champ,
Li parpaioun an fa pauseto
Pèr vèire aquelo urouso enfant.

Iéu que passave dins la draio,
M'aplantere tout pensatiéu,
E diguère : — De-que pantaio,
Pèr èstre tant bello, moun Diéu ?

O som, bono som de l'enfanço,
Bono som, perqué n'as qu'un tèm ?
Dins l'amour, dins la maluranço,
A l'ome fariés tant de bèn !

Toute rose et blonde et bouclée, une main dans ses longues boucles, la douce enfant dormait, bercée par le zéphir et ses chansons.

Les grands arbres, comme une pluie, les grands arbres pleins de soleil, laissèrent tomber de leurs feuilles la pénombre de ce frais tableau.

Elle dort, innocente et demi-nue : pour l'épier, gais et coureurs, les lézards verts et les lézards gris viennent sans bruit dans le sentier.

Les papillons, dont les ailes volent à toute fleur champêtre, les papillons se sont posés pour voir cette heureuse enfant.

Moi qui passais dans le chemin, je m'arrêtai tout pensif, et je dis : — De quoi rêve-t-elle, pour être belle ainsi, mon Dieu ?

O sommeil, bon sommeil de l'enfance, bon sommeil, pourquoi n'as-tu qu'un temps ? Dans l'amour, dans l'infortune, à l'homme tu ferais tant de bien !



Bèu som que iéu pode plus faire !...

Oh ! que vourriéu redeveni

Pichot enfant emé ma maire !

Oh ! que vourriéu ansin dourmi !

LE LIVRE DE L'AMOUR.

100

Beaux sommes que je ne puis plus faire !... Oh ! que
je voudrais redevenir petit enfant avec ma mère ! Oh !
que je voudrais dormir ainsi !



XXI

<i>Q. Ab l'alus tir vès mè l'aire</i>	Quand la douss' aura vènta
<i>Qu'eu sen veni d'una Rounga</i>	De vès noste pais ,
	M' es vejaire qu'ieu sènta
	Odor de paradis ,
	Pèr amor de la gènta
	Vès cui ièu son aclis.

BERNAT DE VENTADOUR.

O venerablo Roumo, emé ti palais rous,
Emé toun souleias qu'emplis ti grand carriero,
Emé toun pople gai, ti femo fenestriero,
Tant bello que fan gau, ièu rèste malurous.

Ai escala, soulet, la coulouno Trajano :
D'aqui lou Quirinau, d'eici lou Vatican,
Li verd jardin dóu Papo, e, coume un long riban,
Jaune, souto li pont, lou Tibre que debano,



XXI

Quand la douce brise souffle du
côté de notre pays, il me semble
sentir odeur de paradis, à cause
de l'amie charmante vers qui s'in-
cline mon amour.

BERNARD DE VENTADOUR.

O vénérable Rome, avec tes palais roux, avec ton
grand soleil qui emplit tes grandes rues, avec ton peuple
gai, tes femmes qui se montrent aux fenêtres, si belles
qu'elles font envie, je reste malheureux !

J'ai gravi seul la colonne Trajane : de là le Quirinal,
d'ici le Vatican, les verts jardins du Pape, et, comme
un long ruban, le Tibre jaune qui sous les ponts se
déroule.

Enaurant sa coupolo inmènso entre li pin,
Vès! tauqu'uno mountagno, eila, lou grand Sant-Pèire.
Sant-Pèire d'Avignoun, oh! que vourriéu te vèire
Dins lis aubre espeli 'mè toun clouchié loungin! —

Pièi, 'mè si rómio antico e sis engrau ferouge
E si queiroun crema, li vièi bàrri rouman;
E li grands arc bessoun, que se dounon la man,
Dón vaste Coulisèu, basti de patòu rouge.

E toujours quaucarèn me retrais lou païs:
O Coulisèu, pèr iéu, sies lis Areno d'Arle;
E tu que ploure tant, tu de quau toujours parle,
Soulo, au mièi d'aquéu pople, amigo, t'ai pas vist!

Pu liuen, dins lou trescamp sòuvage que s'alargo
De la Porto Latino à la Porto Sant-Pau,
Aurouge e banaru, negre e libre, li brau
Barrulon à troupèu coume dins la Camargo.

Iéu, cresiéu d'oublida! — Sus la terro, sus mar,
Cresiéu leissa 'n camin quaucarèn de ma peno:
Es lou tèms que s'envai, ma vido que s'abeno,
E moun cor es toujours plus triste e plus amar!

Élevant sa coupole immense entre les pins, voyez, tel qu'une montagne, là-bas, le grand Saint-Pierre... Saint-Pierre d'Avignon, oh! que je voudrais te voir éclore dans les arbres avec ton clocher effilé! —

Puis, avec leurs roces antiques et leurs brèches farouches et leurs quartiers de pierre brûlés par l'incendie, les vieux remparts de Rome; et, se donnant la main, les grands arcs jumeaux du vaste Colisée bâti de briques rouges.

Et toujours quelque chose me rappelle le pays! Tu es pour moi, ô Colisée, les Arènes d'Arles; et toi, que je pleure tant, toi dont je parle sans cesse, seule, au milieu de ce peuple, amie, je ne t'ai pas vue!

Plus loin, dans la lande sauvage qui se répand de la Porte Latine à la Porte Saint-Paul, ombrageux et curieux, noirs et blancs, les taureaux errent par troupes, comme dans la Camargue.

Je me suis oubliée! — Sur la terre, sur mer, je croyais laisser en route quelque chose de ma peine; c'est le temps qui s'en va, ma vie qui s'use, et mon cœur est toujours plus triste et plus amer!



XXII

Las! qu'ieu d'amor non ai conquis
Mas las trebalhas e l'afan.

CERCAMOUN.

De-que vos, moun cor, de qu'as fam?
Oh! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant?

Coume un enfant crides e ploures,
Coume un enfant qu'an desmama;
Paure cor d'amour afama,
Après lou bonur courres, courres...



XXII

Hélas ! de l'amour je n'ai conquis
que les tribulations et la peine.

CERCAMON.

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Comme un enfant, tu cries et pleures, comme un
enfant qu'on a sevré ; pauvre cœur d'amour affamé,
après le bonheur tu cours, tu cours...

De-que vos, moun cor, de qu'as fam?
Oh! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant?

Vourriés, quauco part dins lou mounde,
Em' elo, bèn liuen t'enana,
E t'escoundre e plus t'entourna;
Car lou bonur, fau que s'escounde!

De-que vos, moun cor, de qu'as fam?
Oh! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant?

Sus lou papié liogo d'escrèure,
Vourriés dire ço qu'as pas di;
Vourriés..... Rèn que soun souveni
Te fai mouri e te fai vièure.

De-que vos, moun cor, de qu'as fam?
Oh! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant?

Vourriés douço e lèngui brassado,
E poutouna, fin-qu'à deman,
Soun poulit front, sa jouino man,
Si man de ti plour arrousado.

De-que vos, moun cor, de qu'as fam?
Oh! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant?

O Bèuta! pan de la jouinesso,
O pan goustous, o bèu pan blanc,
Pan que se manjo en tremoulant,
Pan de l'amour, pan di caresso!...

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Tu voudrais, quelque part dans le monde, avec elle,
bien loin t'en aller, et te cacher, et ne plus revenir ;
car le bonheur, il faut qu'il se cache !

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Au lieu d'écrire sur le papier, tu voudrais dire ce que
tu n'as pas dit ; tu voudrais. ... Rien que sa souvenance
te fait mourir et te fait vivre.

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Tu voudrais doux et longs embrassements, et, jusqu'à
demain, couvrir de baisers son front charmant, sa jeune
main, ses mains arrosées de tes pleurs.

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

O Beauté, pain de la jeunesse, ô pain savoureux, beau
pain blanc, ô pain qu'en tremblant l'on mange, pain de
l'amour, pain des caresses !...

De-que vos, moun cor, de qu'as fam?
Oh! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant?

E pièi, que sariés mai? — La maire.
Brèssò l'enfant sus si geinoun,
E lou devouris de poutoun,
E si poutoun soun counsoulaire.

*Les chiens s'égarent de
leur, sur dit Mon chovau
d'un mari et de, c.-d.-f. n'est-ce
pas (chiens)*

De-que vos, moun cor, de qu'as fam?
Oh! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant?

Mai l'amour, l'amour, rên l'assolo!
A toujours fam, a toujours set;
Sèmpe brulant, a toujours fre;
Toujour trefoulis e tremolo.

De-que vos, moun cor, de qu'as fam?
Oh! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant?

N'i'en a que s'envan, plen de croio,
Vers l'amour, pèr s'enreveni
Tant triste que vous fan ferni,
Éli que cercavon la joio.

De-que vos, moun cor, de qu'as fam?
Oh! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant?

Vai! li caresso de la femo
Soun bono que pèr lis enfant;
Quand sias ome, que mau vous fan!
Dins si poutoun, que de lagremo!

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Et puis, que serais-tu de plus ? — La mère berce l'enfant sur ses genoux, et le dévore de baisers, et ses baisers sont consolateurs.

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Mais l'amour, l'amour, rien ne l'apaise ! Il a toujours faim, il a toujours soif ; toujours brûlant, il est toujours glacé ; toujours il tressaille et frissonne.

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Il en est qui s'en vont, pleins de présomption, vers l'amour, et s'en reviennent si tristes qu'ils vous font frémir, eux qui cherchaient la joie !

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Va ! les caresses de la femme ne sont bonnes que pour les enfants ; quand on est homme, quel mal elles vous font ! dans leurs baisers, que de larmes !



120

LOU LIBRE DE L'AMOUR.

De-que vos, moun cor, de qu'as fam ?
Oh ! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant ?

Li mai roso devènon palo,
Dins l'amour e sis estrambord ;
S'afemelisson li plus fort,
E i'a de brassado mourtalo.

De-que vos moun cor, de qu'as fam ?
Oh ! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant ?

De-qu'èi que te lagnes encaro ?
Ah ! se l'amour e la bèuta
Noun donon la felecita,
Moun Diéu ! que noun moun cor se barro ?

Tas-te ! paure cor, de qu'as fam ?
Perqué, toujours, perqué crida coume un enfant ?

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Les plus roses deviennent pâles, dans l'amour et ses
délires ; ils s'efféminent, les plus forts, et il est des
étreintes mortelles !

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Qu'as-tu à te plaindre encore?... Ah ! si l'amour et
la beauté ne donnent pas le bonheur, mon Dieu ! que
mon cœur ne se ferme-t-il ?

Tais-toi, pauvre cœur, quelle faim te tourmente ?
Pourquoi, toujours, pourquoi crier comme un enfant ?

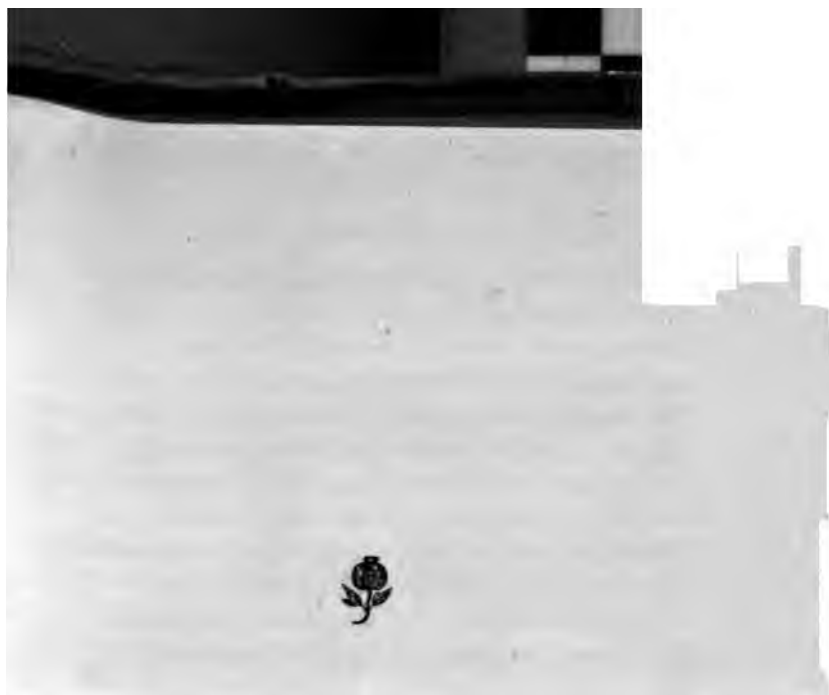


XXIII

Diéus ! qual enuech
Mi fai la nuech !
Perqu' iéu desir l'alba.

UC DE LA BACALARIÉ

Dins lis Uba de Luro, estrange e négri moure
S'aubourant sôuvertous comme li grândi tourre
D'un castelas maudi, — dins li ro, li sapin
Que l'encenturon, iéu escalave, un matin.
Di draïou trapeja sèmpre iéu me destourne,
E m'esmarre, de-fes, dins d'esmarradou sourne.



XXIII.

Dieu ! quel ennui — la nuit
me cause ! — aussi je désire
l'aurore.

HUGUES DE LA BACALERIE

Dans le Septentrion de Lure*, pics étranges et noirs,
qui se dressent sourcilleux comme les grandes tours
d'un vieux château maudit, — dans les rocs, les sapins
qui l'enceignent, je grimpais un matin. Moi toujours
des sentiers foulés je me détourne, et, parfois, je m'égare
en de sombres dédales.

* Montagne de la Haute-Provence.

Caminère long-tèmps, long-tèms soute li frai,
 Li lièu e li sapin e li faiard ; l'esfrai
 Me moustravo souvènt, dintre li racinage
 Que rebalon lou sòu, bestort, gris e sôuvage,
 De serp qu'ausièu sibla. Pamens, tout èro mut,
 Ni vòu, ni crid d'aucèu dins l'aubrage ramu,
 Rèn que moun pas, plan-plan, sus lou rambuei di fueio
 Que fasié 'n caminant un brut coume la plueio ;
 E pièi, de tèms en tèms, quauque gros aubre mort,
 En travès d'ou camin, jasié. — Pas d'ou Mau-Cor,
 Vai, t'an bèn bateja ! — Ro, sèuvo, trevaresso
 Mai pleno d'espavènt, mai pleno d'amaresso,
 N'en sabe ges : l'oumbrun qu'embarro de pertout ;
 S'alignant sènso fin, s'aloungant sènso bout,
 Aquéli nègri troune taca de moussou blanco,
 E coume de grand bras tóuti li grândi branco !
 Ère las, ère mort, avièu fre, fam e pòu.
 Subran un ruscle d'or toumbo sus lou draïou ;
 L'orro fourèst se duerb, lou gai soulèu enflamo
 La terro, tant que l'itè vèi peralin..... E, l'amo
 Lusènto de bonur, toumbère d'à-geinoun !

Dins la sournou fourèst de ma doulour, ah ! noun,
 I'a pas un escabour, pas un rai que clarejo !
 Ma niue n'èi pas proun negro, encaro ? èi pas proun frejo ?
 Sièu tant las, o moun Dièu ! Pamens, courreirièu lèu !
 — Ounte i'a lou bonur ? ounte i'a lou soulèu ?

Je cheminaï longtemps, longtemps sous les frênes, les ifs et les sapins et les hêtres; l'effroi me faisait voir souvent, entre les racines qui rampent sur la terre, tortueuses, grises, sauvages, des serpents que j'entendais siffler. Tout, cependant, était muet; ni vol, ni cri d'oiseau dans le massif rameux; rien que mon pas qui, lentement, sur le ramassis des feuilles, faisait, en cheminant, un bruit comme la pluie; et puis, de temps à autre, quelque gros arbre mort, en travers du chemin, gisait. — Pas du Mal-Cor, va! l'on t'a bien nommé! De rocs, de forêts, de déserts, plus remplis d'épouvante, plus remplis d'amertume, je n'en sais point: l'ombre qui enveloppe de partout; s'alignant interminables, s'allongeant inaccessibles, ces troncs noirs tachés de blanches mousses, et comme de grands bras toutes les grandes branches!...

J'étais las, j'étais mort, j'avais froid, faim et peur. Soudain une averse d'or tombe sur le sentier; l'horrible forêt s'ouvre, le gai soleil enflamme la terre, au loin, à perte de vue.... Et, l'âme luisante de bonheur, je tombai à genoux!

Dans la sombre forêt de ma douleur, ah! non! il n'y a pas un crépuscule, pas un rayon qui brille! Ma nuit n'est-elle pas assez noire encore? n'est-elle pas assez froide? Je suis si las, ô mon Dieu! Pourtant, je courrais vite..... — Où est le bonheur? où est le soleil?



XXIV

Planh sobre planh ! dolor sobre dolor !
(*Martiroulògi de la Glèizo de-z-Ais.*)

I'a long-tèms que moun cor acampo, —
Tant de fûeio an toumba qu'escoundon li camin;
I'a long-tèms que moun cor acampo,
I'a long-tèms que moun cor acampo un grand charpin;
I'a long-tèms que moun cor acampo, —
Rèsto plus dins li bô's que li brancage mort;
I'a long-tèms que moun cor acampo
Lou charpin de l'amour, e qu'espère la Mort;
La Mort, davans iéu, toujours lampo!



XXIV

Plainte sur plainte ! douleur sur douleur !

(*Martyrologe de l'Eglise d'Aix.*)

Voilà longtemps que mon cœur accumule, — tant de feuilles sont tombées qu'elles cachent les chemins ; — voilà longtemps que mon cœur accumule, voilà longtemps que mon cœur accumule un grand mal-être ; voilà longtemps que mon cœur accumule, — il ne reste plus dans les bois que les ramures mortes ; — voilà longtemps que mon cœur accumule le mal-être de l'amour, et que j'attends la Mort : la Mort, devant moi, toujours fuit !



XXV

Quia sine dolore non vivitur
in amore.

(*De Imitatione Christi*, lib. III. cap. v.)

Ah ! dis amour d'aqueste mounde,
N'ai proun, o moun Diéu, coume acò ;
Ah ! de l'amour ai moun abounde,
E pamens n'ai ama qu'un cop !

E moun amour rèn n'esperavo :
E, de-longo, èro un mes de Mai
Pèr moun cor tèndre, que n'amavo
Que pèr ama, 'm' acò pas mai !



XXV

Parce qu'on ne vit point sans douleur
dans l'amour.

(*L'Imitation de Jésus-Christ*, liv. III. ch. v.)

Ah ! des amours de ce monde, j'en ai assez, ô mon
Dieu, comme cela ; ah ! de l'amour j'ai ma satiété, et
pourtant je n'ai aimé qu'une fois !

Et mon amour était sans espérance, et c'était un
mois de mai sans fin, pour mon cœur tendre qui n'aimait
que pour aimer, et pas davantage !



Lou vènt que buto la penello
Meno au port o meno à l'estèu ;
Avèn pas tóuti memo estello,
S'avèn tóuti meme soulèu.

N'i'a qu'an toujour la mar aplano,
L'auro aboucado e lou tèms siau ;
N'i'a qu'an lis erso e la chavano,
N'i'a qu'an li tron e lis uiau.

Quau l'aurié di, ma chatouneto,
O pauro enfant, quau l'aurié di,
Qu'acò sarié nosto planeto,
Iéu de t'ama, tu de parti !

Oh ! perqué te sies envoulado
Peralin dins un mounastié ?
De-qu'èi que t'avié treboulado ?
De-qu'èi que lou cor te disié ?

Perqué, peréu, t'ai vist tant bello ?
Perqué, tant bono, un jour d'estiéu,
M'enmasca, bruno vierginello,
Emé ti grands iue pensatiéu ?

*cf. 192 pour
un épithète exotique*

Pamens trevave pas li damo ;
Viviéu tranquile e sournaru :
Digo, perqu'èi qu'as pres moun amo,
E l'as empourtado emé tu ?



Le vent qui pousse la barque conduit au port ou conduit à l'écueil ; nous n'avons pas tous même étoile, si nous avons tous même soleil.

Il en est qui ont toujours la mer plane, le vent apaisé et le temps calme ; il en est qui ont les vagues et les orages, qui ont les tonnerres et les éclairs.

Qui l'aurait dit, ma jeune fille, ô pauvre enfant, qui l'aurait dit, que ce serait là notre *planète*, moi de t'aimer, toi de partir !

Oh ! pourquoi t'es-tu envolée si loin dans un monastère ? Qu'est-ce donc qui t'avait troublée ? que te disait ton cœur ?

Pourquoi, aussi, t'ai-je vue si belle ? Pourquoi, si bonne, un jour d'été, m'ensorceler, ô brune vierge, avec tes grands yeux pensifs ?

Pourtant, je ne hantais pas les dames ; je vivais tranquille et sombre : réponds, pourquoi m'as-tu pris mon âme, et l'as-tu emportée avec toi ?



! Aro, se rescontre, pèr viage,
Quaucun que te sèble un brisoun
Dins soun biais, dins soun abihage,
Iéu la seguisse d'escoundoun.

Sus si piado camine e ploure ;
E, quand la chatouno a passa : —
O moun bonur, perqué t'encourre,
Ie cride, perqué me leissa ?

De tant de jo, de tant de fèsto,
De tant de jour, mi pu bèu jour,
De moun printèms de-que me rèsto ?
Rèn que lou lassige e li plour !

La vido es ansin : ome, femo,
Fau sèmpre, fau tóuti souffri,
E paga, pèr forço lagremo,
Un pau de joio, e pièi mouri !

Ah ! dempièi l'amaro partènço,
Que fara sèmpre ma doulour,
Ai pas proun paga ma jouvènço ?
Ai pas proun paga moun amour ?

La joio, tant douço e tant forto,
De la vèire un matin, moun Diéu,
L'ai pas proun pagado ? — Sies morto,
Oh ! sies mai que morto pèr iéu !

Maintenant, si j'en rencontre, par chemin, quelqu'une qui te ressemble un peu, dans ses manières ou dans ses vêtements, moi, je la suis en cachette.

Sur ses traces, je marche et je pleure ; et, quand a passé l'adolescente : — O mon bonheur, pourquoi t'enfuir, lui crié-je, pourquoi me délaisser ?

De tant de jeux, de tant de fêtes, de tant de jours, mes plus beaux jours, de mon printemps, que me reste-t-il ? Rien que la lassitude et les pleurs !

La vie est ainsi : homme, femme, il faut toujours, il faut tous souffrir, et payer de beaucoup de larmes un peu de joie, et puis mourir !

Ah ! depuis le départ amer qui fera toujours ma douleur, n'ai-je pas assez payé ma jeunesse ? n'ai-je pas assez payé mon amour ?

La joie, si forte et si douce, de l'avoir vue un matin, mon Dieu ! ne l'ai-je pas assez payée ?... Tu es morte, oh ! tu es plus que morte pour moi !

E vène maigre, e me transisse,
E ma sorre me dis : — De-qu'as ? —
Res pòu saupre cò que soufrisse,
O Segnour, baias-me la pas !

Un pau de pas que me restaure,
La pas, la pas que m'a quita !
Coume un vèire d'aigo à-n-un paure,
Fasès-me-n'en la carita !

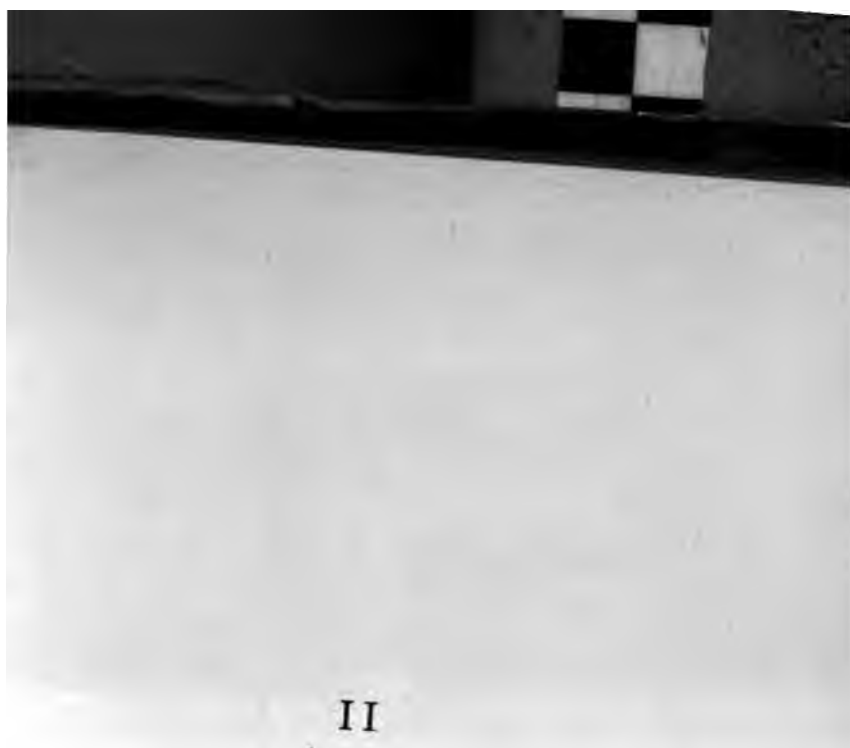
I'a qu'uno joio vertadiero
En aquest mounde tant catiéu,
Mai aquelo èi sènso pariero :
La joio de t'ama, moun Diéu !

Et je maigris et me consume, et ma sœur me dit : —
Qu'as-tu? — Nul ne peut savoir ce que je souffre.....
O Seigneur, donnez-moi la paix!

Un peu de paix qui me restaure, la paix, la paix qui
m'a quitté! Comme un verre d'eau à un pauvre, faites-
m'en la charité!

Il n'est qu'une joie véritable, en ce monde si mauvais,
mais celle-là est sans pareille : la joie de t'aimer, mon
Dieu !





L'ENTRELUSIDO

LENTRE-LUEUR



L'ENTRE-LUEUR



A WILLIAM C. B. WYSE

DE WATERFORD (IRLANDO)

Ami, la pouësis es coume lou soulèn :
Trelusis sus lou mounde, e l'escaufo, e fai viéure ;
Dins touti li país, touti podon lou béure,
Aquéu soulèn di jouine, e di fort e di bèn.

Urous quau ie saup courre, urous quau lou saup véire!
Trelusis pas toujours, tambèn a soun tremount.
Aqelo pluejo d'or, quand toumbo d'eilamont,
Coume à-n-un vin de Diéu fau ie pourgi soun véire.

A WILLIAM C. B. WYSE

DE WATERFORD (IRLANDE)

Ami, la poésie est comme le soleil: elle resplendit sur le monde, et l'échauffe, et le fait vivre; dans tous les pays, tous peuvent le boire, ce soleil des jeunes, et des forts et des beaux.

Heureux qui sait y courir, heureux qui sait le voir! Il ne resplendit pas toujours, il a aussi son déclin. Cette pluie d'or, quand elle tombe d'en-haut, comme à un vin de Dieu il faut tendre son verre.



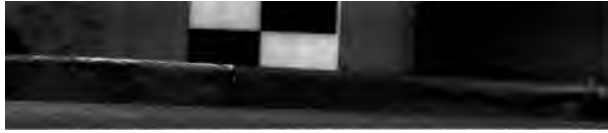
LA BESSOUNADO

— Enca dous pèr crèisse la bando !
Pèr ma fisto, erian pas proun gu !
— Èi lou bon Diéu que nous li mando,
E sarien pas li benvengu ?
Dous drole ! la bello couvado !
Regardas-lèi : que soun pouli !
Tre que l'aucèu es espeli,
La maire baio la becado.



LES JUMEAUX

— Encore deux pour accroître la bande ! par ma foi, nous n'étions pas assez gueux ! — C'est le bon Dieu qui nous les envoie, et ils ne seraient pas les bienvenus ? Deux garçons ! la belle couvée ! regardez-les : qu'ils sont jolis ! Dès que l'oiseau est éclos, la mère donne la becquée.



α | N'agués pas pòu de m'agouta !
Poudès teta
Di dous cousta !
Mis enfantoun, poudès teta !

Lis enfant soun jamai de rèsto.
Comte li miéu à cha parèu,
Pèr iéu pamens èi toujours fèsto
Quand m'aribo un enfant novèu.
N'i'a dous ! Dins la memo bressolo
Li coucharai, e dourmiran ;
Pièi, se Diéu vòu, se 'n-cop soun grand,
Anaran ensèn à l'escolo.

N'agués pas pòu de m'agouta !
Poudès teta
Di dous cousta !
Mis enfantoun, poudès teta !

Iéu, e noste ome qu'èi pescaire,
Avèn abari sèt enfant !
Diéu ajudo li travaiaire,
Jamai couvado mor de fam.
Que cresès ? pèr tant de marmaio,
Beneset n'a que si fielat,
E iéu, pecaire ! que moun la,
Mai aquelo font toujours raio !

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des deux côtés ! mes petits enfants, vous pouvez teter !

Les enfants ne sont jamais de reste. Je compte les miens par couples ; pour moi, cependant, c'est fête toujours, quand m'arrive un enfant nouveau. Il y en a deux ! Dans le même berceau je les coucherai, et ils dormiront ; puis, si Dieu veut, lorsqu'ils seront grands, ils iront ensemble à l'école.

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des deux côtés ! mes petits enfants, vous pouvez teter !

Moi, et notre homme qui est pêcheur, avons élevé sept enfants ! Dieu aide les travailleurs ; jamais couvée ne meurt de faim. Que croyez-vous ? Pour tant de marmots, Bénézet n'a que ses filets, et je n'ai que mon lait, pauvrete ! mais cette fontaine coule toujours.

N'agués pas pòu de m'agouta !
Poudès teta
Di dous cousta !
Mis enfantoun, poudès teta !

Souvènti-fes lou pèis estrasso
Si fielat de Diéu benesi ;
Capeiroun, sartan e tirasso,
Lis adoube entre qu'ai lesi.
Pièi, tout viéu, vend lou pèis que sauto
Di grand banasto pèr lou sòu...
E, mignot, sènso aquèli sòu,
Aurias pas tant de bèlli gauto !

N'agués pas pòu de m'agouta !
Poudès teta
Di dous cousta !
Mis enfantoun, poudès teta !

L'estièu, quand lis aigo soun basso,
Qu'au Rose i'a gaire de que,
D'Avignoun à la Bartalasso
Passo li gènt dins soun barquet ;
E, tambèn i'atrovo la vido !
Peréu dins l'oustau res patis :
S'avèn tóuti bon apétis,
Nosto paniero èi prouvesido.

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des deux côtés ! mes petits enfants, vous pouvez teter !

Mainte fois le poisson déchire ses filets que Dieu bénit ; *capeïron*, *pharillon* et *traîneau*, je les raccommode, dès que j'en ai le loisir. Puis, tout vif, il vend le poisson qui saute des grandes mannes à terre... et, mignons, si ce n'était ces sous-là, vous n'auriez pas d'aussi belles joues !

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des deux côtés ! mes petits enfants, vous pouvez teter !

L'été, quand les eaux sont basses, qu'il n'y a pas grand chose au Rhône, d'Avignon à la Barthelasse *, il passe les gens dans son bateau ; et tout de même il y trouve la vie ! Aussi bien nul ne pâtit dans la maison : si nous avons tous bon appétit, notre huche est approvisionnée.

* Ile sur le Rhône, en face d'Avignon.

N'agués pas pòu de m'agouta !
Poudès teta
Di dous cousta !
Mis enfantoun, poudès teta !

D'usage, lou mariage meno
Jamai qu'un enfant à la fes...
Iéu siéu, parèis, de meïour meno :
Aqueste cop, dous en dè mes !
Pos faire de bòni journado,
Ah ! pos n'en pesca de peissoun,
Beneset : vaqui dous bessoun !
Tóuti fan pas la bessounado !

N'agués pas pòu de m'agouta !
Poudès teta
Di dous cousta !
Mis enfantoun, poudès teta !

Mi vesino m'an di : — Nourado,
Pos pas li garda tóuti dous ;
Lou veiras, dins uno mesado :
Ti drole agoutarien lou pous ! —
Iéu li bouta 'n bailo, pecaire !
Vole pas ! tóuti dous soun miéu :
Suças, suças, páuris agnèu,
Lou la, lou sang de vosto maire !

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des
deux côtés ! mes petits enfants, vous pouvez teter !

Le mariage, de coutume, n'amène jamais qu'un enfant
à la fois... moi, je suis, paraît-il, de meilleure race :
cette fois-ci, deux en dix mois ! Tu peux faire de bonnes
journées, ah ! tu peux en pêcher du poisson, Bénézet :
voilà deux jumeaux ! toutes ne font pas la *bessonnée* !

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des
deux côtés ! mes petits enfants, vous pouvez teter !

Mes voisines m'ont dit : — Norade, tu ne peux pas
les garder tous deux ; tu verras, d'ici à un mois : tes
garçons tariraient le puits. — Moi ! les mettre en
nourrice, les pauvrets ! Je ne veux pas ! ils sont miens
tous deux : sucez, sucez, pauvres agneaux, le lait, le
sang de votre mère !



150

L'ENTRELUSIDO.

N'agués pas pòu de m'agouta!
Poudès teta
Di dous cousta!
Mi bèus enfant, poudès teta!

MANDADIS

A J. REBOUL E A J. CANOUNGE

Ah ! pèr santo Ano de Vedenò !
Iéu vous lou dise sèns façoun :
Me sarié bèn d'ounour, se vous fasié pas peno,
Ami, d'èstre peirin de mi pichot bessoun.



L'ENTRE-LEUEUR.

151

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des
deux côtés ! mes beaux enfants, vous pouvez teter !

ENVOI

A J. REDOUL ET A J. CANONGE

Ah ! par sainte Anne de Vedènes ! je vous le dis,
moi, sans façon : ce me serait bien de l'honneur, s'il
ne vous faisait pas peine, amis, d'être parrains de mes
petits jumeaux.



RÉPONSE

DE MM. JEAN REBOUL ET JULES CANONGE

Chacun de nous, quoique peu digne,
Avec joie aux fonts baptismaux
Accepte la faveur insigne
De tenir les charmants Jumeaux.

Nous les nommerons Jean et Jule.
Ces noms leur feront peu d'honneur ;
Mais sans gloire et sans particule
L'amitié peut porter bonheur.

Nous savons que, dans cette fête,
Nous attend un petit chagrin :
Tes fils sont si beaux qu'on regrette
De n'en être que le parrain.

Cependant, ami, sois tranquille,
Nous saurons veiller sur leurs jours ;
Précaution fort inutile,
Car tes Jumeaux vivront toujours.

Ils vivront pour calmer ta peine
Et t'entourer de soins pieux,
Lorsque l'arbuste sera chêne
Et que le chêne sera vieux.

Nous voulons que l'onde divine
Qui rend notre Jardin plus frais,
Coule sur leur tête enfantine,
Pour qu'ils nous tiennent de plus près.

Nîmes, enivré de leurs charmes,
Ébranchera les verts rameaux
Du palmier que portent ses armes,
Afin d'en parer leurs berceaux.

Et, si quelque envieux reptile
Traite nos filleuls de bâtards,
Nous dirions à monsieur Zoïle :
« Ils sont flattés de vos brocards.

» Il est des domaines sublimes
» Par vos pareils en vain rêvés ;
» Là les fils les plus légitimes
» Sont toujours les enfants *trouvés*. »



LOU MES DE MAI

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Galant mes de Mai,
Tant fres e tant gai,
Vènes, vénès mai,
E tout se reviho ;
Èi jour bon matin,
E dins l'aubespín
I'a milo refrin
Qu'encanton l'auriho.



LE MOIS DE MAI

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Charmant mois de mai, si frais et si gai, tu viens,
tu viens de nouveau, et tout se réveille ; il est jour
bon matin, et dans l'aubépine sont mille refrains qui
enchangent l'oreille.

E lis amoureux
Atrovon bèn dous
D'èstre dous à dous,
A la vesperado ;
Car, pèr uno amour
Franco de coumbour,
Vau mai l'escabour
Que la matinado.

Jouvènto e jouvènt
Caminon ensèn :
Rison de pas rèn,
Sachènt pas que dire ;
Rison s' un tavan
Ie passo davan,
E coume d'enfant
Rison de soun rire.

Parlon pas d'amour.
Parlon d'uno flour,
O de la coulour
Dóu nivo que passo,
D'un perdigaloun,
O d'un mouissaloun,
O d'un auceloun
Que ie fai la casso.

Et les amoureux trouvent bien doux d'être deux à deux à la vèprée ; car, pour un amour franc de trouble, mieux vaut le crépuscule que la matinée.

Jouvencelles et jouvenceaux cheminent ensemble : ils rient de rien, ne sachant que dire ; ils rient d'un hanneton qui passe devant eux, et comme des enfants ils rient de leur rire.

Ils ne parlent pas d'amour. Ils parlent d'une fleur ou de la couleur du nuage qui passe, d'un jeune perdreau, ou d'un moucheron, ou d'un oisillon qui lui fait la chasse.



E de tout ansin
Parlon pèr camin :
Se quauque gros chin
Japo e se destaco ;
S'an ausi sibla
Lou pastre qu'eila,
De-long dóu valat,
Abéuro si vaco.

Se lou roussignòu
Que couvo sis iòu
S'amato de pòu
Dins la bouissounado...
Chut ! pèr escouta
Soun poulit canta,
Se soun arresta
Davans la nisado.

E, de-fes que i'a,
Pèr trop babiha,
Zino a resquiha ;
Mai lou calignaire,
Lèste coume un cat,
Laisso pas brounca
Zino, qu'a manca
D'ana au sòu, pecaire !

Et de tout ainsi, ils parlent en chemin : si quelque gros chien aboie et se détache ; s'ils ont entendu siffler le pâtre, qui, là-bas, au bord du fossé, abreuve ses vaches.

Si le rossignol, qui couve ses œufs, se blottit de peur dans la haie de buissons... Chut ! pour écouter son joli chant, ils se sont arrêtés devant la nichée.

Et parfois pour trop babiller, Zine a glissé ; mais le galant, leste comme un chat, ne laisse pas broncher Zine, qui a failli aller par terre, pauvrete !



Se trovon pouli :
Rèn qu'acò-d'aqui
Gardo de languì.
Zino èro à la voto ;
Èu prenguè sa man,
Pièi en tremoulant
Ie diguè tout plan : —
Ma bello mignoto !

Vaqui d'ounte vèn
Que jouvo e jouvènt
Se parloñ souvènt,
E calignon foço ;
Se calignaran
Belèu bèn quatre an,
Mai s'embrassaran
Bèn avans la noço.

Tambèn se, d'asard,
Quauque palamard,
Ie crido : — Tant tard,
Barrulas encaro ? —
Tè ! de-qu'èi que vòu ?
Respondon, qu'a pòu ?...
Sabèn li draïou
E la luno es claro.



Ils se trouvent charmants : rien que cela seul garde d'ennui. Zine était à la *fôte* * ; il lui prit la main, puis en tremblant, il lui dit à voix basse : — Ma belle mignonne !

Voilà d'où vient que jouvencelle et jouvenceau se parlent souvent et font beaucoup l'amour ; ils feront l'amour peut-être bien quatre ans, mais ils s'embrasseront bien avant la noce.

Aussi, d'aventure, si quelque lourdaud leur crie : — Si tard, vous vagez encore ? — Tiens ! qu'est-ce qu'il veut ? répondent-ils, de quoi a-t-il peur ?... Nous savons les sentiers, et la lune est claire !

* Fête votive ou patronale du Midi.



A MADAMO ***

I

Madamo, bèn souvènt, à l'ouro di vihado,
Dins voste salounet, davans la ramihado,
M'avès baia 'no plaço ; e, de-segur, en-lío
I'a tant bono coumpagno e peréu tant bon fio.

Madamo, lou sabès, tout l'estiéu de-countùnio,
Me menas, i'a cinq an tout-aro, à Font-Segugno,
Sejour de paradis, bèu castèu que s'escound
Coume un nis de bouscarlo au mitan di bouissoun.

Iéu, me caufe, l'ivèr, à vosto chaminèio ;
Me permene, l'estiéu, dessouto vòsti lèio ;
A taulo, bèn souvènt, emé vòstis enfant,
Iéu beve voste vin e manje voste pan.



A MADAME . . .

I

Madame, bien souvent, à l'heure des veillées, dans votre petit salon, devant le feu de brindilles, vous m'avez donné une place ; et, certes, nulle part, il n'y a si bonne compagnie, il n'y a si bon feu.

Vous le savez, madame, tous les jours d'été, depuis cinq ans tout à l'heure, vous me menez à Font-Segugne, séjour de paradis, beau castel qui se cache comme un nid de fauvettes au milieu des buissons.

Je me chauffe, l'hiver, à votre cheminée ; l'été je me promène sous vos avenues ; bien souvent, à table avec vos enfants, je bois votre vin et je mange votre pain.

II

E que soun gènto li vihado,
 Madamo, quand la ramihado
 Petejo, e que sias assetado
 Dedins voste poulit saloun !
 Aquí, i'a touto la famiho :
 L'un travaio, l'autre babiho ;
 Jùli charro emé Roumaniho,
 Aubanèu charro emé Pauloun.

E i'a tambèn li damisello :
 Oh ! que soun bravo ! oh ! que soun bello !
 Sèmpre amistouso e riserello,
 Clarissò es l'ange de l'oustau ;
 Di pàuri gènt sias l'ange, o Fino !
 Vosto man, tant blanco e tant fino,
 Fardo l'enfant de la vesino,
 Fai lou lie dêu pichot malaut.

E qu'èi brave d'èstre à l'oumbrage,
 Au champ, quand la caud toumbo à raje ;
 D'ausi l'aucèu fai soun ramage,
 D'ausi di font rire lou brut !
 L'oumbro davalò, es niue tout-aro :
 A Font-Segugno es brave encaro,
 De-vèspre, quand la luno es claro,
 D'ana dins li bos sournaru.

II

Et qu'elles sont gentilles les soirées, madame, quand le feu de ramée pétille, et que vous êtes assise dans votre joli salon ! Toute la famille est là : l'un travaille, l'autre babille ; Roumanille cause avec Jules, Aubanel cause avec Paul.

Il y a aussi les demoiselles : oh ! qu'elles sont belles ! oh ! qu'elles sont aimables ! Toujours amicale et souriante, Clarisse est l'ange de la maison ; des malheureux vous êtes l'ange, ô Joséphine ! Votre main, si délicate et si blanche, lave l'enfant de la voisine, fait le lit du petit malade !

Et que c'est charmant d'être à l'ombre, à la campagne, quand la chaleur tombe et rayonne ; d'entendre l'oiseau faire son ramage, d'entendre rire le bruit des fontaines ! L'ombre descend, il est nuit bientôt : à Font-Segugne il est charmant encore, le soir, quand la lune est claire, d'aller dans les bois obscurs.



Es brave, quand la taulo agroupo
Uno amistouso e gaio troupo,
De manja lou pan que vous coupo,
Lou pan que vous coupo un ami ;
Ei brave de turta lou vèire,
Quand lou vin es vièi ; de se vèire
Festa de tóutis, e de crèire
Qu'encaro ie fasès plesi !

III

Ço qu'ajudo à la vido e douno bon courage
Pèr camina : bèllis oundro, bon fio,
Bono taulo, bon vin, bon cor e bon visage,
Vers vous, madamo, ai trouva tout acò.

Peréu n'es pas eisa de vous canta, madamo !
Lou parla de la bouco, ah ! s'èro aquéu de l'amo !

Il est charmant, quand la table groupe une compagnie amicale et gaie, de manger le pain que vous coupez, le pain que vous coupez un ami ; il est charmant de heurter le verre, quand le vin est vieux ; de se voir fêté de tous, et de croire encore que vous leur faites plaisir !

III

Ce qui aide à la vie et donne bon courage pour cheminer : belles ombres, bon feu, bonne table, bon vin, bon cœur et bon visage, chez vous, madame, j'ai trouvé tout cela.

Aussi, madame, vous chanter n'est pas facile ! Le parler de la bouche, ah ! s'il était celui de l'âme !



LI TIRARELLO DE SEDO

A PÈIRE GRIVOLAS

Chato, qu'anas courre i voto,
V'autri qu'amas de dansa.,
Venès lèu, venès, mignoto,
Tout-aro anan coumença.

N'èi pas soute li platano,
N'èi pa 'mé vòsti galant :
A la rodo que debano
Venès douna lou balan.



LES TIREUSES DE SOIE

A PIERRE GRIVOLAS

Jeunes filles, qui allez courir aux *votes*, vous qui aimez à danser, venez vite, venez, chéries, nous allons commencer tout-à-l'heure.

Ce n'est pas sous les platanes, ce n'est pas avec vos galants : à la roue qui dévide, venez donner le branle.



Venès ! lou coucoun se tiro,
Leissas esta 'qui l'amour :
La rodo que viro, viro,
Tant que viro fai de tour.

L'aigo boui, la man farfouio ;
Souto l'escoubo de brus
Chasque fiéu se desembouio ;
Ardit ! se lou pèd vous prus !

Lou pèd vous prus pèr la danso,
E segur i'avès bon biai !...
Vòsti couifo auran de ganso,
Se vous prus pèr lou travai.

Zou ! toumbas, levas, jouinesso,
Subre la post, en cantant ;
Plus tard, n'en fau l'escoumesso,
Pichoto, rirès pas tant !

Toun péu destrena davalò
De la pienche à long trachèu :
Toun fichu, de tis espalo,
S'esquiho, e vai de-cantéu.

Tout crido, bruis, tremolo :
Li blanc à-despart di blound,
Dins l'escumo di peirolò
Cabussejon li coucoun.

Venez ! des cocons il faut dérouler le fil ! Laissez là l'amour en paix ! La roue qui tourne, tourne, tant qu'elle tourne elle fait des tours.

L'eau bout, la main farfouille ; sous le balai de bruyère chaque fil se démêle : hardi ! si le pied vous démange !

Le pied vous démange pour la danse, et, certes, vous y avez bonne grâce !... Vos coiffes auront des nœuds de rubans, s'il vous démange pour le travail.

Çà ! monte et descends, jeunesse, sur la planchette, en chantant ; plus tard, j'en fais la gageure, vous ne rirez pas tant, petites !

Ta chevelure dénouée tombe du peigne à longs flots ; ton fichu, de tes épaules, glisse et va de travers.

Tout crie, bruit et frissonne ; les blonds séparés des blancs, dans l'écume des chaudières, nagent et plongent les cocons.

Dites-moi quel breuvage on vous a versé, ô jeunes filles, que, sous vos fenêtres, on entend si beau caquet?

Que vous avez tant aimé
Et tant aimé tant aimé

La sueur sur vos visages fait perler ses gouttes :
dévidez, dévidez encore votre fil à quatre bouts !

Donnez, donnez encore
Votre fil à quatre bouts

A la corde qui pendille, suspendues d'une main, un
pied nu, l'autre en pantoufle, vous dévideriez tout l'an !

Et vous dévideriez tout l'an
Et vous dévideriez tout l'an

Mes belles filles, la belle vie ! cependant que vous
travaillez, pour voir si vous êtes jolies, vous vous mirez
de temps à autre !



LA NAISSANCE

DU PETIT FÉLIBRE DE L'ARC-EN-CIEL

A MADAME CÉCILE BRUNET

Il est né l'enfant, l'enfant qui tette ; voisins, voisines,
où allez-vous ? Voyez : qu'elle est jolie sa petite bouche !
voyez : qu'il est joli son petit nez !

Son aïeule, si bonne, le dorlote, en lui tapant sur le
cul ; il est rouge comme une jujube, et comme il crie !
et qu'il est vif !



Dins soun grand lie, touto malauto,
L'urouso maire soufro e ris !
Pren soun drole, e contro sa gauto
Pièi lou sarro : acò la garis.

Regardas, regardas lou paire....
Es ome, a de barbo au mentoun ;
E pamens, mut, e dins un caire,
De la joio plouro e s'escound.

Èi pas besoun de vous lou dire :
Plouras, risès, que fai de bèn !
O pèr li plour, o pèr lou rire,
Lou cor s'escampo quand es plen.

De-qu'as, Prassedo, ma mignoto ?
Crides, vos ie faire un poutoun.
Pèr ana au brès sies trop pichoto !
Maire, porge-ie l'enfantoun.

Dins l'oustau, touti soun en aio ;
Courron de la cavo au granié ;
N'i'en a qu'escuron la terraio,
N'i'en a que freton l'estanié.

Tu, sies pertout, gènto Mario,
Emé toun bon cor, toun bèu biai,
E lou bonur t'escarrabiho,
Galanto chato, encaro mai !

Dans son grand lit, toute malade, l'heureuse mère souffre et rit ! Elle prend son fils, et contre sa joue le serre : cela la guérit.

Regardez, regardez le père.... Il est homme, il a barbe au menton ; et pourtant, muet, dans un coin, de la joie il pleure et se cache.

Pas n'est besoin de vous le dire : pleurez, riez, cela fait du bien ; ou par le rire, ou par les pleurs, quand il est plein, le cœur s'épanche.

Qu'as-tu, Praxède, mon amie ! tu cries, tu veux lui faire un baiser. Pour aller au berceau tu es trop petite : mère, donne-lui l'enfantelet.

Dans la maison, tous sont en émoi : on court de la cave au grenier ; les uns écurent la faïence, d'autres frottent le dressoir.

Toi, tu es partout, gente Marie, avec ton bon cœur, ton biais charmant, et le bonheur te rend alerte, accorte fille, encore plus !



Parènt, ami, vesin, vesino,
Intron galoi, tóutis au cop ;
Vèn lou peirin, vèn la meirino :
D'aut ! parten pèr Sant-Agricò.

Chato, cercas vòsti menaire ;
Vàutri, jouvènt, fugués galant ;
Despachen-nous, que fau pas faire
Langui ni clerc ni capelan.

L'enfantoun es en grand teletò :
An ! baillo, davans caminas ! —
Oh ! qu'èi poulido sa bouqueto !
Oh ! qu'èi poulit soun pichot nas !



Parents, amis, voisins, voisines, entrent joyeux,
tous à la fois ; vient le parrain, vient la marraine :
allons ! partons pour Saint-Agricol !

Jeunes filles, cherchez vos cavaliers ; vous, jouven-
ceaux, soyez galants : hâtons-nous, qu'il ne faut faire
attendre ni le prêtre ni le clerc.

L'enfant est en grande toilette : allons ! nourrice,
marchez devant ! — Oh ! qu'elle est jolie sa petite
bouche ! oh ! qu'il est joli son petit nez !

LI SEGAIRE

AU FELIBRE FREDERI MISTRAL

I

Planten nòsti clavèu,
D'aut ! espoussen la cagno,
E bagnen d'escupagno
La ribo dóu martèu !

Ai qu'un parèu de braio
α | Que soun traucado au quiéu,
Mai i' a res coume iéu
Pèr enchapla li daio !



LES FAUCHEURS

AU POÈTE FRÉDÉRIC MISTRAL

I

Plantons nos aires *, allons ! secouons l'indolence,
et mouillons de salive le bord du marteau !

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en
loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux !

* Aire, *Clavés*, enclume portative dont se servent les faucheurs
pour marteler le tranchant de la faux.



La femo e lis enfant
Espéron la becado ;
La daio es embrecado....
De-vèspre, auran de pan.

Ai qu'un parèu de braio
Que soun traucado au quiéu,
Mai i' a res coume iéu
Pèr enchapla li daio !

e coude n'ant | En quau fai soun mestié
Jamai lou viéure manco :
Mis ami, subre l'anco
Cenglen nòsti coufié.

Ai qu'un parèu de braio
Que soun traucado au quiéu,
Mai i' a res coume iéu
Pèr enchapla li daio !

Cargon si grand capèu,
La chato emé la maire ;
Lis enfant d'ou segaire
Aduson li rastèu.

Ai qu'un parèu de braio
Que soun traucado au quiéu,
Mai i' a res coume iéu
Pèr enchapla li daio !

La femme et les enfants attendent la becquée ; la faux est ébréchée... Ce soir, ils auront du pain.

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux !

A qui fait son métier, jamais ne manque le vivre : mes amis, sur la hanche, ceignons nos *coufiés* *.

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux ?

La fille et la mère prennent leurs grands chapeaux ; les enfants du faucheur apportent les râteaux.

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux !

* *Coufié*, étui de bois plein d'eau, dans lequel les faucheurs tiennent la pierre à aiguiser.

Lou pu jouine, à la man,
Tintourlo uno fougasso;
L'einat porto la biasso
E camino davan.

Ai qu'un parèu de braio
Que soun traucado au quièu,
Mai i' a res coume ièu
Pèr enchapla li daio !

— Que portes ? — De pebroun,
De cachat, de cebeto,
Un taïoun d'òumeleto.
— Em' acò n' i' a bèn proun !

Ai qu'un parèu de braio
Que soun traucado au quièu,
Mai i' a res coume ièu
Pèr enchapla li daio !

Sies brave coume un sòu !
Mis ami, bon courage !
Parten pèr lou segage,
La daio sus lou còu.

Ai qu'un parèu de braio
Que soun traucado au quièu,
Mai i' a res coume ièu
Pèr enchapla li daio !

Le plus jeune, à la main, dodeline une fouace ; l'ainé porte le bissac, et chemine devant.

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux !

— Que portes-tu ? — Des piments, du *cachat* *, des ciboules, un morceau d'omelette. — En voilà bien assez !

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux !

Tu es brave comme un sou !... — Mes amis, bon courage, partons pour la fauche, les faux sur le cou !

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux !

* *Cachat*, fromage pétri, qui acquiert par la fermentation un goût excessivement piquant.



II

Aniue, d'aqueste prat
N'en restara pas gaire,
Parai, famous segaire ?
E l'obro lusira !

α | Lou soulèu que dardaio
Fai trelusi li daio.

La daio vai e vèn,
Fai ges de curbecello ;
Sauton li sautarello
Sus li marro de fen.

Lou soulèu que dardaio
Fai trelusi li daio.

En travaiant, segur,
S'acampo de famasso,
(Pèr lampa la vinasso
E catcha lou pan dur !

Lou soulèu que dardaio
Fai trelusi li daio.

Adiéu ! l'érbo e li flour !
Li rastèu rastelavon,
E li grihet quilavon
D'esfrai e de doulour !

II

A la nuit, de ce pré, il n'en restera guère, n'est-ce pas, fameux faucheurs ? et l'ouvrage luira !

Le soleil qui darde fait resplendir les faux.

La faux va et vient, rien ne lui échappé ; les sauterelles sautent sur les lignes de foin.

Le soleil qui darde fait resplendir les faux.

En travaillant, certes, s'amasse l'après faim, pour sabler le vin fort et broyer le pain dur !

Le soleil qui darde fait resplendir les faux.

Adieu ! l'herbe et les fleurs ! les râteaux râtaient, et les grillons criaient de douleur et d'effroi !



Lou soulèu que dardaio
Fasié lusi li daio.

Siéu las e siéu gibla !
Tambèn, dins la journado,
Sega cinq eiminado,
E lou tèms d'enchapla !

Lou soulèu que dardaio
Fai plus lusi li daio.

Ve-l'aqui tout au sòu !
Vèngue uno bono luno !...
Fasen-n'en tuba-v-uno,
E tant-plus-mau, se plòu !

Lou soulèu que dardaio
Fai plus lusi li daio.

Que li daio au soumié
Brandusson pendoulado....
E manjen l'ensalado
Garnido emé d'aïet.

Lou soulèu que dardaio
A fa lusi li daio....

Le soleil qui darde faisait briller les faux.

Je suis las et ployé ! Aussi bien, en un jour, faucher
cinq hémées, et le temps de marteler la faux !

Le soleil qui darde ne fait plus briller les faux.

Le voilà tout par terre ! Vienne une bonne lune !...
Faisons brûler une (pipe), et puis, tant pis s'il pleut !

Le soleil qui darde ne fait plus briller les faux.

Que les faux à la solive branlent appendues.... et
mangeons la salade assaisonnée d'ail.

Le soleil qui darde a fait briller les faux....



LI PIBOULO

AU FELIBRE ANSÈUME MATHIEU

I

Ta ramo tant aut escalo
Que ta tèsto, au ventoulet,
Arregardo sus l'espalo,
α | Sus l'espalo d'ou coulet ;

Bello lèto de grand pibo,
Enfiucado d'ou tremount,
| Que veses sus l'autro ribo ?
| Que veses d'aperamount ?



LES PEUPLIERS

AU POÈTE ANSELME MATHIEU

I

Ton feuillage si haut monte, que ta tête, à la brise,
regarde sur l'épaule, sur l'épaule de la colline ;

Belle avenue de grands peupliers, enflammée par le
couchant, que vois-tu sur l'autre rive ? que vois-tu de
ton sommet ?



if Souto l'auro bressarello
Que li fasié tremoula,
d | Li pibo saludarello,
Li piboulo m'an parla :

— Vesèn rènn dins li grand terro
Que lis aubre e que li mas ;
La niue claro es à l'espèro
Dòu soulèu rouge qu'èi las.

— A l'espèro es pas souleto,
La niue : espère tambèn.....
— Vesèn uno chatouneto
Bello coume lou printèm,

Que camino, que camino,
Lòugeireto à travès champ.
Roussignòu e cardelino
La saludon en passant.

Es amado, la jouvènto,
Dis auceloun dòu païs ;
Car, pèr tòuti bènfasènto,
N' a jamai daverà 'n nis.

Ve-l'aqui roso e serèno,
Roso coume lou matin,
| Emé lou blad de si treno,
E soun jougne souple e prim. —

Sous le vent berceur qui les faisait trembler, les
peupliers qui saluent, les peupliers m'ont parlé :

— Nous ne voyons rien dans les grandes terres,
que les arbres et les *mas*; la nuit claire est à l'affût
du soleil rouge qui est las.

— A l'affût elle n'est pas seule, la nuit : et moi
j'attends aussi.... — Nous voyons une fillette, belle
comme le printemps,

Qui chemine, qui chemine, légère, à travers champs.
Rossignols et chardonnerets la saluent au passage.

Elle est aimée, la bachelette, des oisillons de la
contrée; car, pour tous bienfaisante, elle n'a jamais
pillé de nid.

La voilà rose et sereine, rose comme le matin, avec
le blé de ses tresses, avec son corsage fin et souple. —



— Ah! se l'espèro èi marrido,
Te vèire es un ur de rèi :
O, te vèire, ouro flourido,
Bèu bonur que toujours crèi !

Verdo lèio, tant ramudo,
Trasès l'oumbrun e la pas !
Bello lèio, fugués mudo ;
Fugués mut, colo e campas ! —

Souto l'auro bressarello
Que li fasié tressali,
Li pibo saludarello,
Li piboulo an trefouli !

II

Ta ramo tant aut escalo
Que ta tèsto, au ventoulet,
Arregardo sus l'espalo,
Sus l'espalo d'ou coulet ;

Bello lèio de grand pibo,
Enfiucado d'ou tremount,
Que veses sus l'autro ribo ?
Que veses d'aperamount ?

Souto l'auro bressarello
Que li fasié tremoula,
Li pibo saludarello,
Li piboulo m'an parla :

— Ah ! si l'attente est cruelle, ta vue est une fortune de roi : oui, ta vue, heure fleurie, bonheur splendide qui grandit toujours !

Verte allée si rameuse, épanchez l'ombre et la paix !
belle allée, soyez muette ; soyez muets, coteaux et landes !

Sous le vent berceur qui les faisait tressaillir, les
peupliers qui saluent, les peupliers ont frémi de joie !

II

Ton feuillage si haut monte, que ta tête, à la brise,
regarde sur l'épaule, sur l'épaule de la colline ;

Belle avenue de grands peupliers, enflammée par le
couchant, que vois-tu sur l'autre rive ? que vois-tu de
ton sommet ?

Sous le vent berceur qui les faisait trembler, les
peupliers qui saluent, les peupliers m'ont parlé :



1 — N'en vesèn touñ amigueto
Courre coume un perdigau...
Ve-l'aqui vers la sourgueto,
Ve-l'aqui vers soun oustau.

A li rouito sus li gauto ;
A lis iue plen de belu,
E soun pichot cor ressauto
Souto soun poulit fichu.

E la cabro toujours lèsto
Ie vèn sauta ' l'endavan ;
Lou chin, pèr ie faire fèsto,
Ie japo e lipo li man.

Mai, sus lou pas de la porto,
I' a lou vièi qu'es aplança ;
A di : — Chatouno, pèr orto,
D'ounte vèn qu'as tant resta ? —

- N'en vesèn peréu la maire
Que s'entourno dóu jardin :
— As mai vist toun calignaire ?
Ve ! t'empestelle dedin !... —

E la maire, de sa faudo,
Embandis tout ço qu'avie : —
Mounto, mounto, fouligau !... —
Soun deja dins l'escalié.

Nous voyons ta jeune amie courir comme un perdreau... La voilà près de la source, la voilà vers sa maison.

Elle a les joues empourprées, et les yeux pleins de lueurs, et son petit cœur ressaute sous son élégant fichu.

Et la chèvre, toujours leste, vient bondir à sa rencontre; le chien, pour lui faire fête, lui aboie et lèche les mains.

Mais, sur le seuil de la porte, le vieillard est debout : — Fillette, a-t-il dit, en course, d'où vient que tu es tant restée? —

Nous voyons aussi la mère, qui s'en revient du jardin : — Ton galant, tu l'as vu encore? Vois! je t'enferme sous clé!... —

Et la mère, du pan de sa robe, rejette tout ce qu'elle avait : — Monte, monte, jeune folle!... — Elles sont déjà dans l'escalier.



Ai ! ai ! m'an di li piboulo,
Vesèn plus rèn... Que fara
La pauro ? Ço que treboulo
Èi qu'avèn ausi ploura. —

Souto l'auro bressarello
Que li fasié tremoula,
Li pibo saludarello,
Li piboulo an gingoula !



Hélas ! m'ont dit les peupliers, nous ne voyons plus rien... Que fera la pauvrete ? Ce qui nous trouble, c'est d'avoir oui pleurer. —

Sous le vent berceur qui les faisait trembler, les peupliers qui saluent, les peupliers se sont lamentés !



LES ESCLAU

M. SELIBRE OUGÈNT GARCIN

Sinecupsum extimavit, formam servi accipiens.

(Philip. II—6, 7.)

Oh ! queute bon souléu ! trelusis qu'esbrihaudo !
La vouus le nosti cross de tout l'an intro pa.
Que lou seu ei beilas ! comme la terro èi caudo !
Vi ! per avo, sian escapa !
Per plus pati, de-que fau faire ?
Quante èi que sias, noste Sauvaire ?
Car an di qu'èrias arriba.



LES ESCLAVES

AU POÈTE EUGÈNE GARCIN

Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave.

(Aux Philip. II—6, 7.)

— Oh ! quel bon soleil ! il resplendit éblouissant ! Au fond de nos fosses de toute l'année il n'entre pas ! Que le ciel est magnifique ! que la terre est chaude ! Ah ! pour l'heure nous voici échappés ! Pour ne plus souffrir, que faut-il faire ? Où êtes-vous, notre Sauveur ? car on vous dit arrivé.

Que renguierò de gènt!—quau mòunto, quau davalò,—
 De la cresto di colo i baissò dón valoun!
 Tòuti porton quicon sus la tèsto o l'espalo;
 Intron dedins un establoun:
 Caminen sus la mèmo draio,
 E veguèron su 'n pau de paio
 Un poulit pichot nus e blound.

—Quau èi lou mèstre eici, digas, quau èi lou mèstre?
 Quint es aquèu que vèn pèr nous descadenà?
 Èi belèu tu, bon vièi?... S'èi pas tu, quau pòu èstre?
 Pèr l'ajougne, ounte fau ana?
 — Pas bèn liuèn! Pèr sauva lou mounde,
 Fâu, davans, que trento an s'escounde,
 L'enfant que dins lou jas èi na.

— Hoi! es-tu, paure enfant? E qu'èi que vènes faire
 Dins un marrit estable? E dison que sies Diéu!
 Mai de te manda 'nsin en que sounjo toun paire?
 Es vougué la mort de soun fiéu?
 Pourras-ti fugi la couléro
 Di Cesar que, subre la terro,
 Aro cridon: Tout acò 's miéu!

Pèr nautre quete sort! e i'a long-tèms que duro!
 Vau mies èstre segur si chin o si chivau.
 I lampre di pesquié nous jiton pèr pasturo,
 Tòuti vièu, car sian lis esclau!
 Ah! la mort vèn que trop tardiero!
 Èi jamai que dins sa sourniero
 Qu'atrouvan un pau de repau.

Quelle file de gens ! — qui monte, qui descend, — de la crête des collines au bas du vallon ! Tous portent quelque chose sur la tête ou l'épaule ; ils entrent dans une petite étable : marchons sur la même voie. — Et ils virent sur un peu de paille un joli petit nu et blond.

Qui est le maître, ici, dites, qui est le maître ? Quel est celui qui vient pour nous désenchaîner ? C'est toi, peut-être, bon vieillard ?... Si ce n'est toi, qui ce peut-il être ? Pour l'atteindre où faut-il aller ? — Pas bien loin ! Pour sauver le monde, il faut, auparavant, que trente ans il se cache, l'enfant né dans la bergerie.

— Quoi ! c'est toi, pauvre enfant ! Et que viens-tu faire dans une méchante étable ? Et l'on dit que tu es Dieu ! Mais de t'envoyer ainsi à quoi songe ton père ? C'est vouloir la mort de son fils ! Pourras-tu fuir la colère des Césars qui, maintenant, sur la terre, crient :

— Tout cela est à moi !

Pour nous quel sort ! et il y a longtemps qu'il dure ! Mieux vaut être, à coup sûr, leurs chiens ou leurs chevaux ! Aux lamproies des viviers ils nous jettent en pâture, tout vifs, car nous sommes les esclaves ! Ah ! la mort ne vient que trop tardive ! Ce n'est jamais que dans sa nuit que nous trouvons quelque repos.



Arribon pièi li jour de grand rejouissènço,
Jour de maladicioun que n'an pas si parié!
De Cesar, de soun fiéu celèbron la neissènço?
 Enfant, ome, chato, mouié,
 Uno foulo desbardanado,
 Dins lis Arenò, à plen d'arcado,
 Escalo li grands escalie.

La vilo sèmblo viejo. E tout lou poplè guèiro:
Lou bestiari d'Africo espèro lou taioun...
Ausissès-lèi brama dins si cauno de pèiro?
 An lou ruscle : quente aguhioun!
 Lis embandisson..... La bataio,
 D'enterin que Cesar badaio,
 Chaplo l'esclau e lou leioun.

Sian aclapa de mau, sian carga de cadeno :
Pèr gari tout acò, de-que pos, enfantoun?
E pamens, s'eres Diéu, te sarié ges de peno...
 Fai vèire se lou sies o noun! —
 Autant lèu la Vierge Mario
 Dins la grùpio pren lou Messio :
 Lis esclau toumbon d'à-geinoun.

— Es iéu, pàuris esclau, que siéu voste Sauvaire.
Vòsti mau, li sabiéu ; quand vous an agarri,
Vesiéu tout d'eilamount, e diguère à moun Paire :
 — Ço que soufron vole souffri.
 D'aquesto ouro, lou mounde espèro :
 Leissas-me veni sus la terro,
 Moun Paire, leissas-me mouri !

Arrivent puis les jours de grande réjouissance, jours de malédiction, qui n'ont point leurs pareils. De César, de son fils on célèbre la naissance : enfants, hommes, jeunes filles, épouses, une foule désordonnée, dans l'amphithéâtre, à pleines arcades, gravit les énormes gradins.

La ville semble vide. Et tout le peuple guette : la bête d'Afrique attend la proie... Entendez-les hurler dans leurs cavernes de pierre ! La faim les torture, quel aiguillon ! On les lâche... La bataille, cependant que baille César, écharpe l'esclave et le lion.

Nous sommes accablés de maux, nous sommes chargés de chaînes : pour guérir tout cela que peux-tu, enfant-
telet ? Et pourtant, si tu étais Dieu, cela te serait si facile !... Fais voir si tu l'es ou non ! — Aussitôt la Vierge Marie prend le Messie dans la crèche : les esclaves tombent à genoux.

— C'est moi, pauvres esclaves, qui suis votre Sauveur. Vos maux, je les savais ; quand ils vous ont frappés, je voyais tout de là-haut, et je dis à mon Père : — Ce qu'ils souffrent, je le veux souffrir. A cette heure, le monde attend ; laissez-moi descendre sur la terre ; mon Père, laissez-moi mourir !

Me vaqui ! Siéu vengu pourta vòsti misèri,
E de vòsti doulour manja lou negre pan,
Siéu vengu vous signa dóu meme batistèri,
Dóu batistèri de moun sang !
Mai esperas que iéu grandigue,
Pèr qu'un jour, ome, iéu patigue,
Ço que noun pode, encaro enfant.

Autambèn, mourirai au mitan de dous laire ;
Sus la crous dis esclau mourirai clavela ;
Pèr maire sus ma crous, vous baiarai ma Maire :
Saren coume fraire de la ! —
E lis esclau trefouliguèron,
E dintre l'estable cridèron :
— Cesar, à tu de tremoula !



Me voici ! Je suis venu porter vos misères et manger le pain noir de vos douleurs ; je suis venu vous signer du même baptême, du baptême de mon sang. Mais attendez que je grandisse, pour qu'un jour, homme, moi je souffre ce que je ne puis, encore enfant.

Aussi bien, je mourrai entre deux larrons ; sur la croix des esclaves, je mourrai cloué. Pour mère, sur ma croix, je vous donnerai ma mère : nous serons comme frères de lait ! — Et les esclaves tressaillirent, et dans l'étable ils crièrent : — César, à toi de trembler !



1940

1941

1942



CHANSON DE NOCE

**Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en
est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on
ne chante comme ici !**

**Pour voir telle abondance, pour voir tel festin, il
faudrait, *sur ma foi* ! faire le tour du monde !**



210

L'ENTRELUSIDO.

Qu'icò 's bèn, que plesi ?
D'aqueli moço
N'è pas fòco !
Qu'icò 's bèn, que plesi ?
D'aqueli moço fòco !

Qu'icò 's bèn, que plesi ?
D'aqueli moço fòco !
Qu'icò 's bèn, que plesi ?
D'aqueli moço fòco !

Qu'icò 's bèn, que plesi ?
D'aqueli moço fòco !
Qu'icò 's bèn, que plesi ?
D'aqueli moço fòco !

Qu'icò 's bèn, que plesi ?
D'aqueli moço fòco !
Qu'icò 's bèn, que plesi ?
D'aqueli moço fòco !

Qu'icò 's bèn, que plesi ?
D'aqueli moço fòco !
Qu'icò 's bèn, que plesi ?
D'aqueli moço fòco !



Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en
est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on
ne chante comme ici !

O Provence, ma mère, tant de jeunes filles et de
fleurs, tant de joie et d'amour, ne se trouvent que sur
ton sol !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en
est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on
ne chante comme ici !

Les autres contrées n'ont pas notre soleil, notre ciel
bleu si beau, nos douces vèprées.

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en
est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on
ne chante comme ici !



N'an pas nòsti niue claro,
Nòstis estello d'or ;
N'an pas noste bon cor
E nosto bello caro.

Qu'acò 's bèu, que plesi !
D'aquéli noço
N' i' a pas foço !
Qu'acò 's bèu, que plesi !
En-lío canton coume eici !

α | Pèr prene la cigalo,
N'an pas noste bon vin ;
N'an pas lou jougne prim
De nòsti prouvençalo.

Qu'acò 's bèu, que plesi !
D'aquéli noço
N' i' a pas foço !
Qu'acò 's bèu, que plesi !
En-lío canton coume eici !

Aqui, i' a pas de dire
Noun ! Li chato, en-lío mai,
N'an aquéu galant biaï,
N'an aquéli bon rire !

N'ont pas nos nuits claires, nos étoiles d'or, n'ont pas notre bon cœur et notre belle mine.

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ? Nulle part on ne chante comme ici !

Pour attraper la cigale *, ils n'ont pas notre bon vin ; ils n'ont pas la taille fine de nos provençales.

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

Là, il n'y a pas à dire non : les jeunes filles, nulle autre part, n'ont cette aimable allure, n'ont le rire si franc.

* Attraper la cigale, *Prene la cigalo*, signifie en Provence, s'enivrer, parce que dans l'ivresse on chante.



Qu'acò 's bèu, que plesi !
D'aquéli noço
N' i' a pas foço !
Qu'acò 's bèu, que plesi !
En-lío canton coume eici !

Soun pas tant trefoulido
Emé sis amoureux ;
Noun an poutoun tant dous
E bouco tant poulido !

Qu'acò 's bèu, que plesi !
D'aquéli noço
N' i' a pas foço !
Qu'acò 's bèu, que plesi !
En-lío canton coume eici !

As agu bono idèio,
Estève, moun ami,
De veni querre eici
Ta nòvio e ti dragèio.

Qu'acò 's bèu, que plesi !
D'aquéli noço
N' i' a pas foço !
Qu'acò 's bèu, que plesi !
En-lío canton coume eici !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en
est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on
ne chante comme ici !

Elles ne sont pas si folâtres avec leurs amoureux ;
elles n'ont pas baisers si doux ni bouche si jolie !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en
est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on
ne chante comme ici !

Tu as eu bonne idée, Étienne, mon ami, de venir
chercher ici ta mariée et tes dragées.

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en
est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on
ne chante comme ici !



Vès ! coume èi gènto e bono !
Quétis iue dous ie fai !
Sies urouso, parai ?
D'aquéu que Diéu te dono.

Qu'acò 's bèu, que plesi !
D'aquéli noço
N' i' a pas foço !
Qu'acò 's bèu, que plesi !
En-lío canton coume eici !

Lèvo toun gant de sedo,
E fai-me béure un cop,
Nòvio ! emplisse li got,
Que lou canta m'assedo !

Qu'acò 's bèu, que plesi !
D'aquéli noço
N' i' a pas foço !
Qu'acò 's bèu, que plesi !
En-lío canton coume eici !

Aquéu que dirié sebo,
Davans aquéu vin pur,
Meritarié, segur,
De béure d'aigo trebo !—

Voyez : qu'elle est bonne et gentille ! Quels doux yeux elle lui fait ! Tu es heureuse, n'est-ce pas ? de celui que Dieu te donne.

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

Ote ton gant de soie, et fais-moi boire un coup ! Mariée, emplis les verres, car le chanter m'altère !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

Celui qui dirait grâce, devant ce vin pur, mériterait, certes ! de boire de l'eau trouble !



Qu'acò 's bèu, que plesi !
D'aquéli noço
N' i' a pas foço !
Qu'acò 's bèu, que plesi !
En-lío canton coume eici !

A l'amour ! à la joio !
Anen, à la santa
Dòu nouvèu marida,
De sa galanto nòvio !

Qu'acò 's bèu, que plesi !
D'aquéli noço
N' i' a pas foço !
Qu'acò 's bèu, que plesi !
En-lío canton coume eici !

Poulit coume soun paire,
Qu'un pichot innoucènt
Vèngue lèu, tout risènt,
Teta sa gènto maire !

Qu'acò 's bèu, que plesi !
D'aquéli noço
N' i' a pas foço !
Qu'acò 's bèu, que plesi !
En-lío canton coume eici !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en
est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on
ne chante comme ici !

A l'amour ! à la joie ! allons, à la santé du nouveau
marié, de sa fiancée charmante !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en
est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on
ne chante comme ici !

Joli comme son père, qu'un petit innocent vienne
bientôt, plein de sourires, teter sa gracieuse mère !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en
est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on
ne chante comme ici !



Aro èi juste de béure
Pèr nautre !... Longo-mai
Signen urous e gai,
Signen countènt de viéure !

Qu'acò 's bèu, que plesi !
D'aquéli noço
N' i' a pas foço !
Qu'acò 's bèu, que plesi !
En-lío canton coume eici !

La joio reviscoulo :
Arrapa pèr la man,
Sauten fin-qu'à deman,
Dansen la farandoulo !

Qu'acò 's bèu, que plesi,
D'aquéli noço
N' i' a pas foço !
Qu'acò 's bèu, que plesi,
En-lío canton coume eici !



Ores, il convient de boire pour nous !... Longtemps encore, soyons heureux et gais, soyons contents de vivre !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

La joie ravive : attrapés par la main, jusqu'à demain sautons, dansons la farandole !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !



A MADAMISELLO C... L...

EN IE MANDANT UNO ESTATUETO DE LA VIERGE

Vaqui la Vierge de la baumo,
La Vierge d'ou jardin qu'embaumo ;
Emé si bras dubert, emé soun bèu front clin,
Soun long mantèu nousa sus l'anco ;
Ve-l'aqui 'mé sa raubo blanco !
Lou fres bouscage aro ie manco,
E pèr te plaire, o chato, elo vèn d'eilalin.



A MADEMOISELLE C... L...

EN LUI ENVOYANT UNE STATUETTE DE LA VIERGE

Voilà la Vierge de la grotte, la Vierge du jardin
colorant ; avec ses bras ouverts, avec son beau front
incliné, son long manteau noué sur la hanche ; la voilà
avec sa blanche robe ! Le frais bocage lui manque
maintenant, et pour te plaire, ô jeune fille, elle vient
de bien loin.



Eilalin, encò de moun fraire,
Vous, sias la rèino d'ou teraire,
Vierge! Avès un palais de roco, plen d'oumbrun;
Avès la pas de la campagno,
Emé lis aubre pèr coumpagno;
Avès la visto di mountagno,
{ Si dentiho de nèu, pourpalo au calabrun.

Li proumiéri flamo de l'aubo,
Au matin, dauron vosto raubo;
Lou grand soulèu levant vous vestis de trelus;
Chascun vous fai sa benvengudo:
Lou parpaioun blanc vous saludo,
E t'outi li roso esmougudo
Escampon soun eigagno à v'osti bèu pèd nus.

La terro emé lou cèu fan fèsto;
Lis aucèu alongon la tèsto
20 / α | Foro di nis bressaire ounte couvon sis iòu:
Tout vous benesis, o Mario!
Murmur d'auro, vounvoun d'abiho...
La font claro pèr vous babiho;
Pèr vous, entrefouli, canton li roussignòu.

Vaqui la Vierge de la baumo,
La Vierge d'ou jardin qu'embaumo;
Emé si bras dubert, emé soun bèu front clin,
Soun long mantèu nousa sus l'anco;
Ve-l'aqui 'mé sa raubo blanco!
Lou fres bouscage aro ie manco,
Mai pèr te plaie, o chato, elo vèn d'eilalin.



Bien loin, chez mon frère, vous êtes, vous, la reine du pays, Vierge ! Vous avez un palais de roches plein d'ombre ; vous avez la paix des champs et les arbres pour compagnie ; vous avez la vue des montagnes, leurs dentelures de neige, empourprées au crépuscule.

Les premières flammes de l'aurore, au matin, dorent votre robe ; le grand soleil levant vous revêt de splendeurs ; chacun vous fait sa bienvenue : vous êtes saluée par le papillon blanc, et toutes les roses émues épanchent leur rosée à vos beaux pieds nus.

Le ciel est en fête avec la terre ; les oiseaux allongent la tête hors des nids berceurs où ils couvent leurs œufs : tout vous bénit, ô Marie ! murmure de vent, bourdonnement d'abeilles... La claire fontaine babille pour vous ; pour vous, tout frémissants, chantent les rossignols.

Voilà la Vierge de la grotte, la Vierge du jardin odorant ; avec ses bras ouverts, avec son beau front incliné, son long manteau noué sur la hanche ; la voilà avec sa blanche robe ! Le frais bocage lui manque maintenant, et pour te plaire, ô jeune fille, elle vient de bien loin.



La vilo, ounte l'ome varaio
Coume un trevan que vous esfraïo,
Santo Vierge, aro dounc sara voste sejour !
La vilo, ounte coume en susàri
L'ome es presounié dins si bârri,
Ounte li chivau e li càrri
Escrachon ço que passo e tronon niuech-e-jour.

Dins sa chambreto de chatouno
Anas-vous-en, douço patrouno !
Aqui, tempèsto d'ome, e crid, e brut que fan,
Tout s'abauco : es uno calanco.
E, se la luno, entre li branco,
Venié beisa vòsti man blanco,
Maire, aurès li poutoun de sa bouco d'enfant.

Pèr vous viha, bèn mai fidèlo
Que li lusetò e lis estello
Qu'entre-luson dins l'erbo e lou cèu vaste e clar,
Aurès uno lampo que briho,
Tóuti li niue ; aurès, Mario,
Tout soun amour de jouino fiho,
Tout soun gâubi gentièu pèr pimpa voste autar.

Di floureto li mai requisto,
Joio à l'oudour, joio à la visto,
Elo courounara voste image de gip,
O Rèino ! E coume la tourtouro
Que se desgounflo, e canto, e plouro,
Vendra passa de bèllis ouro
A prega davans vous, e peréu à legi.

La ville où l'homme erre comme un fantôme qui effraie, Sainte Vierge, à présent sera donc votre séjour ! la ville où, comme en un suaire l'homme est prisonnier dans ses murailles, où les chevaux et les chars écrasent ce qui passe et tonnent jour et nuit.

Dans sa chambrette de jeune fille, allez-vous-en, douce patronne ; là, tempête d'hommes, et cris, et bruits qu'ils font, tout s'apaise : c'est un abri. Et, si la lune, entre les branches, venait, autrefois, baiser vos blanches mains, vous aurez, ô mère, les baisers de sa bouche d'enfant.

Pour vous veiller, bien plus fidèles que les lucioles et les étoiles qui scintillent dans l'herbe et dans le firmament clair et vaste, vous aurez une lampe qui brille, toutes les nuits ; vous aurez, Marie, tout son amour de jeune fille, toute sa gentillesse à parer votre autel.

Des fleurs les plus rares, joie de l'odorat, joie de la vue, elle fera des couronnes à votre image de gypse, ô Reine ! Et pareille à la colombe qui s'épanche et pleure et chante, elle viendra passer de belles heures à prier et à lire devant vous.



d | Es l'amigueto di Felibre,
E saup de cor tóuti si libre.
Queto amo douço e tëndro, e que fin esperit !
La jouveineto èi segnouresso
De bèuta coume de jouinesso ;
Bèuta souvènt es amarezzo...
O Mario, engardas la jouvo de souffri !

Es innoucènto, e douço, e bello,
E noun se crèi de si dentello ;
Dounas-ie lou bonur, d'abord qu'a la bèuta !
Pas d'ou cor e joio de l'amo,
Dounas-ie tout, o Nosto-Damo !
E, peccaire ! se jamai amo,
Dounas à si pantai pleno felecita !

Vaqui la Vierge de la baumo,
La Vierge d'ou jardin qu'embaumo,
Emé si bras dubert, emé soun bèu front clin,
Soun long mantèu nousa sus l'anco ;
Ve-l'aqui 'mé sa raubo blanco !
Lou fres bouscage aro ie manco,
E pèr te plaire, o chato, elo vèn d'eilalin.



Elle est l'amie des poètes provençaux, et sait par cœur tous leurs livres. Quelle âme douce et tendre, et quel esprit fin ! La jeune fille est souveraine de beauté comme de jeunesse : beauté souvent est amertume... O Marie, gardez la jeune fille de souffrir !

Elle est douce, belle, innocente et point orgueilleuse de ses dentelles ; donnez-lui le bonheur, puisqu'elle a la beauté ! Joie de l'âme et paix du cœur, donnez-lui tout, ô Notre-Dame ! et si jamais, hélas ! elle aime, donnez à ses rêves pleine félicité !

Voilà la Vierge de la grotte, la Vierge du jardin odorant ; avec ses bras ouverts, avec son beau front incliné, son long manteau noué sur la hanche ; la voilà avec sa blanche robe ! Le frais bocage lui manque maintenant, et pour te plaire, ô jeune fille, elle vient de bien loin.



III



LOU LIBRE DE LA MORT



LE LIVRE DE LA MORT



PÈR TOUSSANT

AU FELIBRE J.-B. GAUT

Tout se passis, tout gingoulo ;
 La piboulo
Jito sa fueio au mistrau ;
Plego coume uno amarino,
 E cracino
à | Au rounfla dóu vènt-terrau.



A LA TOUSSAINT

AU POÈTE J.-B. GAUT

Tout se flétrit, tout se lamente ; le peuplier jette ses
feuilles au mistral ; il plie comme un osier, et craque
au grondement du vent de terre.



Au champ i'a plus ges d'espigo ;
Li fournigo
Sorton plus foro si trau ;
Alongo plus si baneto,
La mourgueto :
S'estrèmo dins soun oustau.

Sus l'éuse ges de cigalo ;
La fre jalo
α | Si mirau e sa cansoun ;
L'enfant de la granjo plouro :
Ges d'amouro,
Ges de nis dins li bouissoun.

Mai un vòu de couquihado
Esfraiado
Mounto e piéuto dins li niéu ;
Li chin japon : de tout caire,
Li cassaire
Tiron de cop de fusiéu.

Dins lou rountau qu'esvalisson,
Restountisson
Li destrau di bouscatié ;
L'auro boufo la fumado,
La flamado
Di fournèu d'ou carbounié.

Plus d'épis dans les champs ; les fourmis ne sortent plus de leurs trous ; plus n'allonge ses petites cornes, l'escargot : il s'enferme en sa maison.

Sur l'yeuse, pas de cigale : le froid gèle ses *miroirs* * et sa chanson, l'enfant de la ferme pleure : plus de mûres, dans les buissons plus de nids.

Mais un vol de cochevis effrayés monte et piaule dans les nues ; les chiens aboient : de tous côtés, les chasseurs tirent des coups de fusil.

Dans le tertre qu'ils démolissent, retentit la cognée des bûcherons ; la bise souffle la fumée et la flamme des fourneaux du charbonnier.

* En provençal on appelle *Mirau*, miroirs, deux petites membranes luisantes et sonores que les cigales ont sous l'abdomen, et qui, par leur frottement, produisent le bruit connu sous le nom de chant.

Noun s'esmarro à la pasturo,
Sus l'auturo,
Lou troupèu dins lis ermas ;
Lou pastre embarro si fedo
Dins li cledo ;
Tanco la porto d'ou jas.

Lis ome au cagnard fustejon
E flasquejon ;
A la calo d'un paié,
I' a 'n bœu roudet de fiho
Que babiho
E treno de rèst d'aïet.

Darrié li bos sènso ouchage,
Sènso ramage,
S'es escoundu lou soulèu ;
Dins li vigne rapugado
E poudado,
Li femo fan de gavèu.

Li paure acampon de busco
E la rusco
Dis aubre, pèr soun fougau ;
Van rouda pèr li vilage,
Li meinage,
Las, espeiandra, descau.

Plus ne s'égare, en allant paître, sur la hauteur, le troupeau dans les landes ; le berger enferme ses brebis dans les claies ; il accote la porte du bercail.

Les hommes, à l'abri, charpentent, et vident les flacons ; devant une meule de paille, est un beau cercle de filles qui babillent et tressent des guirlandes d'aulx.

Derrière les bois sans ombre et sans ramage, s'est caché le soleil ; dans les vignes grapillées et taillées, les femmes lient le sarment à faisceaux.

Les pauvres amassent des bûchettes et l'écorce des arbres pour leur foyer ; ils vont rôder par les villages, les métairies, las, en haillons, pieds nus.



A la chatouno ourfanello,
Meigrinello,
Baïas quaucarèn : a fam !
Dedins sa man palinouse,
E crentouso,
Laissas toumba 'n tros de pan.

Fasès part de laournado
Courchounado
A la véuso qu'es en plour :
Elo jamai fai farino,
La mesquino !
N'a jamai de cuecho au four.

à | Lou tèms èi negre à la baisso...
Quento raisso !
Trono, plòu, lou Rose crèi :
La Mort camino, es en aio :
De sa daïo
Sego li jouine e li vièi.



A la fillette orpheline, maigrelette, donnez quelque chose : elle a faim ! Dans sa main pâlie et honteuse, laissez choir un morceau de pain.

De la fournée aux blonds quignons faites part à la veuve qui pleure ; elle ne moud jamais farine, la malheureuse ! jamais elle n'a du pain à cuire au four.

Le temps est noir, vers le sud... Quelle averse ! Il tonne, il pleut, le Rhône croit : la Mort marche, elle s'empresse ; de sa faux elle fauche les jeunes et les vieux.



LA FAM

A MADAMO NOURBERT BONAFOUS

**La maire li couchè, mai li pàuris enfant
Virouion dins la brèssò, e rouvihon de fam.**

— Quouro manjan, ma maire, quouro ?
Qu'aqueste cop fugue de-bon !
— Vous tourne à dire qu'èi pas l'ouro ;
Anen, fasès encaro un som !



LA FAIM

A MADAME NORBERT BONAFOUS

La mère les coucha, mais les pauvres enfants se retournent dans la berce, et se plaignent de la faim.

— Quand mangeons-nous, ma mère, quand ? Que cette fois-ci soit la vraie ! — Je vous redis que ce n'est pas l'heure ; allons, faites encore un somme !



Toujour vosto bouco èi duberto,
Toujour, de fam, toujours badas !
Plegas-vous dins vosto cuberto,
E teisas-vous ! De-que cridas ?

Fau toujours de pan ! La becado,
Lou bon Diéu la mando is aucèu,
E sèmpre, o ma pauro nisado,
Sies à l'espèro dóu moussèu !

De pan, n' i' a plus dins la paniero ;
De-matin, l'avès acaba.

Janet, mounto sus la cadiero :
Regardo, se me creses pa !

I'a rèn... tè ! Digo-l'à ti fraire :
Me creson pas, te creiran, tu !
N'es ana querre, voste paire,
E voste paire rintro plu ! —

— Quant èi d'ouro ? — Nòu ouro e miejo.
— Èi bèn tardié, mounte es ana ?
— Sabès ço qu'a di : — Li man viejo,
Pichot, vole pas m'entourna !

— La fre, la fam nous agouloupo ;
La chambrò èi negro... vendra lèu ?
Passa-tèms, trempares la soupo,
O maire, au tremount dóu soulèu !

Toujours votre bouche est ouverte ; toujours, de faim, toujours vous béez ! Pliez-vous dans votre couverture, et taisez-vous ! Pourquoi crier ainsi ?

Il faut toujours du pain ! La becquée, aux oiseaux le bon Dieu l'envoie, et toujours, ô ma pauvre nichée, tu es à l'attente du morceau.

Du pain, il n'y en a plus dans la huche ; ce matin, vous l'avez achevé. Jeannet, monte sur la chaise : regarde, si tu ne m'en crois pas !

Il n'y a plus rien... tiens ! Dis-le à tes frères : ils ne veulent pas me croire, ils te croiront, toi ! Il est allé en chercher votre père, et votre père ne rentre plus ! —

— Quelle heure est-ce ? — Neuf heures et demie. — Il est bien tardif ! où est-il allé ? — Vous savez ce qu'il a dit : — Les mains vides, petits, je ne veux pas m'en revenir !

— Le froid, la faim nous enveloppe, la chambre est noire... viendra-t-il bientôt?... Autrefois, tu trempais la soupe, ô mère, au coucher du soleil !



Quouro manjan, ma maire, quouro ?
Qu'aqueste cop fugue de-bon !
— Pàuri pichot, n'es panca l'ouro ;
Teisas-vous, e fasès un som !

— Quouro manjan, o maire, quouro?...

~~Lis enfant sont couchés, mai podon pas dormir :~~
~~La som, quand avès fam, es marrido à veni !~~

Quand mangeons-nous, ma mère, quand ? Que cette fois-ci soit la vraie ! — Pauvres petits, ce n'est pas l'heure encore ; taisez-vous, et faites un somme !

— Quand mangeons-nous, ô mère, quand ?...

Les enfants sont couchés, mais il ne peuvent pas dormir : le sommeil, aux affamés, est bien dur à venir !



q. 300 /
301

LOU LUME

A LUDOVIC LEGRÉ

Dedins la chambro un lume viho ;
An barra coume s'èro niue ;
Tout à l'entour d'ou brès s'assète la famiho.
Dirias encaro que soumiho,
L'enfant, mai es la mort que i' a plega lis iue.



LA LAMPE

A LUDOVIC LEGRÉ

Dans la chambre une lampe veille ; on a clos comme
s'il était nuit, tout autour du berceau s'assied la famille.
Vous diriez qu'il sommeille encore, l'enfant, mais c'est
la mort qui lui a fermé les yeux.

En un caire la maire es muto.
Si vesin volon ie parla ;
Ie farié tant de bèn de se 'n pau desgounfla !
E la pauro toujours rebuto
Li gènt que volon l'assoula.

E d'enterin, en rengueirado,
Li clerjoun e lou capelan,
Sèns muta, vers l'oustau venien ; e, sus si piado,
S'acampavo uno moulounado
De femo, de chatouno e de pichots enfant.

Vaqui la maire que s'aubouro ;
Lis entènd camina : — Bon Diéu !
Me lou vènon cerca, mai l'auran pas, moun fiéu ! —
E vaqui que crido e que plouro : —
— Paure pichot ! pauro de iéu ! —

Contro la maire mita-morto,
Alor tóuti se soun sarra,
Pèr i' escoundre lou brès, pèr i' escoundre la porto...
Mai arribo un ome qu'emporto
Lou paure pichounet, tout muda, dins si bra.

E pamens, dedins la carriero,
Lou capelan e li clerjoun
S'entournavon plan-plan, quand la maire, d'un bound,
Se jito dessus la bressiero
Que sa parentello i' escound.



En un coin, la mère est morte. Ses voisins veulent lui parler ; il lui ferait tant de bien de s'épancher un peu ! Et la pauvre toujours repousse ceux qui veulent la consoler.

Et cependant en longues rangées, les petits chers et le prêtre, silencieux, vers la maison venaient ; et, sur leurs pas, s'amasait une multitude de femmes, de jeunes filles et de petits enfants.

Voilà la mère qui se dresse ; elle entend marcher : — Bon Dieu ! ils viennent me le prendre, mais ils ne l'auront pas, mon fils ! — Et la voilà qui crie et qui pleure : — Pauvre petit ! malheur à moi ! —

Contre la mère morte à moitié, tous aussitôt se sont serrés, pour lui cacher le berceau, pour lui cacher la porte..... Mais arrive un homme qui emporte le pauvre petit enfant, tout emmaillotté, dans ses bras.

Et pourtant, dans la rue, le prêtre et les enfants de chœur retournaient lentement, quand la mère, d'un bond, se jette sur la berce que lui cache sa parenté.

— Ah ! crese que n'en vendrai folo...
Es fini ! Me l'an empourta !
E me rèsto plus rên, plus rên que sa bressolo ;
Ah ! touto ma car n'en tremolo :
Pauro maire ! plus ges d'enfant pèr me teta !

Miqueloun ! moun drole, moun drole !...
Moun paure pichot innoucènt,
Que l'ai tant tintourla, qu'avèn tant jouga 'nsèn !...
De si pichòti man, iéu vole
Que me grafigne enca lou sen !

Avé trima tant de niuechado
A lou viha tout malautoun,
Pèr lou vèire mouri dedins uno passado,
Mouri dedins mis embrassado,
Pèr lou vèire mouri, bon Diéu, sus mi geinoun !

Se sabias ço qu'es uno maire !
Oh ! de tant de plagne i' a res !
Iéu que l'ai escapa, moun enfant, tant de fes !
Iéu que l'ai abari, pecaire,
Enjusquo dins si quinge mes !

Santo Vierge, ai fa de nouveno
Qu saup quant ? N'ai rên espargna :
Pèr éu moun la, pèr éu tout lou sang de mi veno.. -
E me lou raubes ?... Vau la peno,
Vau la pene, grand Diéu, de me l'agué baia !



— Ah ! je crois que j'en deviendrai folle... C'est lui !
Ils me l'ont emporté ! Et plus rien ne me reste, plus
rien que son berceau ; ah ! toute ma chair en frissonne,
pauvre mère, plus d'enfant pour me teter !

Miqueloun ! mon fils, mon fils !... Mon pauvre petit
innocent, que j'ai tant dorloté, avec qui nous avons tant
joué ensemble !... De ses petites mains, je veux, mon,
qu'il m'égratigne encore le sein !

S'être harassée tant de nuits à le veiller tout malade,
pour le voir mourir en son berceau, *pour le voir mourir* !
embrassements, pour le voir mourir, *pour le voir mourir*,
genoux !

LES LÈVRES DE LA MORT, LES LÈVRES DE LA MORT,
LES LÈVRES DE LA MORT, LES LÈVRES DE LA MORT,
LES LÈVRES DE LA MORT, LES LÈVRES DE LA MORT,
LES LÈVRES DE LA MORT, LES LÈVRES DE LA MORT,

LES LÈVRES DE LA MORT, LES LÈVRES DE LA MORT,
LES LÈVRES DE LA MORT, LES LÈVRES DE LA MORT,
LES LÈVRES DE LA MORT, LES LÈVRES DE LA MORT,
LES LÈVRES DE LA MORT, LES LÈVRES DE LA MORT,



E li vesin s'arregardavon.
La maire jitavo qu'un crid :
— Moun drole èi mort, e iéu tambèn vole mourir ! --
Enjusqu'i vièi, tóuti plouravon,
O de la vèire o de l'ausi.

Pamens, eiça, sus la vesprado,
Dins l'oustau tout s'èro teisa.
Li femo, d'à cha pau, s'èron desseparado ;
La chambro, adès, qu'èro barrado,
La chambro èro duberto e lou lume amoussa.

/ 4. 304 et L. Revue L. V. H.



Et les voisins se regardaient. La mère ne jetait qu'un cri : Mon fils est mort, et moi aussi je veux mourir ! — Jusqu'aux vieillards, tous pleuraient, ou de la voir ou de l'entendre.

Cependant, quand vint le soir, dans la maison tout avait fait silence. Les femmes, peu à peu, s'étaient séparées ; la chambre, qui tantôt était fermée, la chambre était ouverte, et la lampe éteinte.



LOU TREGEN

AU FELIBRE LOUIS ROUMIEUX

Leissas, leissas li viéure sus la taulo ;
Leissas, leissas lou béure dins li got.
Fugués aqui coume lou cat que miaulo
| Davans la car pendoulado à-n-un cro.
Bramas de fam, e que tout se refreje,
Sènso ie mordre e sènso rèn tasta !
Vous ai coumta, galois ami, sias trege ;
Galois ami, sias trege bèn coumta !



LE TREIZAIN

AU POÈTE LOUIS ROUMIEUX

— Laissez, laissez les mets sur la table ; laissez, laissez la boisson dans les verres. Soyez là comme le chat qui miaule devant la chair pendue au croc. Criez de faim, et que tout se glace, sans mordre et sans toucher à rien ! Je vous ai comptés, joyeux amis, vous êtes treize ; joyeux amis, vous êtes treize bien comptés !



— Es proun vrai, crido la troupelado,
Sian trege à taulo, e 'm' acò, de-que vòu?...
Eh ! d'autant mai es longo la taulado,
Dóu mai se ris e se i' apound de fòu !
— Eh bèn ! li fòu, es iéu que lis eigreje,
E li plus fièr an pòu de me turta.
Risès, risès, galois ami ! Sias trege ;
Galois ami, sias trege bèn coumta !

— Creses bessai estoufa noste rire ?
Sies, pèr ma fe, bravamen sournaru !
D'ounte acò vèn ? Iéu pàrie de lou dire :
Ah ! de-segur, èi que n'as pas begu !
Pren aquéu got, touquen, e que courseje
Tout lou charpin que vos nous embasta !
— Iéu, ai pas set ! Galois ami, sias trege ;
Galois ami, sias trege bèn coumta !

— Mai, digo-nous quau sies, treboulo-fèsto !
Quete èi toun noum, e toun obro, queto èi ?
— Iéu, siéu la Mort : arregardas ma tèsto !
| Darrié li viéu camine, e res me vèi.
Iéu porte esfrai, iéu fau gau, iéu mestreje,
E toujours vène à taulo m'asseta,
Quand li manjaire à tauleja soun trege ;
Vàutri peréu sias trege bèn coumta !



— Vraiment, s'écrie la bande, nous sommes treize à table, et puis, que nous veut-il?... Eh ! plus la table est longue, plus on y rit et plus s'y groupent de fous ! — Eh bien ! les fous, c'est moi qui les émonstille, et les plus fiers ont peur de me heurter. Riez, riez, joyeux amis ! Vous êtes treize ; joyeux amis, vous êtes treize bien comptés !

— Tu crois, peut-être, étouffer notre rire ? Tu es, ma foi ! terriblement morose ! Eh ! pourquoi donc ? Je parie de le dire : ah ! certes, c'est que tu n'as pas bu ! Prends ce verre, trinquons, et qu'il mette en fuite tout le chagrin dont tu veux nous charger ! — Je n'ai pas soif ! Joyeux amis, vous êtes treize ; joyeux amis, vous êtes treize bien comptés !

— Mais, dis-nous qui tu es, ô trouble-fête ! Quel est ton nom, ton œuvre quelle est-elle ? — Je suis la Mort ! regardez ma tête ! Derrière les vivants je marche, et nul ne me voit. Moi, je porte effroi, moi je fais envie, moi je suis maîtresse, et je viens toujours à table m'asseoir, quand les mangeurs à banqueter sont treize : or, vous êtes treize bien comptés !



↑ — Es tu, la Mort?... Siéu bèn countènt de i'èstre !
Crido un jouvènt qu'avié lou vèire en man.
Parlon de tu coume d'un escaufèstre ?
Mai ounte soun, o Mort, tis espravant ?
Vèngues jamai qu'à l'ouro que tauleje ;
Iéu vole agué ma sieto à toun cousta...
— Tas-te, jouvènt ! Vène emé iéu, fas trege ;
Fatalamen, fas trege bèn coumta ! —

Coume un rasin debano de la souco,
Quand lou coutèu ie tranco lou pecou,
Lou got tout ras ie toumbo de la bouco ;
Lou bèu jouvènt tressuso à gros degout.
— Se vènes pas, dis la Mort, te carreje ! —
E sus soun còu, de-caire l'a jita :
— Tòuti li cop qu'à taulo sarès trege,
d | Dounas-vous siuen, car vendrai vous coumta !

— C'est toi la Mort?... Je suis très-content d'assister à la scène! crie un jeune homme qui avait le verre en main. On parle de toi comme d'un épouvantail? mais, ô Mort, où sont tes affres? Ne viens jamais qu'à l'heure où je banquette; je veux avoir mon assiette à ton côté... — Tais-toi, jeune homme! Avec moi, viens! tu fais treize; fatalement, tu fais treize bien comptés!

Comme un raisin tombe du cep, quand le couteau tranche le pédoncule, le rouge-bord lui tombe de la bouche; le beau jeune homme sue à grosses gouttes froides. — Si tu ne viens pas, dit la Mort, je te charrie! — Et sur son cou, en travers, elle l'a jeté: — Toutes les fois qu'à table vous serez treize, prenez bien garde, car je viendrai vous compter!



LI BELOIO DE LA MORTO

Anen, dins lou mirau, nòvio, miraio-te :
Arregardo ti bras, e ti man, e ti det ;
Arregardo toun còu, toun sen e tis auriho :
Sies bello ! de pertout l'or e lou diamant briho.

As pas crento, o jouineto, e lou véuse èi countènt !...
Vai ! te crèigues pas tant, femo, qu'a passa tèm,
Em' aquèli diamant, em' aquèli dentello,
„ | Coume tu, mai que tu, la morto fuguè bello !



LES ATOURS DE LA MORTE

Allons, dans le miroir, mire-toi, fiancée ! Contemple tes bras, et tes mains, et tes doigts ; contemple ton cou, ton sein et tes oreilles ; tu es belle ! de partout, l'or et le diamant brillent.

Tu n'as pas honte, ô jeunette, et le veuf est content !...
Va, femme, ne sois pas si fière, car, jadis, avec ces dentelles, avec ces diamants, comme toi, plus que toi, la morte fut belle !



O, roso èro sa caro e dous soun parauli ;
O, sa bouco èro fresco e soun rire pouli ;
Pèr elo, de l'amour èro alor la primo-aubo ;
O, roso èro sa caro, e blanco èro sa raubo.

Tu, mounte èi toun amour? Mounte vas te nega ?
Agradaves au vièi, te sies facho paga :
I' a pancaro sièis mes que l'autro es en susàri,
a | O chato ! e, sèns respèt, i' as cura soun armàri !

Vai ! dintre toun mirau, nòvio, miraio-te !
Arregardo ti bras, e ti man, e ti det ;
Arregardo toun còu, toun sen e tis auriho :
Sies bello ! de pertout l'or e lou diamant briho.

Oh ! sies bello ! — Pamens, pèr te metre en camin,
| Laisso veni la niue, que lou chereverin,
Lou brama dis enfant, aquest vèspre, t'espéro...
Nòvio ! sounjo à la morto, eila, dessouto terro !

Camino d'escoundoun, camino sènso brut,
E se 'n copournes, pièi, 'mé lou tèms sournaru,
Vai plan, sus l'escalié, vai plan, davans ta porto,
O femo, en arribant, de pas trouva la morto !

Où, son visage était rose et son langage doux ; oui, sa bouche était fraîche et son sourire beau ; pour elle, de l'amour c'était alors l'aube première ; oui, rose était son visage, et blanche était sa robe.

Toi, où est ton amour ? Où vas-tu donc te perdre ? Tu plaisais au vieillard, tu t'es fait acheter : il n'y a pas six mois encore que l'autre est en suaire, ô jeune fille ! et, sans respect, tu as vidé son armoire !

Va ! dans ton miroir, mire-toi, fiancée ! Contemple tes bras, et tes mains, et tes doigts ; contemple ton cou, ton sein et tes oreilles : tu es belle ! de partout, l'or et le diamant brillent.

Oh ! tu es belle ! — Pourtant, laisse venir la nuit, pour te mettre en chemin, car le charivari, la huée des enfants t'attendent, ce soir... Fiancée ! songe à la morte, là-bas, sous terre !

Marche en cachette, marche sans bruit ; et quand tu reviendras, par le temps sombre, va doucement, sur l'escalier, va doucement devant ta porte, ô femme, en arrivant, de ne pas trouver la morte !



LOU 9 TERMIDOR

AU FELIBRE ROUMANIHO

•
Ahi dura terra, perchè non t'apristi?

DANTE. (*Infern.* c. XXXIII.)

— Ounte vas emé toun grand coutèu ?

— Coupa de tèsto : sièu bourrèu.

— Mai lou sang a giscla sus ta vèsto,
Sus ti det... bourrèu, lavo ti man.

— E perqué ? Coumence mai deman :
Rèsto encaro à sega tant de tèsto !



LE NEUF THERMIDOR

AU POÈTE ROUMANILLE

Ah ! dure terre, pourquoi ne t'ouvris-tu pas ?

DANTE. (*Enfer. c. xxxiii*)

— Où vas-tu avec ton grand couteau ? — Couper des têtes : je suis bourreau.

— Mais le sang a jailli sur ta veste, sur tes doigts... bourreau, lave tes mains. — Et pourquoi ? Demain je recommence : il reste encore à faucher tant de têtes !



— Ounte vas emé toun grand coutèu ?

— Coupa de tèsto : siéu bourrèu.

— Sies bourrèu ! lou sabe. Sies-ti paire ?

Un enfant t'a jamai esmòugu.

Sèns ferni, e sènso avé begu,

Fas mouri lis enfant e li maire !

— Ounte vas emé toun grand coutèu ?

— Coupa de tèsto : siéu bourrèu.

— De ti mort la plaço es caladado !

Ço qu'èi viéu te prègo d'à-geinoun.

Digo-me se sies ome vo noun...

α | — Laisso-me, qu'acabe ma journado.

— Ounte vas emé toun grand coutèu ?

— Coupa de tèsto : siéu bourrèu.

α | — Digo-me quete goust a toun bèure.

Dins toun got noun escumo lou sang ?

Digo-me, se quand trisses toun pan,

Creses pas de car faire toun viéure ?

— Ounte vas emé toun grand coutèu ?

— Coupa de tèsto : siéu bourrèu.

— La susour, lou lassige t'arrapo...

Pauso-te ! Toun coutèu embreca,

O bourrèu, pourrié proun nous manca,

E malur, se la vitimo escapo !

— Où vas-tu avec ton grand couteau? — Couper des têtes : je suis bourreau.

— Tu es bourreau ! Je le sais. Es-tu père ? Un enfant ne t'a jamais ému. Sans frissonner et sans avoir bu, tu fais mourir les enfants avec les mères.

— Où vas-tu avec ton grand couteau? — Couper des têtes : je suis bourreau.

— La place est pavée de tes morts. Ce qui vit te prie à genoux. Dis-moi si tu es homme ou non?... — Laisse-moi, que j'achève ma journée.

— Où vas-tu avec ton grand couteau? — Couper des têtes : je suis bourreau.

— Dis-moi quel goût a ton breuvage. Dans ton gobelet, n'écume-t-il pas, le sang ? Dis-moi, si quand tu broies ton pain, tu ne crois pas de chair faire ton vivre ?

— Où vas-tu avec ton grand couteau? — Couper des têtes : je suis bourreau.

— La sueur, la lassitude te saisit... repose-toi ! Ton couteau ébréché, ô bourreau, pourrait bien nous manquer, et malheur, si la victime échappe !



— Ounte vas emé toun grand coutèu ?

— Coupa de tèsto : siéu bourrèu.

— A 'scapa ! Bouto, à toun tour, ta gauto

Sus lou plo rouge de sang móusi.

De toun còu li tènsto van crussi !

O bourrèu, quouro ta tèsto sauto !

Amoulas de-fres lou grand coutèu :

Tranquen la tèsto dóu bourrèu !

— Où vas-tu avec ton grand couteau? — Couper des têtes : je suis bourreau.

— Elle a échappé ! Mets, à ton tour, ta joue sur le billot rouge de sang moisi. De ton cou les tendons vont craquer. Quand, ô bourreau, ta tête saute-t-elle ?

— Aiguisiez de frais le grand couteau : tranchons la tête du bourreau !

LA BLODO NEGRO

A WILLIAM C. B. WYSE

DE WATERFORD (IRLANDO)

Pichot enfant vesti de dàu,
Rises emé ta blodo negro :
Sabes pas ço qu'èi que t'alegro,
D'èstre vesti tout flame-nòu !

Ta maire, blanco e toujour bello,
T'an di que dor, e sies countènt.
Ai ! paure, esperaras long-tèm
Avans que duerbe li parpello.



LA BLOUSE NOIRE

A WILLIAM C B WYSE

DE WATERFORD (IRLANDE)

Petit enfant vêtu de deuil, tu ris avec ta blouse
noire ; tu es joyeux d'être vêtu de neuf, tu ne comprends
pas ce qui cause ta joie !

Ta mère, blanche et toujours belle, on t'a dit qu'elle
dort, et tu es content. Ah ! infortuné, tu attendras
longtemps avant qu'elle ouvre les paupières.



Quand, de-vèspre, barres lis iue,
Tu, lou clar soulèu te revihò :
Pèr li mort ges de soulèu briho,
Emé la mort èi toujour niue.

Mai qu'èi la mort? — Acò t'agrado
D'èstre nòu de la tèsto i pèd ;
E te creses bèu, à respèt
Dòu vièsti de ti cambarado.

An si blodo di jour óubrant ;
Innocènt, tu, ie fas ligueto.
α | Ah ! d'aquelo negro teleto
Que vas ploura, quand saras grand !

Pèr tu la mort es un mistèri,
Tout-bèu-just sies à toun matin ;
E coume dins un gai jardin,
Jougariés dins lou cementèri.

Brandaves pas de toun oustau,
E de tu ta maire èro folo ;
Te bandiran, aro, à l'escolo,
Vers quauque magistre brutau.

Ta maire à prega t'ensignavo,
| A geinoun subre si geinoun ;
Peréu te fasié 'n gros poutoun,
Tóuti li cop que te signavo.

Quand, le soir, tu clos les yeux, toi, le clair soleil te réveille ; pour les morts, point de soleil brille ; avec la mort, il est toujours nuit.

Mais, qu'est-ce la mort ? — Cela t'agréa d'être vêtu de neuf, de la tête aux pieds ; et tu te crois beau, en regard au vêtement de tes camarades.

Ils ont leurs blouses des jours ouvriers ; innocent, tu leur fais envie. Ah ! de cette toilette noire que tu vas pleurer, quand tu seras grand !

Pour toi la mort est un mystère ; tu es à peine au matin de ta vie ; comme dans un gai jardin, tu jouerais dans le cimetière.

Tu ne bougeais pas de ton logis, et ta mère était folle de toi ; on te chassera, maintenant, à l'école, vers quelque magister brutal.

Ta mère à prier t'enseignait, à genoux sur ses genoux, et te faisait un gros baiser, toutes les fois qu'elle te signait.



Tu, manjaves dins soun cuié ;
Ta farineto, la boufavo ;
Pièi, dintre si bras te bressavo
En cantant, e la som venié.

Aro, manjaras dins un caire ;
Jamai plus res te bressara ;
Plus res jamai te respoundra
Se vènes à souna ta maire.

O paure enfant vesti de dòu,
Rises emé ta blodo negro :
Sabes pas ço qu'èi que t'alegro,
D'èstre vesti tout flame-nòu !



Toi, tu mangeais dans sa cuiller ; ta bouillie de fleur de farine, elle la refroidissait de son souffle ; puis dans ses bras elle te berçait en chantant, et venait le sommeil.

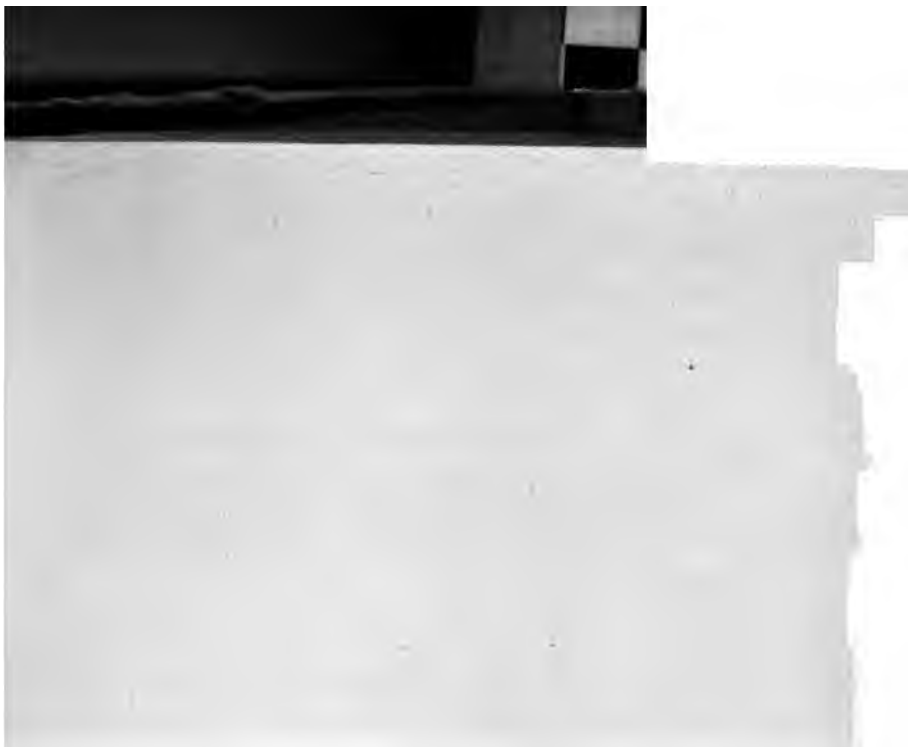
Maintenant, tu mangeras dans un coin ; nul jamais ne te bercera plus ; nul ne te répondra jamais, si tu viens à appeler ta mère.

O pauvre enfant vêtu de deuil, tu ris avec ta blouse noire ; tu es joyeux d'être vêtu de neuf, tu ne comprends pas ce qui cause ta joie !



LA PIEUCELLO

Pèr agué de ti sòu sabe ço que fau faire :
Ai uno chato, èi jouino, èi gaiardo, a sege an !
De mai bravo, n' i' a ges ; de tant bello, n' i' a gaire.
Faurrié veni t'adurre aquelo pauro enfant ;
i' mal' / reputat ac caval : { La marcandjariés !... Que lou bon Diéu m'escrache,
Se te vènde jamai l'enfant qu'ai fa teta !
I'a que tu pèr faire un tau pache...
{ Lou tron de Diéu te cure, o vièi sarro-pata !



PUELLA

Pour avoir de tes sous, je sais ce qu'il faut faire ; j'ai une fille, elle est jeune, elle est saine et fraîche, elle a seize ans ! De plus sage, il n'en est pas ; d'aussi belle, il n'en est guère. Il faudrait t'amener cette pauvre enfant ; tu la marchanderais !... Que le bon Dieu m'écrase, si je te vends jamais l'enfant que j'ai allaitée ! Toi seul pourrais faire un tel pacte... — Que le tonnerre de Dieu te creuse, vieux serre-piastres !



Courduro, sènso pauso, an ! courduro, mignoto ;
As rèn dourmi : se pos, faras un som deman.
Toun paire es tant malaut, ti sorre tant pichoto !
Nous rèsto plus que tu pèr acampa de pan.
Mouriras, se lou fau, ma chato, dins toun caire ;
α | Se lou fau, mouriren tóuti, à toun cousta...
Voulèn rèn de tu, laid manjaire ?
Lou tron de Diéu te cure, o vièi sarro-pata !



Couds, sans repos, allons ! couds, ma bien aimée ; tu n'a pas dormi : si tu peux, tu feras demain un somme. Ton père est si malade et tes sœurs si petites, qu'il ne nous reste plus que toi pour amasser du pain. Tu mourras, s'il le faut, ma fille, dans ton coin ; s'il le faut, nous mourrons tous à ton côté... Nous ne voulons rien de toi, hideux mangeur ! — Que le tonnerre de Dieu te creuse, vieux serre-piastres !



LIS INNOUCÈNT

OBRO TERNENCO

I

LOU CHIN DE SANT JOUSÈ

A JULI GIERA

Lou souléú viro, e foro dis oustau
Tóuti s'envan cerca 'n pau la fresquero.
Quéti bon rire ! arregardas, fan gau,
Lis enfantoun qu'au mièi de la carriero,
Danson un brande arrapa pèr la man...
Un chin, de-longo, eila gingoulo :
Fai tremoula li maire, aplanto lis enfant,
Soun crid que jalo li mesoulo !



LES INNOCENTS

TRILOGIE

I

LE CHIEN DE SAINT JOSEPH

A JULES GIERA

Le soleil tourne, et tout le monde, hors des maisons,
va chercher un peu de fraîcheur. Quels bons rires !
Voyez, ils font plaisir les petits enfants qui, au milieu
de la rue, dansent une ronde en se tenant par la main.
Un chien, continuellement, hurle, là-bas, d'un cri
plaintif. Il fait trembler les mères, il arrête les enfants,
son cri qui gèle les moelles !



— Per-de-que, maire, aquéu chin a japa ?
— N'en sabe rên ! Sabe pas que vòu dire.
— O quet esfrai ! — Hè ! vous esfraiés pa ;
Poudès sauta, mis enfant, poudès rire :
Dins lou quartié i'a pas ges de malaut. —
E tourna-mai lou chin gingoulo,
Tourna-mai restountis coume un tron sênso uiau,
| Soun crid que jalo li mesoulo !

— I'a pas de que nous douna tant de pòu :
Es pièi qu'un chin que japo dins l'estable ;
d | L'an embarra : (pourrié n'en veni fòu !)
| Vaqui perqué fai un sabat dóu diable !
Durbès la porto, anas querre la clau,
E veirés se toujours gingoulo. —
E ie duerbon... ejito, en sautant dóu lindau,
| Un crid que jalo li mesoulo !

— Oi ! es Labri, lou chin de Sant Jousè,
Qu'un paure pastre aduguè di mountagno ;
Èi bèn acò, car a, coume vesè,
Lou mourre blanc e la tèsto castagno ;
La niue passado, en partènt, l'an leissa,
E dóu làngui lou chin gingoulo,
E creiriéu que quaucun pamens vai trespassa,
Tant soun crid jalo li mesoulo !

Pourquoi, mère, ce chien a-t-il aboyé ? — Je n'en sais rien ! Je ne sais pas ce que cela veut dire. — Oh ! quel effroi ! — Eh ! ne vous effrayez pas ; vous pouvez sauter, mes enfants, vous pouvez rire : dans le quartier, il n'y a pas de malades. — Et, de nouveau, le chien hurle, plaintif, de nouveau retentit comme un tonnerre sans éclair, son cri qui gèle les moelles !

Il n'y a pas de quoi nous donner tant de peur. Ce n'est, après tout, qu'un chien qui aboie dans l'étable ; on l'a enfermé : (il pourrait en devenir fou !) voilà pourquoi il fait un sabat d'enfer ! Ouvrez la porte, allez quérir la clef, et vous verrez s'il hurle encore. — **Et** on lui ouvre... et il jette, en bondissant du seuil, un **cri** qui gèle les moelles !

— Tiens ! c'est Labri, le chien de Saint Joseph, qu'un pauvre pâtre amena des montagnes. C'est bien cela, car il a, comme vous voyez, le museau blanc et la tête châtain. La nuit passée, en partant on l'a laissé, et d'ennui le chien hurle et se plaint, et je croirais pourtant que quelqu'un va trépasser, tant son cri gèle les moelles !

— Labri ! Labri ! cridavon lis enfant,
 Faguen ensèn quàuqui cambareleto...
 Mai t'enchau pas, fougnes ; as belèu fam ?
 Vaqui de pan ! — De si bèlli maneto
 α | Lis innoucènt lèu-lèu l'an flateja...

Oh ! mai lou chin sèmpre gingoulo,
 E li regardo, e crido, e noun vòu rèn manja,
 E soun crid jalo li mesoulo !

— Labri ! Labri ! mai nous counèisses plus ! —
 E chasque enfant, alor, s'escarrabiho,
 E fai de bound pèr ie sauta dessus,
 Tiro sa co, s'aganto à sis auriho...
 Toujours pamens lou chin crido plus fort ;
 α | Mai es pas pèr rèn que gingoulo :
 Aquéu brama de chin es un brama de mort,
 Brama que jalo lis mesoulo !

Eila, que vese?... Es de pousse o de fum,
 Sus lou camin... Es lou vòu d'uno armado,
 Ausès de liuen crèisse soun tremoulun,
 Arregardas quant d'espaso tirado !
 Ome e chivau arribon tout relènt,
 E subran lou chin que gingoulo
 Partiguè 'n gingoulant au founs de Betelèn...
 Soun crid jalavo li mesoulo !

— Labri ! Labri ! criaient les enfants, faisons ensemble quelques cabrioles..... Mais point ne t'en soucies, tu boudes ; peut-être as-tu faim ? Voilà du pain.

— De leurs belles menottes, les innocents aussitôt l'ont caressé..... Oh ! mais le chien hurle toujours plaintivement, et il les regarde, et il crie, et il ne veut rien manger, et son cri gèle les moelles !

— Labri ! Labri ! Mais tu ne nous connais plus ! — Et chaque enfant, lors, s'émoustille, et fait des bonds pour lui sauter dessus, tire sa queue, se prend à ses oreilles... Toujours plus fort cependant crie le chien ; mais ce n'est pas pour rien qu'il hurle, plaintif : cet aboiement de chien est un aboiement de mort, aboiement qui gèle les moelles !

Là-bas, que vois-je ?... Est-ce de la poussière ou de la fumée, sur le chemin ?... C'est le tourbillon d'une armée. Entendez de loin croître le tremblement du sol. Voyez combien d'épées tirées ! Hommes et chevaux arrivent tout en nage. Et soudain le chien aux hurlements plaintifs partit hurlant au fond de Bethléem... Son cri gelait les moelles !



II

LOU CHAPLE

A M. MOQUIN-TANDON

MEMBRE DE L'ISTITUT

Pestelas, coutas vòsti porto,
Car li bóumian que soun pèr orto,
Sabès pas, maire, mounte van ?
Escoundès, levas de davan
E li bressolo e lis enfant ;
Empourtas-lèi liuen d'aquest rode !...
Soun li bourrèu manda pèr noste rèi Erode !
Ni lagremo, ni crid li faran requiela.
a | Escoundès lis enfant de la,
| Maire ! li van escoutela !



II

LE MASSACRE

A M. MOQUIN-TANDON

MEMBRE DE L'INSTITUT

Fermez à clef, accotez vos portes, car les brigands qui courent la campagne, vous ignorez, mères, où ils vont ? Cachez, ôtez de devant eux, et les berceaux et les enfants, emportez-les loin de ce lieu !... Ce sont les bourreaux envoyés par notre roi Hérode ! Ni larmes, ni cris ne les feront reculer.

Cachez les enfants de lait, mères, ils vont les égorger !

O maire ! dedins li carriero,
 Pèr fugi siegués pas tardiero ;
 Encourrès-vous, sèns defali,
 Que Betelèn vai s'avali !
 Sus voste cor atremouli
 Sarras voste enfant que soumiho ;
 Estoufas, de la man, si crid, se vous rouviho !
 Lou grand chaple acoumenço... Entendès pas gula : /
 — Ounte soun lis enfant de la ?
 Que li voulèn escoutela !

Esclapen li porto barrado !
 Un pau d'ajudo, cambarado !
 Dins la porto d'aquest oustau
 Jouguen, jouguen de la destrau !
 — I'a pas res ! subre lou lindau
 Diguè 'no femo touto blavo.
 Mai la chourmo deja dins l'oustau escalavo :
 — Dins li membre d'en aut avèn ausi quila !...
 Lou voulèn, toun enfant de la !
 Lou voulèn pèr l'escoutela ! —

Oh ! quènti cop ! quento batèsto !
 Soun pas proun fort ; la maire èi lèsto,
 A pres l'enfant ; mai lou bourrèu
 Que tèn la maire pèr li péu,
 Pico l'enfant qu'à soun mamèu
 Tiravo encaro uno goulado !
 Bon Diéu ! que soun espaso èro bèn amoulado !...
 E l'enfant, en dous tros, barrulo apereila !
 — Ounte n'i 'a mai d'enfant de la,
 Que lis anen escoutela ? —

O mères, dans les rues, pour fuir, ne soyez pas lentes; courez, fuyez sans défaillir: Bethléem va s'anéantir! Sur votre cœur tremblant, serrez votre enfant qui sommeille; étouffez avec la main ses cris, s'il vient à geindre! Le grand massacre commence... N'entendez-vous pas hurler:

— Où sont-ils, les enfants de lait? Car nous voulons les égorger!

Brisons les portes barrées! Un peu d'aide, camarades! Dans la porte de cette maison, jouons, jouons de la hache! — Il n'y a personne! dit, sur le seuil, une femme toute blême. Mais la horde déjà montait dans la maison: — Dans les chambres d'en haut, nous avons oui crier!...

Nous le voulons, ton enfant de lait! nous le voulons pour l'égorger! —

Oh! quels coups! quel combat! Ils ne sont pas assez forts; la mère est prête, elle a pris l'enfant; mais le bourreau, qui tient la mère par les cheveux, frappe l'enfant, qui à la mamelle tirait encore une gorgée. Bon Dieu! que son épée était bien aiguisée!... Et l'enfant roule, en deux tronçons, là-bas!

— Où y en a-t-il encore des enfants de lait, que nous allions les égorger? —



E, ço que sèmblo pas de crèire !
Erode, à la niue, venguè vèire
S'avien sagata tout lou vòu.
Betelèn, tout mut, fasié pòu !
Tèms-en-tèms, soun pèd, pèr lou sòu,
λ | S'embrouncavo i cambo d'un drole.
Erode, en caminant, disié 'nsin : — Qu'acò 's drole,
De n'entèndre, esto niue, res boufa, res parla !...
Ounte soun, lis enfant de la ?
Lis an tóutis escoutela ! —

O Rèi ! sies mèstre en aquesto ouro !
Que te fai Betelèn que plouro,
Que te fai d'èstre ensaunousi ?
Digo à ti bourrèu gramaci !
Dins toun palais, à toun lesi,
Vai faire un som dessus l'ermino.
Un jour, qu'es pas bèn luen, manja pèr la vermino,
De toun sèti tant aut te veiren davala...
Soun pas tóutis escoutela,
Erode, lis enfant de la !

Et, chose incroyable ! Hérode, à la nuit, vint voir si l'on avait égorgé tout l'essaim. Bethléem muet faisait peur ! De temps à autre, son pied, par le sol, se heurtait aux jambes d'un gars. Hérode, en marchant, disait ainsi : — Est-ce drôle de n'entendre, cette nuit, ni souffle, ni parole !...

Où sont-ils, les enfants de lait ? On les a égorgés tous ! —

O Roi ! à cette heure, tu es maître ! Que t'importe Bethléem qui pleure ? Que t'importe d'être couvert de sang ? Dis à tes bourreaux : Grand merci ! Dans ton palais, à ton loisir, va faire un somme sur l'hermine. Un jour, qui n'est pas bien loin, mangé par les vers, de ton siège si haut nous te verrons descendre...

Ils ne sont pas tous égorgés, Hérode, les enfants de lait !



III

LI PLAGNUN

A VIT'OUR DURET

Sian maire, pourren plus jamai nous assoula :

An chapla

Nòsti bèus enfant de la !

Ai !

— L'enfant qu'amave tant, l'enfant qu'ai fa teta,

Qu'ai muda,

Dins mi bras l'an sagata !

Ai !



III

LES LAMENTATIONS

A VICTOR DURET

Nous sommes mères, nous ne pourrons jamais nous
consoler. Ils ont massacré nos beaux enfants de lait !
— Aïe !

— L'enfant que j'aimais tant, l'enfant que j'ai allaité,
que j'ai emmaillotté, dans mes bras ils l'ont égorgé !
— Aïe !



296

LOU LIBRE DE LA MORT.

— Lou miéu, emai tetèsse, èro adeja grandet,
E si det
S'arrapèron au teté.
Ai !

D'esfrai l'enfant quilavo, e, d'un cop de coutèu,
Lou bourrèu
Lou derrabè dóu mamèu !
Ai !

| — Lou miéu avié trauca li dos dènt de davan...
Paure enfant !
Siéu cuberto de soun sang !
Ai !

— Èro moun bèu proumié. Vouguère proun lucha...
L'an chaucha,
Sout li pèd l'an escracha !
Ai !

| — Siéu véuso, e pèr soulas n'aviéu qu'un dins l'oustau,
Tout malaut :
I' an douna lou cop mourtau !
Ai !

— N'aviéu dous : èron bèu, mis enfant, èron blound...
Ounte soun,
Mi pàuri pichot bessoun ?
Ai !

— Le mien, quoique non sevré, était déjà grand ; ses doigts se cramponnèrent à mon sein. — Aïe !

L'enfant criait d'effroi, et, d'un coup de couteau, le bourreau l'arracha de la mamelle ! — Aïe !

— Du mien avaient percé les deux premières dents...
Pauvre enfant ! je suis couverte de son sang ! — Aïe !

— C'était mon beau premier-né. Je luttai vainement... Ils l'ont foulé, sous leurs pieds ils l'ont écrasé !
— Aïe !

— Je suis veuve, et, pour consolation, je n'en avais qu'un dans la maison, tout malade : ils lui ont donné le coup mortel ! — Aïe !

— J'en avais deux : ils étaient beaux, mes enfants, ils étaient blonds... Où sont-ils, mes pauvres petits jumeaux ? — Aïe !



298

LOU LIBRE DE LA MORT.

— N'en couneissèn plus ges, tant lis an trafiga !
Fau cerca
Sèns pousqué li destousca.
Ai !

E courre de pertout, noun sabe ço que fau
E m' envau
Espinchant d'amount, d'avau !
Ai !

— Sènso te vèire, enfant, vole pas m'entourna...
Ounte ana ?
Iéu pode plus camina !
Ai !

E pamens vourriéu bèn encaro t'embrassa,
E bressa
Ti membrihoun estrassa !
Ai !

— As rèn vist mis enfant ? — Ai pas mai vist li tiéu
Que li miéu :
Li maire n'an plus de fiéu !
Ai !

— Sian maire, e jamai plus nous pourren assoula :
An chapla
Nòsti bèus enfant de la !
Ai !

— Nous ne les reconnaissons plus, tellement on les a transpercés ! Il faut chercher sans pouvoir les découvrir. — Aïe !

Et je cours de partout, je ne sais plus ce que je fais, et je m'en vais, regardant du nord, du midi ! — Aïe !

— Sans te voir, enfant, je ne veux pas m'en retourner... Où aller ? Moi, je ne puis plus marcher ! — Aïe !

Et pourtant je voudrais bien encore t'embrasser, et bercer tes petits membres déchirés ! — Aïe !

— As-tu vu mes enfants ! — Je n'ai vu ni les tiens ni les miens : les mères n'ont plus de fils ! — Aïe !

— Nous sommes mères, et jamais nous ne pourrons nous consoler : ils ont massacré nos beaux enfants de lait ! — Aïe !



AU FELIBRE JAN BRUNET

/ Ome, tu qu'as ploura coume plouron li femo,
Tu, Brunet, coume iéu, d'abord qu'as vist mouri,
Ah! toco-me la man, mesclen nòsti lagremo,
Mai-que-mai, tóuti dous, poudèn nous dire ami,
Aro que, tóuti dous, avèn dessouto terro
| La car de nosto car, eila, que nous espèro.



AU POÈTE JEAN BRUNET

Homme, toi qui as pleuré, comme pleurent les femmes,
toi, Brunet, comme moi, puisque tu as vu mourir, ah !
touche-moi la main, mêlons nos larmes. Plus que
jamais, tous deux, nous pouvons nous dire amis,
maintenant que tous deux, avons sous terre la chair
de notre chair, là-bas, qui nous attend.

Aro que, tóuti dous, quand rintran dins l'oustau,
 Trouvan quaucun de-manco, e voulèn pas ie crèire;
 Cercan de membre en membre, e d'en bas, e d'en aut;
 Sèmblo en tóuti li pas, sèmblo qu'anan li vèire;
 E cercan de pertout sènso li rescountra;
 E pièi, las de cerca, finissèn pèr ploura.

Mai, de-bado plouran : mancon à la taulado,
 E quand vèn pèr manja, tóuti n'avèn plus fam;
 De-vèspre, après soupa, mancon à la vihado;
 Plus res babiho plus, sian mut en nous caufant.
 Nous anan coucha d'ouro, e li niue dourmèn gaire:
 / Tu veses toun pichot, e iéu vese moun paire.

Paure enfant ! tout-bèu-just sabié dire : — Mama ! —
 Quand de soun pichot bres, en risènt, s'aubouravo;
 Vers ta femo, Brunet, e que voulié teta;
 E, pèr teta 'nca pau, de-fes-que-i'a, plouravo,
 E voulié pas dourmi : l'aviés lèu assoula,
 O maire, em' un poutoun, em' un degout de la !

De sa bouco, au teté, l'enfant se pendoulavo,
 E, souto toun fichu, pièi quand vouliés jouga,
 / Toun teté, l'escoundiès, e l'enfant t'escalavo,
 Emé si pichot det venié lou descata !
 E, trefoulido, alor, dins ti grandi brassado
 Lou sarraves, o maire, uno longo passado !

Maintenant que, tous deux, en rentrant à la maison, nous trouvons quelqu'un qui manque, et ne voulons pas y croire ; nous cherchons de chambre en chambre, et en bas, et en haut ; il semble, à tous les pas, il semble que nous allons les voir ; et nous cherchons de partout sans les rencontrer ; et puis, las de chercher, nous finissons par pleurer.

Mais en vain pleurons-nous : ils manquent à la table, et quand vient pour manger, tous, nous n'avons plus fait ; le soir, après souper, ils manquent à la veillée ; plus de joyeux babil, nous nous chauffons en silence. Nous allons nous coucher de bonne heure, et, les nuits, nous ne dormons guère : toi, tu vois ton petit, et moi, je vois mon père.

Pauvre enfant ! A peine savait-il dire : — Maman ! — Quand, de son petit berceau, il se soulevait, en riant, vers ta femme, Brunet, et qu'il voulait teter ; et pour teter encore un peu, quelquefois il pleurait et ne voulait pas dormir : bien vite, ô mère, tu le calmais avec un baiser, avec une goutte de lait !

Par ses lèvres, l'enfant se suspendait à la mamelle ; et, sous ton fichu, lorsque ensuite tu voulais jouer, tu cachais ton sein, et l'enfant t'escaladait, avec ses petits doigts il venait le découvrir ! Et dans tes grands embrassements, alors, folle de joie, tu le serrais, ô mère, de longs moments !



! Paure vièi ! rede e blanc, l'ai vist dins si linçou ;
Counjala pèr la mort, l'ai vist moun paure paire :
Èro tranquile e bèu, e iéu i' ai sauta au còu ;
Tóuti, à soun entour, tóuti disien : — Pecaïre ! —
Paure vièi tant ama ! paure enfant tant urous !...
Plouren, que fai de bèn, ah ! plouren tóuti dous !

(Pour la 3^e fois)

De iéu, de tu, Brunet, de vous peréu, madamo,
Siéu pièi lou mai de plagne... ah ! digués pas de noun !
Sias jouine, mis ami, e lou bon Diéu vous amo ;
Bessai dins quàuqui mes aurés un enfantoun :
Diéu pòu rendre, quand vòu, un enfant à sa maire,
Mai iéu, o mis ami, quau me rendra moun paire ?



Pauvre vieillard ! blanc et roidi, je l'ai vu dans son linceul ; tout glacé par la mort, je l'ai vu, mon pauvre père : il était tranquille et beau, et je lui ai sauté au cou ; tous l'entouraient disant : — Hélas ! — Pauvre vieillard si aimé ! Pauvre enfant si heureux !... Pleurons, car cela fait du bien, ah ! tous les deux, pleurons !

De moi, de toi, Brunet, de vous aussi, madame, je suis, certes, le plus à plaindre... ah ! ne dites pas non ! Vous êtes jeunes, mes amis, et le bon Dieu vous aime ; dans quelques mois, peut-être, vous aurez un petit enfant. Dieu peut rendre, quand il veut, un enfant à sa mère, mais moi, ô mes amis, qui me rendra mon père ?



NOSTO-DAMO D'AFRICO

A MOUNSEGNE PAVY, EVESQUE D'ARGIÉ

I'a proun tèms que lou sang t'arrosò,
Vièio Africo, e lou sang fegoundò, à tèms o tard ! —
Sang di martire e di sòudard,
O rosò roujo, o bello rosò,
Sies expandido sus l'autar.

Rosò d'Africo, Nosto-Damo,
Pieta, pieta de nòstis amo !
Nosto terro èi cremado, o rosò ! mando-nous,
Coume uno douço plueio,
L'eigagno de ti fueio,
Lou prefum de ta flous.



NOTRE-DAME D'AFRIQUE

A MONSEIGNEUR PAVY, ÉVÊQUE D'ALGER

Depuis assez longtemps le sang t'arrose, vieille
Afrique, et le sang féconde, tôt ou tard ! — Sang des
martyrs et des soldats, ô rose rouge, ô belle rose, tu
es épanouie sur l'autel.

Rose d'Afrique, Notre-Dame, pitié pour nos âmes,
pitié ! Notre terre est brûlée, ô rose ! envoie-nous.
comme une douce pluie, la rosée de tes feuilles, le
parfum de ta fleur.



Te bastisson uno capello.

La bastisson amount, pèr que fugue un signau
A l'Aràbi qu'es à chivau,
Au marin que la mar bacello,
E que de liuen ie fague gau.

Roso d'Africo, Nosto-Damo,
Pieta, pieta de nòstis amo !
Nosto terro èi cremado, o roso ! mando-nous,
Coume uno douço plueio,
L'eigagno de ti fueio,
Lou parfum de ta flous.

Au souleias que vous esbriho,
Vàutri qu'anas trimant à travès li sablas,
Caravanié, quand sarés las,
Venès au rousié de Mario
Cerca l'oumbrun e lou soulas.

Roso d'Africo, Nosto-Damo,
Pieta, pieta de nòstis amo !
Nosto terro èi cremado, o roso ! mando-nous,
Coume uno douço plueio,
L'eigagno de ti fueio,
Lou parfum de ta flous.

Emé de pèiro, emé de maubre,
Aubouren la capello, aubouren-la bèn aut !
Que de tóuti fugue l'oustau !...
Quand lou rousié sara 'n grand aubre,
L'assoustara de si rampau.

On te bâtit une chapelle. On la bâtit sur la montagne, pour qu'elle soit un signal à l'Arabe qui chevauche, au marin battu par la mer, et que de loin elle leur porte joie.

Rose d'Afrique, Notre-Dame, pitié pour nos âmes, pitié ! Notre terre est brûlée, ô rose ! envoie-nous, comme une douce pluie, la rosée de tes feuilles, le parfum de ta fleur.

Sous l'ardent soleil qui vous éblouit, vous qui allez, en grande hâte, à travers les sables, voyageurs des caravanes, quand vous serez las, venez au rosier de Marie chercher l'ombre et le délassement.

Rose d'Afrique, Notre-Dame, pitié pour nos âmes, pitié ! Notre terre est brûlée, ô rose ! envoie-nous, comme une douce pluie, la rosée de tes feuilles, le parfum de ta fleur.

Avec de la pierre, avec du marbre, élevons la chapelle, élevons-la bien haut ! Qu'elle soit la maison de tous !... Quand le rosier sera un grand arbre, il l'abritera de ses palmes.



316

L'A LIBRE DE LA MORT.

Roso d'Africo, Nosto-Damo,
Pieta, pieta de nòstis amo !
Nosto terro òi cremado, o roso ! mando-nous.
Coume uno douço plueio,
L'eigagno de ti fueio,
Lou prefum de ta flous.

Vierge, ai paga ma redevènço :
Mis amour an brula dins toun encensié d'or...
Vierge, refresco-me lou cor !
E 'ntre l'Africo e la Prouvènço,
Que touto velo ane à bon port !

Roso d'Africo, Nosto-Damo,
Pieta, pieta de nòstis amo !
Nosto terro òi cremado, o roso ! mando-nous,
Coume uno douço plueio,
L'eigagno de ti fueio,
Lou prefum de ta flous.

A ti pèd mete aqueste libre :
O Tu que sies la vido, e l'espèro, e l'amour,
| Enfestoulis, celèsto flour,
| L'obro proumiero dóu felibre,
a Obro de jouinesso e d'ounour.



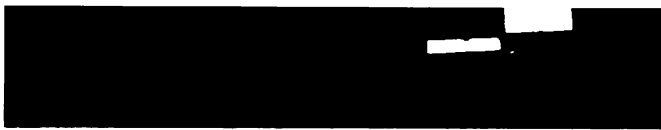
Rose d'Afrique, Notre-Dame, pitié pour nos âmes,
pitié ! Notre terre est brûlée, ô rose ! envoie-nous,
comme une douce pluie, la rosée de tes feuilles, le
parfum de ta fleur.

Vierge, j'ai payé ma redevance : mes amours ont
brûlé dans ton encensoir d'or... Vierge, rafraîchis-moi
le cœur ! et, entre l'Afrique et la Provence, que toute
voile aille à bon port !

Rose d'Afrique, Notre-Dame, pitié pour nos âmes,
pitié ! Notre terre est brûlée, ô rose ! envoie-nous,
comme une douce pluie, la rosée de tes feuilles, le
parfum de ta fleur.

Je mets ce livre à tes pieds : ô Toi qui es la vie, et
l'espérance, et l'amour, *enfestoie*, fleur céleste, l'œuvre
Première du poète, œuvre de jeunesse et d'honneur.





ENSIGNADOU

ENSIGNADOU

AVANS-PRÉPAUS DE F. MISTRAL..... vj

I

LOU LIBRE DE L'AMOUR

I. Ai lou cor bèn malaut.....	4
II. Alor, n'avès garda memòri.....	6
III. Ah ! se moun cor avié d'alo.....	12
IV. En tóuti sabès dire.....	16
V. Coume un enfant, urouso e lèsto.....	20
VI. Ah ! ta maneto caudo e bruno.....	24
VII. Nous veiren plus.....	28
VIII. Vous tant urouso à voste oustau.....	30
IX. Ai escala sus la cimo di moure.....	34
X. Dempiei que sias tant liuen.....	38
XI. De-la-man-d'eila de la mar.....	48
XII. Ah ! vaqui pamens la chambreto.....	54
XIII. Desempiei qu'es partido.....	62
XIV. En pensamen de ma bruneto.....	68
XV. Dins li pradoun, i'a de vióuleto.....	72
XVI. Ah ! ma plago es grando.....	78

INDEX

AVANT-PROPOS PAR F. MISTRAL..... vij

I

LE LIVRE DE L'AMOUR

I. J'ai le cœur bien malade.....	5
II. Vous avez donc gardé souvenance.....	7
III. Ah ! si mon cœur avait des ailes.....	43
IV. A tous vous savez dire.....	47
V. Comme un enfant, heureuse et légère.....	21
VI. Ah ! ta petite main chaude et brune.....	25
VII. Nous ne nous verrons plus.....	29
VIII. Vous si heureuse dans votre maison.....	34
IX. Je suis monté sur la cime des mornes.....	35
X. Depuis que vous êtes si loin.....	39
XI. Au pays d'outre-mer.....	49
XII. Ah ! voilà pourtant la chambrette.....	55
XIII. Depuis qu'elle est partie.....	63
XIV. En souci de ma brunette.....	69
XV. Dans les préaux, il y a des violettes.....	73
XVI. Ah ! ma plaie est grande.....	79



XVII. N'êro pas uno rêino.....	82
XVIII. O chambreto, chambreto.....	88
XIX. Vole pas treboula ta vido.....	90
XX. La femo se giblo e s'aubouro.....	104
XXI. O venerablo Roumo, emé ti palais rous.	140
XXII. De-que vos, moun cor.....	144
XXIII. Dins lis uba de Luro.....	122
XXIV. I'a long-têms que moun cor acampo.....	126
XXV. Ah ! dis amour d'aqueste mounde.....	128

II

L'ENTRELUSIDO

A. WILLIAM C. B.-WYSE.....	140
LA BESSOUNADO.....	142
RÉPONSE DE MM. JEAN REBOUL ET JULES CANONGE.....	152
LOU MES DE MAI.....	154
A MADAMO ***.....	162
LI TIRARELLO DE SEDO.....	168
LA NEISSÊNÇO.....	174
LI SEGAIRE.....	180
LI PIBOULO.....	190
LIS ESCLAU.....	200
CANSOUN DE NOÇO.....	208
A MADAMISELLO C. L.....	222



INDEX.	317
XVII. Ce n'était pas une reine.....	83
XVIII. O chambrette, chambrette.....	89
XIX. Je ne veux pas troubler ta vie.....	91
XX. La femme se courbe et se dresse.....	105
XXI. O vénérable Rome, avec tes palais roux.....	141
XXII. Que veux-tu, mon cœur.....	145
XXIII. Dans le septentrion de Lure.....	123
XXIV. Voilà longtemps que mon cœur accumule.....	127
XXV. Ah ! des amours de ce monde.....	129

II

L'ENTRÉ-LUEUR

A WILLIAM C. B.-WYSE.....	141
LES JUMENTS.....	143
RÉPONSE DE MM. JEAN REBOUL ET JULES CANONGE.....	152
LE MOIS DE MAI.....	155
A MADAME ***.....	163
LES TIREUSES DE SOIE.....	169
LA NAISSANCE.....	175
LES FAUCHEURS.....	181
LES PECPLIERS.....	191
LES ESCLAVES.....	201
CHANSON DE NOCE.....	209
A MADEMOISELLE C. L.....	223



318

ENSIGNADOC.

III

LOU LIBRE DE LA MORT

PÈR TOUSSANT.....	234
LA FAM.....	242
LOU LUME.....	248
LOU TREGEN.....	256
LI BELOIO DE LA MORTO.....	262
LOU 9 TERMIDOR.....	266
LA BLODO NEGRO.....	272
LA PIÉUCELLO.....	278
LIS INNOUCÈNT : — I LOU CHIN DE SANT JÓUSÈ.....	282
II LOU CHAPLE.....	288
III LI PLAGNUN.....	294
AU FELIBRE JAN BRUNET....	300
NOSTO-DAMO D'AFRICO.....	306

FIN



INDEX.

319

III

LE LIVRE DE LA MORT

A LA TOUSSAINT.....	235
LA FAIM.....	243
LA LAMPE	249
LE TREIZAIN	257
LES ATOURS DE LA MORTE	263
LE NEUF THERMIDOR.....	267
LA BLOUSE NOIRE.....	273
PCELLA	279
LES INNOCENTS : — I LE CHIEN DE SAINT JOSEPH.....	283
II LE MASSACRE.....	289
III LES LAMENTATIONS	295
AU POÈTE JEAN BRUNET.....	301
NOTRE-DAME D'AFRIQUE.....	307

FIN





LOU RAUBATORI

DRAME EN CINQ ACTES ET EN TROIS PROLOGES

EN PRÉPARATION

POÉSIE

LI FIHO D'AVIGNOUN

DRAME

LOU PAN DOU PECAT

4 ACTES, EN VERS

LOU PASTRE

3 ACTES, EN VERS





THÉODORE AUBANEL

LOU

RÈIRE-SOULÈU

(LE SOLEIL D'OUTRE-TOMBE)

RECUEIL DE POÉSIES INÉDITES RÉUNIES ET PUBLIÉES

PAR

LUDOVIC LEGRÉ



MARSEILLE

LIBRAIRIE FLAMMARION

AUBERTIN ET ROLLE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

rue Paradis, 34



À Monsieur Eugène Lintilhac
hommage reconnaissant de l'éditeur

Ludovic Legré

1

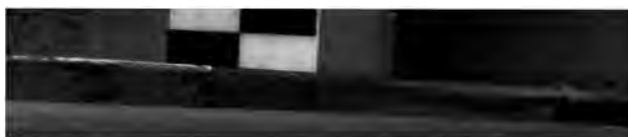








LOU RÈIRE-SOULÈU



Theodore Aubanel

TEODOR AUBANÈU

LOU

RÈIRE - SOULÈU

RABAIET DE POUESIÒ INEDITO ACAMPA E PUBLICA

PÈR

LUDOVI LEGRÉ



MARSHO

LIBRARIÉ FLAMMARION

AUBERTIN E ROLLE, LIBRAIRE-EDITOUR

carriero Paradis, 34

Reservo de tóuti li dre.

Ce





M. C. C.

Habog Dujardin Paris





Handwritten signature or name



THÉODORE AUBANEL

LE

SOLEIL D'OUTRE-TOMBE

RECUEIL DE POÉSIES INÉDITES RÉUNIES ET PUBLIÉES

PAR -
LUDOVIC LEGRÉ



MARSEILLE
LIBRAIRIE FLAMMARION
AUBERTIN ET ROLLE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
rue Paradis, 34

Tous droits réservés.



A FRÉDÉRIC MISTRAL

Mon cher ami,

En publiant aujourd'hui les poésies inédites de Théodore Aubanel, j'achève de remplir le mandat que m'avait conféré le testament du glorieux poète.

Après avoir donné au public l'édition définitive des Filles d'Avignon, — ce recueil de chefs-d'œuvre imprimé une première fois du vivant de l'auteur, mais pour n'être distribué qu'à un si petit nombre d'amis ! — après avoir raconté sa vie, ses luttres, ses douleurs ¹ et tenté de faire revivre cette figure si noble et ce cœur si grand, il ne me restait plus qu'à réunir celles de ses poésies que pendant plus de trente années l'illustre

¹ *Le poète Théodore Aubanel, récit d'un témoin de sa vie. — Paris, Lecoivre, 1894.*



félibre égrena le long de sa route, sans que la mort lui ait laissé le loisir d'en former lui-même l'assemblage.

J'ai maintenant, mon cher Frédéric, à m'acquitter envers toi d'un devoir très doux.

Il est juste que je te remercie publiquement du concours que tu m'as prêté pour l'accomplissement de ma tâche. Tu sais combien je tenais à faire passer sous tes yeux, avant l'impression, tous les textes provençaux, afin d'obtenir de ton autorité la certitude qu'il ne s'y était commis aucune infraction aux lois de cette belle langue provençale dont tu auras été, en notre siècle, le restaurateur providentiel. Et c'est toi qui m'as suggéré le titre sous lequel paraît le recueil des poésies inédites. Il fallait, comme tu me le faisais si justement remarquer, un titre indiquant lui-même qu'il n'émanait pas de l'auteur, à qui nul n'avait, pour quoi que ce fût, le droit de se substituer. Entre les premières tribulations que lui suscitèrent les Filles d'Avignon et sa mort, hélas ! si prématurée, Aubanel n'eut pas le temps de préparer un autre volume. L'idée d'outre-tombe, qu'exprime si poétiquement le mot de Rèire-Soulèu, fixe bien le caractère de la publication actuelle, due à l'initiative qu'avait à prendre le légataire du poète.

Le travail de copiste et de traducteur auquel je viens de me livrer m'a permis de savourer longuement les

qualités multiples qui concourent à faire de Théodore Aubanel un poète de si haute valeur. Ces qualités, si je ne me suis pas fait illusion, éclatent de façon supérieure dans notre recueil posthume.

Avant tout, la clarté. Cette vertu cardinale des intelligences latines, notre ami l'a possédée à un rare degré. On ne verra jamais flotter dans son œuvre le moindre flocon de brume. Il est toujours lumineux. Et pour saisir sa pensée, le lecteur ou l'auditeur n'ont besoin d'aucun effort.

Puis, l'enthousiasme qui, à certaines heures, l'emportait, par de si puissants coups d'aile, in excelsa.

Quand il redescendait des hauteurs, quel sentiment profond, quel sentiment exquis des choses de la nature ! Divers poèmes du nouveau recueil montreront avec quelle vérité, quelle bonhomie, quelle saveur il parlait, à l'occasion, la langue rustique et populaire.

Et le rythme ! Les fées de son berceau, généreuses jusqu'à la prodigalité, n'oublièrent pas ce don primordial. Tantôt douce, tantôt entraînant, la mélodie de ses vers est toujours variée merveilleusement. Ne pourrait-on pas dire de lui qu'il fut le Rythme fait homme ?

J'ai parlé de son grand cœur. L'envie, qui a tourmenté et déshonoré tant de poètes, ne mordit point Théodore Aubanel. Je puis rendre ce témoignage que pendant



trente ans d'intimité, je n'ai jamais surpris chez lui le moindre mouvement de jalousie. Il admirait, sans aucune restriction, avec le plus cordial abandon, tout ce que chez autrui il trouvait digne d'être admiré. Tes œuvres, mon cher Frédéric, n'eurent pas d'admirateur plus fervent. — sa correspondance même en fait foi, — et personne n'a plus chaudement que lui applaudi les victoires. Lorsque nous nous rencontrâmes à Pierrerue, lui et moi, avec quel enthousiasme, dès nos premiers entretiens, il me raconta Mirèio, que tu étais alors sur le point d'achever ! Il insista sans relâche jusqu'à ce qu'il eût obtenu la promesse qu'en revenant des Alpes je le rejoindrais à Avignon, d'où nous irions ensemble le voir.

Au cours des longues et douces journées que je viens, en préparant le Rèire-Soulèu, de revivre avec Théodore, le souvenir de ce pèlerinage n'a pas cessé de me hanter. J'avais constamment devant les yeux le petit salon de Maillane où, par les fenêtres ouvrant sur ton jardin, les rayons d'un soleil d'automne entraient si joyeusement. Tu nous retins pendant trois jours et tu consentis à lire, aux deux amis émerveillés, les douze chants de Mirèio.

C'était là, mon cher ami, un des plus doux souvenirs de ma vie : il s'y mêle aujourd'hui une grande tristesse. Ah ! certes, nous ne pensions pas ce jour-là, — où,



A FRÉDÉRIC MISTRAL

XI

pour tous les trois, la route semblait s'ouvrir si riante et si belle. que Théodore Aubanel nous serait si brusquement enlevé, en pleine maturité de sa force, en plein épanouissement de son génie poétique, et qu'il confierait le soin de veiller sur son œuvre au jeune inconnu que tu venais d'accueillir avec une si grande cordialité, et qui, après tant d'années écoulées, est heureux et fier, mon cher Frédéric, de pouvoir se dire

Ton ami fidèle.

Ludovic LEGRÉ.

Marseille, le 31 octobre 1899.





LOU RÈIRE-SOULÈU



ENVOUCACIOUN

La Pouèsio, à grand cop d'alo,
Plus aut, toujours plus aut, escalò ;
Vai jusquo à Diéu, vai mounte vòu ;
La Pouèsio, aiglo sublimo,
Quand trèvo sus li bèlli cimo,
Queto amo fièro noun trelimo
De l'acoumpagna dins soun vòu ?

Tout mor ; mai elo, sèmpre vivo,
Estrassant la niue e li nivo,
Jouino coume un soulèu levant,
Coume un enfant d'pù cèu divino,
Trelusis, e tout s'enlumino,
E lou que dins la vau camino
Saludo en ié passant davans.



INVOCATION

La Poésie, à grands coups d'aile, plus haut, toujours plus haut s'élève; elle va jusqu'où elle veut, elle va jusqu'à Dieu; la Poésie, aigle sublime, lorsqu'elle hante les sommets superbes, quelle âme fière ne brûle de l'accompagner dans son vol?

Tout meurt; mais elle, toujours vivante, déchirant la nuit et les nuages, jeune comme un soleil levant, divine comme un enfant du ciel, resplendit, et tout s'illumine, et celui qui s'avance au fond de la vallée salue, en passant devant elle.



Saluden la noblo divesso !
Es lou bonur, es la sagesso
D'èstre si prèire au tèms que sian ;
Quand dins la pousso tout debano,
Quand lou laid pico emé si bano
Pèr chanja lou tèmple en cabano
Ounte se viéuton li bóumian,

Es bèu d'ista dre dins la foulo
Que se rebalo e que s'engoulo
Sai pas mounte; de garda siéu
Sa fe, soun cor; quand revouluno
L'aurige e que l'espèr degruno,
Quand se crèi plus au clar de luno,
Quand se crèi plus au tron de Diéu.

L'auro matiniero qu'arribo
Fai fèrni la broundo di pibo
D'un trefoulèri misterious,
E, dóu frountau i branco basso,
Un frejoulun rapide passo:
Sèmblo, dins li fueio foullasso,
Que s'ausis charra d'amourous.

Saluons la noble déesse ! C'est le bonheur, c'est la sagesse d'être ses prêtres au temps où nous vivons ; lorsque dans la poussière tout s'écroule, lorsque la laideur frappe de ses cornes pour changer le temple en une mesure où se vautreront les bohémiens,

Il est beau de rester debout dans la foule qui se ravale et qui s'engouffre on ne sait où, de garder intacts sa foi, son cœur, quand tourbillonne l'ouragan et que l'espérance s'est enfuie, quand on ne croit plus au clair de lune, quand on ne croit plus au tonnerre de Dieu.

La brise matinale qui s'élève fait palpiter la ramure des peupliers d'un tressaillement mystérieux ; et du faite aux branches d'en-bas passe un frisson rapide : il semble, dans les feuilles folles, qu'on entend babiller des amoureux.



Aquéu paraulis, pèr l'entèndre,
Fau un esprit mascle, un cor tènere
Ébri dóu bèu, ébri d'amour ;
Mai quau trato de bachiquello
Nòsti celèsti farfantello,
Pèr éu lou cèu n'a plus d'estello
E la terro n'a plus de flour.

Dins l'azur, dins la clarta fado,
Vers l'ideau, d'uno boufado
Envoulen-nous! la niue vèn lèu :
Enterin que l'oumbro davalò,
Fai jour sus la cimo pourpalo;
L'aucèu emporto sus soun alo
Li darrié trelus dóu soulèu.



INVOCATION

7

Ce langage, pour le comprendre, il faut un esprit mâle, un cœur tendre enivré du beau, enivré d'amour; mais pour celui qui traite de babioles nos célestes visions, le ciel n'a plus d'étoiles et la terre n'a plus de fleurs.

Dans l'azur, dans la clarté féerique, vers l'idéal, tout d'une haleine, envolons-nous! La nuit vient vite: tandis que l'ombre descend, il fait jour sur les cimes empourprées; l'oiseau emporte sur son aile les derniers reflets du soleil.



LI CAMPANO DE PASCO

1

**Di campano lou brand countènt
Coume un fum s'espandis dins l'aire...
Sounas, sounas pèr lou Sauvaire!
Sounas, sounas pèr lou printèms !**

**Alin, dins l'aubo que s'abraso,
Ressuscito lou gai soulèu;
De la baumo esvartant la graso,
Lou Sauvaire sort d'ou tombèu.**

**Clouchié, que veses dins la plano
A ti pèd t'outi lis oustau;
Tu que mountes sur la versano
Emé li mèle d'ou coutau ;**



LES CLOCHES DE PAQUES

I

En joyeuses volées le son des cloches comme une fumée se répand dans l'air... Sonnez, sonnez pour le Sauveur ! Sonnez, sonnez pour le printemps !

Là-bas, vers l'orient qui s'enflamme, ressuscite le gai soleil ; de la grotte renversant la pierre, le Sauveur sort de son tombeau.

Clocher, qui vois dans la plaine toutes les maisons à tes pieds ; toi qui t'élèves avec les mélèzes sur le penchant du coteau ;

O vièi bourdoun di catedralo
Que fas fèrni lis arcadié;
E tu, coume un cant de cigalo,
Pichot trignoun dóu mounastié;

Jacoumar sour, campano lindo,
Sounas, cantas tóutis ensèn;
Galoï carrihoun, brusis, dindo
Pèr lou Sauvaire e lou printèms!...

O bèlli campano de Pasco,
Sounas, sounas, din! dan! dan! doun!
La Mort, coume uno laïdo masco,
Gingoulo, e fugis, e s'escound.

Pèrtout la vido se revihò,
Dins lou bos, la vilo, li mas;
Au founs de la claro ramiho
Lis aureto se parlon bas.

L'abiho varaïo e vounvouno,
Sus li serre fai soun festin
De ço que lou printèms ié douno
E de l'eigagno dóu matin.

O vieux bourdon des cathédrales, qui fais frissonner
les arceaux ; et toi, telle qu'un chant de cigale,
humble sonnerie du couvent ;

Jacquemart grave, cloches au son clair, sonnez,
chantez tous ensemble ; gai carillon, tinte, tinte pour
le Sauveur et le printemps!...

O belles cloches de Pâques, sonnez, sonnez, din-
dan ! dan-don ! La Mort, comme une horrible sorcière,
hurle, et fuit, et va se cacher.

Partout se réveille la vie, dans les bois, la ville,
les *mas* ; au fond de la claire ramée les zéphyrse
parlent tout bas.

L'abeille va et vient, bourdonnante, et sur les
sommets elle fait son régal de ce que le printemps
lui offre et de la rosée du matin.



12

LI CAMPANO DE PASCO

**Li flour embaumon souto l'auro;
Li branco soun pleno d'aucèu;
De si grand rai lou soulèu dauro
Touto la terro e tout lou cèu.**

**Oh ! coume la verduro es jouino !
Oh ! quènti parfum an li flour !
Ah ! que lou cor tresano e souino
Tout ébri de joio e d'amour !...**

**Di campano lou brand countènt
Coume un fum s'espandis dins l'aire :
Sounas, sounas pèr lou Sauvaire !
Sounas, sounas pèr lou printèms !...**

11

**Es aro que fai bon de s'enana pèr orto
Sabe pas mounte barrulant;
De sourti de la vilo e de fugi si porto
A l'asard, coume un escoulant!...**



LES CLOCHES DE PAQUES

13

**Les fleurs embaument sous la brise; les branches
sont pleines d'oiseaux; de ses grands rayons le soleil
dore toute la terre et tout le ciel.**

**Oh ! comme la verdure est jeune ! oh ! quels parfums
ont les fleurs ! Ah ! que le cœur tressaille et soupire,
tout enivré de joie et d'amour !...**

**En joyeuses volées le son des cloches comme une
fumée se répand dans l'air... Sonnez, sonnez pour
le Sauveur ! Sonnez, sonnez pour le printemps !**

11

**C'est maintenant qu'il fait bon d'aller par les
chemins, je ne sais où, errant; de sortir de la ville
et de fuir loin de ses portes, au hasard comme un
écolier !...**



Cresiéu moun cor barra, cresiéu moun amo morto
Emé l'ivèr triste e jalant ;
Mai jouinesso e bèuta saran sèmpre pu forto ;
O moun cor, tabaso plan-plan !...

Emé l'auro d'abriéu flourant li tamarisso,
Emé lou caud soulèu, talo embriagadisso
Plòu dedins iéu en raisso d'or,

Sus lis aubre ramu, sus li róugi téulisso,
Tóuti lis auceloun an talo cantadisso
Que la joio clafis moun cor !...



LES CLOCHES DE PAQUES

15

Je croyais mon cœur fermé, je croyais mon âme
morte avec l'hiver triste et glacial ; mais jeunesse et
beauté sont toujours les plus fortes ; ô mon cœur,
bats tout doucement!...

Avec la brise d'avril, couvrant de fleurs les tamaris,
avec le chaud soleil, une telle ivresse s'épand en moi
comme une pluie d'or,

Sur les arbres feuillus, sur les toitures rouges, tous
les oisillons ont de tels concerts, que de mon cœur
la joie déborde !...



LOU VIN KIUE

I

Aquest vèspre, à la vihado,
La famiho es revihado
Dóumaci fan lou vin kiue ;
Lou fiò jito si belugo ;
L'enfant, que la som pessugo,
Badaio e se freto l'iue.

La grand a pres sa fielouso :
Es segur pas vanelouso
'Quelo pauro vièio grand !
La maire es afeciounado,
Courduro, à l'aise assetado ;
Zino trio lou safran.



LE VIN CUIT

1

A la veillée, ce soir, dans la famille personne ne s'endort: on y fait le vin cuit; le feu projette ses étincelles; l'enfant, que pince le sommeil, baille et se frotte les yeux.

L'aïeule a pris sa quenouille; elle n'est point indolente, bien sûr, cette pauvre vieille aïeule! La mère est fort appliquée; assise à l'aise, elle coud; Zine trie le safran.



Lis ome atubon si pipo;
En rouvihant lou cat lipo
Uno sieto pèr lou sòu ;
Chascun dins la chaminèio
Jito soun brout de bourrèio;
Fan round davans lou peiròu.

II

LOU PAIRE

Noste moussu, qu'a d'engano,
Encavo si damo-jano...
Tout acò rènd pas plus gras !
Siegue vièi o de l'annado,
Lou flasquet de la journado
Es tant lèu viege que ras.

LOU RAFI

D'aigo de la pouso-raco
Dins un tinèu, sus la raco,
Fai de trempo pèr tout l'an.
La trempo à l'acoustumado
Vèn toujours que mai sermado:
Se n'en chourlo que pu plan.



LE VIN CUIT

19

Les hommes fument la pipe; en ronronnant le chat pourlèche une assiette sur le sol; chacun dans la cheminée jette des brindilles sèches; on fait cercle autour du chaudron.

II

LE PÈRE

Notre maître, un rusé compère, met en cave ses dames-jeannes. Tout cela ne nous engraisse pas! Vin vieux ou vin de l'année, le flacon de la journée est aussitôt vidé que rempli.

LE VALET DE FERME

En versant dans un cuvier, sur le marc de raisin, l'eau de la noria, il fait de la piquette pour toute l'année. La piquette, comme d'usage, devient de plus en plus faible: on la boit moins rapidement.



LOU VIN KIUE

LOU DROLE

Lou matin, à la coulèto,
Cargan nosto miejo-guèto
Emé dous det de vin kiue;
Alor cregnèn pu l'eigagno,
L'auro que boufo e s'encagno
Ni li nèblo de la niue.

LOU PAIRE

I'a 'n an, tramblère li fèbre...
N'ai garda 'no pòu de lèbre!
S'ai caud, beve: èi moun soulas.
Mai pèr aquéu que s'empego
Jamai tiro dre sa rego
'Mé 'n araire à tres coulas.

LOU DROLE

Dins lou peiròu que cantejo
Lou vin kiue deja perlejo:
Zino, refresco li got.
Nous coucharen que tout-aro...
Viejo! fai n'en chima 'ncaro!

LOU CAGO-NIS

Ma maire, qu'èi bon acò!

Avignoun, òutobre 1830.

LE FILS

Le matin, à la collation, il suffit de deux doigts de vin cuit pour nous enivrer à demi. Alors nous ne redoutons plus la rosée, ni le vent qui souffle avec acharnement, ni les brumes de la nuit.

LE PÈRE

L'an passé, je tremblais la fièvre... j'en conserve une peur de lièvre! Si j'ai chaud, je bois: c'est mon réconfort. Mais pour celui qui se soûle, jamais il ne pourra tirer droit son sillon avec une charrue à trois colliers.

LE FILS

Dans le chaudron qui chantonne, déjà le vin cuit brille en perles: Zine, rince les verres. Nous ne nous coucherons qu'un peu plus tard... Verse! fais-nous-en goûter encore!

LE PETIT GARÇON

Ma mère, comme c'est bon!

Avignon, octobre 1850.



BONO ANNADO

AU FELIBRE AJOUGUI

Riche, gus, mestierau, canounge,
Ah! d'abord que vers lou vieiounge
O pu vite, o pu plan, tóuti fau camina,
E fau camina sènso pauso,
Moun bon ami, fai uno causo:
Vai-t'en au pas di cacalausos,
Car degun d'aquéu viage a pouscu s'entourna.

Quand la vido es negro d'espino,
Un an de mai sus lis esquino
De-segur es un fai que rènd gaire countènt.
Mai pèr tu la cargo es lóugiero,
Car sèmpre ta vido es pariero
Coume un mouloun de blad sus l'iero...
Pèr tu l'an que s'envai es coume l'an que vèn.

BONNE ANNÉE

A PAUL GIÉRA

Riches, gueux, travailleurs, chanoines, ah ! puisque vers la vieillesse, ou plus vite, ou plus lentement, il faut tous nous acheminer, et nous acheminer sans arrêt, fais une chose, mon bon ami : marche au pas des limaces, car personne de ce voyage n'a pu s'en retourner.

Quand la vie est semée d'épines, une année de plus sur les épaules est assurément un fardeau qui ne rend guère content. Mais pour toi la charge est légère, car ta vie est toujours égale comme un monceau de blé sur l'aire... Pour toi l'an qui s'en va est comme l'an qui vient.



Tis annado soun riserello:
Basto n'en vèngue uno sequelo!
Lis an fuson tant lèu quand fuson sèns soucit!
Es tant plasènt pèr tu lou viage!
De l'acourchi sarié daumage:
Sus toun camin i'a tant d'oumbrage,
E tant de bon rescontre, e tant de bons ami!

Tes années sont riantes: puisse-t-il en venir une longue série! Les ans coulent si vite quand ils coulent sans souci! Le voyage est pour toi si charmant que de l'abréger ce serait dommage: il y a sur ton chemin tant d'ombre, et tant de bonnes rencontres, et tant de bons amis!

1855.



DEMAN

A MOUN CAR AMI LUDÒVI L....

*Era già l'ora che volge 'l disio
A' naviganti, e 'ntenerisce 'l cuore
Lo di, ch' an detto a' dolci amici a Dio:*

*E che lo nuovo peregrin d'amore
Punge, se ode squilla di lontano
Che paia 'l giorno pianger, che si muore.*

DANTE, *Purgat.*, c. VIII.

N'i'a que fan de long roumavage,
Pàuris aucèu, liuen, liuen dóu nis ;
E n'i'a bèn liuen de si vilage,
E n'i'a dins Roumo e dins Paris.
Basto li vèire quauque viage,
Se jamai tournon au païs !



DEMAIN

A MON CHER AMI LUDOVIC L....

C'était l'heure où sont pris d'ardente rêverie
Ceux qui sont sur la mer, où leur âme attendrie
Retourne aux doux amis qui les ont vus partir ;

L'heure où se sent percé d'une amoureuse peine
Le nouveau pèlerin, si la cloche lointaine
Tinte et semble pleurer le jour qui va mourir.

Traduction RATISBONNE.

Il y en a qui font de longs pèlerinages, pauvres
oiseaux, loin, loin du nid ; il y en a bien loin de leur
village, soit à Rome, soit à Paris. Pussions-nous les
revoir un jour, si jamais ils retournent au pays !



Es de chatouno bèn amado,
Es peréu de bràvi jouvènt ;
N'i'a que soun couscri à l'armado,
N'i'a que soun moungeto au couvènt ;
S'acampon plus à la vihado,
Mai parlan d'éli bèn souvènt.

E fau toujours que quaucun lande
Di vièis ami : ah ! sian pas tant !
Tóuti li jour, de noste brande
Uno man laisso uno autro man.
Iéu, i'a de fes que me demande :
 Quau es que partira deman ?

Ce sont des jeunes filles bien aimées, ce sont aussi de braves garçons ; il y en a qui sont conscrits à l'armée, il y en a qui sont nonnes au couvent ; ils ne s'assemblent plus à la veillée, mais nous parlons d'eux bien souvent.

Et toujours il faut que quelqu'un nous échappe des vieux amis : ah ! nous ne sommes pas si nombreux ! Tous les jours, à notre ronde, une main lâche une autre main. Et que de fois je me demande : — Quel est celui qui partira demain ?



CANSOUN

SUS L'ÈR DE MAGALI

O gènto e douço damisello,
Vos que te cante uno cansoun ;
Mai ma cansoun n'es pas nouvello
E l'èr n'es un pau vieianchoun.
Dequé ié fai ? Dins li bouissoun
Tambèn soun bello
Li cantadisso que tout l'an
Lis aucèu fan.

Quand la mountagno se desnèusso,
Tóuti li vabre an d'aigo abord ;
Is aubre quand mounto la mèusso,
Lou nouvelun vous mounto au cor ;
Vous sentès gai e viéu e fort,
Quand de sa bèusso
Lou mes de Mai vuejo l'amour
Emé li flour.



CHANSON

SUR L'AIR DE MAGALI

O charmante et douce demoiselle, tu veux que je te chante une chanson ; mais ma chanson n'est pas nouvelle, et l'air en est un peu vieillot. Qu'est-ce que cela fait ? Dans les buissons, ils sont beaux tout de même les concerts que toute l'année font les oiseaux.

Quand sur les montagnes fond la neige, tous les ravins ont de l'eau à pleins bords ; aux arbres quand monte la sève, le renouveau vous monte au cœur ; vous vous sentez joyeux et vifs et forts, quand, de sa corbeille, le mois de mai verse l'amour avec les fleurs.



Sèmpre la douço regalido
Au cors jalèbre fai de bèn ;
Sèmpre li chatouno poulido
Saran amado di jouvènt.
Vaqui perqué, de tu tambèn,
Chato candido,
Vaqui perqué d'èstre amoureux
Siéu pas crentous.

Que me diran li chatouneto,
Tóuti li chato qu'ai ama :
O Leonio, e tu, Bruneto,
E tu, ma pichoto Clara ?
E tu peréu, qu'ai tant ploura,
Pauro moungeto !
Nòstis amour soun bèn fini,
Bruno Zani !

Aro, adiéu dounc, veici l'autouno,
T'envas ! Deman nous veiren plu ;
Adiéu ! Belèu eiçò t'estouno
Que fugue iéu tant esmougu ?
Me souvendrai toujours de tu,
Noblo chatouno !
Te largue Diéu l'urouseta
Que m'a quita !

Panisset, 9 d'avoust 1857.

Toujours la douce flambée d'une régalade au corps frileux fait du bien ; toujours les belles jeunes filles seront aimées des jouvenceaux. Voilà comment, de toi aussi, jeune fille étonnée, voilà pourquoi j'ose sans crainte être amoureux.

Que me diront les jeunes filles, toutes les jeunes filles que j'ai aimées : ô Léonie, et toi, Brunette, et toi, ma petite Clara ? Et toi aussi que j'ai tant pleurée, pauvre nonne ! Nos amours sont bien finis, brune Zani !

Maintenant, adieu donc ! Voici l'automne et tu t'en vas ! Demain nous ne nous verrons plus ; adieu ! Peut-être es-tu surprise de me voir, moi, si ému ? Je me souviendrai toujours de toi, noble jeune fille ! Que Dieu te donne à profusion tout le bonheur que je n'ai plus !

Panisset, 9 août 1857.



ESCRI SUS LA PARET DOU CASTÈU D'I

**La jouveineto, douço e bello,
« Lé vole ana », nous avié di.
Risènt de la mar que bacello
Au vènt larguerian nosto vèlo
E, sus l'oundado espouscarello,
Arriberian au Castèu d'l.**

16 de jun 1860.



ÉCRIT SUR LE REMPART DU CHATEAU D'IF

La jeune fille, douce et belle, « j'y veux aller », nous avait dit. Riant de la mer soulevée, au vent nous larguâmes la voile, et, sur la vague éclaboussante, nous arrivâmes au château d'If.

16 juin 1860.



LETRO A DOUS NOVI

Moun bon ami, ma gènto damo,
Nous esperés pas: gramaci!
Dimècre, nous fau resta' ici;
Nous fai peno e nous fai soucit,
Car l'uno e l'autre bèn vous amo.

Ah! segur, nous aurié fa gau,
Deman dimècre, ana vous vèire,
E 'mé vautre turta lou vèire;
Mai poudèn pas quita l'oustau.
E l'encauso n'es un arlèri
Qu'a fa 'n libre e dis que vendra
Dimècre au vèspre, emé mistèri,
Pèr me parla. - - Vai, laid gimèrri,
Vai-t'en paise lou fen di prat!



LETTRE A DEUX JEUNES MARIÉS

Mon bon ami, ma gente dame, ne nous attendez pas: merci! Mercredi, il nous faut rester ici; cela nous fait beaucoup de peine et nous met en souci, car tous les deux nous vous aimons bien.

Ah! certes, nous aurions été heureux, demain mercredi, d'aller vous voir et de choquer le verre ensemble; mais nous ne pouvons pas quitter la maison. Et la cause en est un ennuyeux personnage qui a fait un livre et dit qu'il viendra mercredi au soir, avec mystère, pour m'en parler. - Va, laid jumart, va-t'en paitre le foin des prés.



Adounc, adieu la blanco taulo
Ounte ère urous de m'asseta
Entre l'amour, l'amigueta,
Que me disien dóuci paraulo !
O gaio permenado, adieu !
Li veiras plus, folo Durènço,
Li joio de nosto jouvènço,
Quand parlavian de tu, Prouvènço,
De nòsti mîo e dóu bon Diéu !

Adounc, adieu, bèlli vesprado
En coumpagno de mis ami,
Gènti cansoun, lóngui charrado,
E la man tendramen sarrado,
Quand mountavon pèr s'endourmi.
A l'ouro ounte lou fres aleno
Dins lou bos que s'argènto e ris,
Quand s'enauro la luno pleno
A travès li brancage gris.

Moun bon ami, ma gènto damo,
Nous esperés pas : gramaci !
Dimècre nous fau resta 'ici ;
Nous fai peno e nous fai soucit,
Tant l'uno e l'autre bèn vous amo !

Donc, adieu la nappe blanche où j'étais heureux de m'asseoir entre l'amour et l'amitié qui me tenaient doux propos ! O gaies promenades, adieu ! Tu ne les verras plus, folle Durance, les joies de notre jeunesse, quand nous parlions de toi, Provence, de nos amies et du bon Dieu !

Donc, adieu, belles soirées en compagnie de mes amis, jolies chansons, longs bavardages, et la main tendrement pressée, quand ils montaient pour s'endormir, à l'heure où la fraîcheur revient dans le bois qui s'argente et rit, quand s'élève la pleine lune à travers les branchages gris.

Mon bon ami, ma gente dame, ne nous attendez pas : merci ! Mercredi, il nous faut rester ici. Cela nous fait beaucoup de peine et nous met en souci, car tous les deux nous vous aimons bien !



PREGUIERO

PÈR MA FEMO PRENS

Segnour, agués pieta d'aquelo pauro femo,
Uno femo, o moun Diéu, quasimen un enfant!
Dins lis àrsi, dins li lagremo,
Que porte pas soun fru coume tant d'autro fan.

Pecaire! es ma mouié tëndro, inoucènto e puro:
Moun Diéu, remembras-vous di proumié jour d'alis
E de l'innoucènto naturo
E d'Èvo touto bello au terren paradis.

Èvo a peca, segur, mai pieta pèr si fiho!
Que touto joio sèmpre ague pas sa doulour;
Que la courouno di famiho
Noun fugue toujours facho e d'espino e de flour!



PRIÈRE

POUR MA FEMME ENCEINTE

Seigneur, ayez pitié de cette pauvre femme! Une femme, ô mon Dieu, presque encore une enfant! Que dans les tourments et les larmes elle ne porte pas son fruit, comme tant d'autres font.

C'est ma femme, Seigneur, frère, innocente et sainte! Souvenez-vous des premiers jours d'Eden, et de la nature innocente, et d'Ève toute belle au paradis terrestre.

Ève a péché, c'est vrai, mais pitié pour ses filles! Que toute joie n'ait pas constamment sa douleur! Que la couronne des familles ne soit pas toujours faite et d'épines et de fleurs!



Regardas lis aucèu : bouscarlo e dindouletto,
I pouncho di téulisso, i branco di bouissoun,
N'en trefoulisson dis aleto,
Tout en couvant sis iòu, n'en canton de cansoun !

Es l'ounour dóu printèms e n'es peréu la fèsto,
Aquelò cantadisso, e, quand vène au lindau,
Iéu, de l'ausi, brande la tèsto,
E pènsa à ma mouié tant malauto à l'oustau.

Elo qu'avié de joio autant que de jouinesso
E de rire e de forço autant que de santa,
Vès ! sa malandro e sa feblesso !
N'a plus que soun amour, n'a plus que sa bèuta ;

Mai sa bèuta neblado. E tristo, alangourido,
Si péu, négri anèu, retoumbon tout-de-long
Sa pauro caro esculourido ;
A taulo a ges de fam, au lié n'a ges de som.

Pamens jamai se plang, e recito sis Ouro,
Li niue, li lòngui niue mounte pòu pas dourmi ;
Pièi, de-vers iéu se viro e plouro,
E dis : – Pèr m'ajuda, fai-me 'n poutoun, ami !

Regardez les oiseaux: les hirondelles, les fauvettes, au rebord des toitures, aux branches des buissons, tout en couvant leurs œufs, joyeusement agitent leurs ailes et chantent leurs chansons.

Du printemps c'est l'honneur et c'est aussi la fête, que ce doux concert; et quand sur le seuil de ma porte je l'entends, je secoue la tête, et je songe à ma femme, si malade à la maison.

Elle qui de la jeunesse avait la gaité, le rire, les forces, la santé, voyez son malaise et sa faiblesse! Elle n'a plus que son amour, elle n'a plus que sa beauté;

Mais sa beauté voilée. Elle est triste, alanguie; ses cheveux, noirs anneaux, retombent tout le long de son pauvre visage décoloré; à table, point de faim, au lit, plus de sommeil.

Pourtant jamais elle ne se plaint, et elle récite ses prières pendant les nuits, les longues nuits où elle ne peut dormir. Puis vers moi elle se tourne, et me dit en pleurant: « Pour me venir en aide, ami, embrasse-moi. »



E noun ié pode rên, iéu, pode que la plagne,
Mai vous que poudès tout, ajudas-la, moun Diéu !
Ah! que vosto man l'acoumpagne,
E caminas em'elo, e dounas-ié 'n bèu fiéu !



PRIÈRE

45

**Et moi je n'y puis rien, je ne peux que la plaindre ;
mais vous qui pouvez tout, secourez-la, Seigneur !
Ah ! que votre main l'accompagne, marchez à côté
d'elle, et donnez-lui un bel enfant !**



LOU POUTOUN DE JUDAS

A NOSTE SANT PAIRE LOU PAPO PÌO IX

**O sant Pèire, amoundaut, sant Pèire, dequé fas,
Mai dequé fas de toun espaso ?
Quouro toun bras s'aubouro e lis agraso ?
Veici l'ouro e la niue dóu poutoun de Judas !**

**La niue es sournò, frejo, amaro :
D'ami n'en rèsto proun encaro...
Noun podon que ploura, noun podon que gèmi ;
Dins l'oumbro dóu pecat lou mounde es endourmi.
Lou tèms es sour, lou tèms es orre ;
S'ausis plus qu'un crid : — Fau que more !**



LE BAISER DE JUDAS

A SA SAINTETÉ LE PAPE PIE IX

O saint Pierre, là-haut, saint Pierre, que fais-tu, mais que fais-tu donc de ton épée ? Quand ton bras se lèvera-t-il pour les écraser ? Voici l'heure et la nuit du baiser de Judas !

La nuit est sombre, froide, amère : des amis, il en reste bien quelques-uns... Ils ne peuvent que pleurer, ils ne peuvent que gémir ; dans l'ombre du péché le monde est endormi. Le temps est sombre, le temps est horrible. On n'entend plus qu'un cri : « Il faut qu'il meure ! »

E Satanas de joio idoulo ;
Meno la bando en farandoulo :
Traite, arlandié, bôumian de tóuti li païs ;
Dóu rire de l'infèr la negro taïfo ris,
Cambarelejo e s'encafourno
Pèr camin tort e draïo sourno.

Un vòu quilant de tartarasso
Li seguis ; marco mounte passo
L'escabot di dana, lou marco à la lusour
Dis encèndi qu'atubo ; e bos, vilo en coumbour,
Lèu-lèu, tout s'abrase e tout cremo :
Malur i vièi, malur i femo !

Dins lou Jardin dis Ouliveto
Lou sant Crist, la car tremouletto,
Angounisé ; dins li Jardin dóu Vatican
L'autre Crist, au-jour-d'uei, suso l'aigo e lou sang.
Jusquo à-n-éu, de touto la terro,
Boundon crid de mort, brut de guerro.

Tout-aro a plus de soun reiaume
Que soun palais, que soun bescaume ;
Lou prenon pèr la pòu, lou prenon pèr la fam,
Mai, paciènt coume Diéu, perdouno à sis enfant.
E lou Piemount brando la tèsto
E s'alestis à la batèsto.

Et Satan hurle de joie ; il conduit la bande en farandole : traîtres, pillards, bohémiens de tous les pays. D'un rire infernal la noire horde rit ; elle galoppe et s'enfonce dans les chemins tortueux, les sentiers de ténèbres.

Jetant des cris aigus, un vol d'oiseaux de proie les suit : ce troupeau de damnés marque son passage à la lueur des incendies qu'il allume ; et forêts, villes en feu, bientôt tout s'embrase et tout brûle... Malheur aux vieillards, malheur aux femmes !

Dans le jardin des Oliviers, le saint Christ, la chair frissonnante, agonisa ; dans les jardins du Vatican, l'autre Christ, aujourd'hui, suc le sang et l'eau. Jusqu'à lui, de toute la terre, arrivent cris de mort, bruit de guerre.

Bientôt il n'aura plus de son royaume que son palais, que son balcon ; on le prend par la peur, on le prend par la faim ; mais, patient comme Dieu, il pardonne à ses enfants. Et le Piémont hoche la tête et se prépare à la bataille.

Chascun lou vènd, chascun lou raubo ;
Jogon i dat, parton sa raubo,
Velaqui paure e nus ; es pas proun, es pas proun ;
Lou volon sus la crous entre li dous larroun :
Ah ! segur, mancon pas li laire,
Mancarien pas li clavelaire !

Rison d'èu lis afrous demòni,
E se trufon de soun angòni,
Mai pamens n'auson pas. Es qu'un ome, es qu'un vièi !
Dequ'es que vous arrèsto ? — Enràbion ; èu li vèi,
E seren jusquo au founs de l'amo,
Espèro aquelo mar que bramo.

Sa majesta mai que reialo
Vous fai recula, gaugno palo !
Éu, lou rèi sènso argènt, sèns sòudard, sèns canoun !
Quau sara lou Judas ? Quau fara lou poutoun ?
E lou mounde atupi regardo :
E la Franço, muto, es de gardo !

D'espino la triplo courouno
Sèmpe esbrihaudo e sèmpe estouno.
Quant n'avèn vist toumba, di plus aut, di plus fort,
Maugrat li boulet rouge, e li tourre, e li fort !
Voulès pas que la terro trone,
Tant de Judas i'a sus li trone !

Chacun le vend, chacun le vole ; ils jouent aux dés, ils partagent sa robe. Le voilà pauvre et nu ; ce n'est pas assez, ce n'est pas assez : ils le veulent sur la croix, entre deux larrons. Ah ! certes les larrons ne manquent pas ; on trouverait aussi des bourreaux pour lui clouer les mains et les pieds.

Ils rient de lui, les affreux démons, et se moquent de son agonie. Mais cependant ils n'osent pas. — Ce n'est qu'un homme, ce n'est qu'un vieillard ! Qu'est-ce qui vous arrête ? — Ils enragent : lui les voit, et, serein jusqu'au fond de l'âme, il attend cette mer qui mugit.

Sa majesté plus que royale vous fait reculer, ô faces blêmes ! Lui, le roi sans argent, sans soldats, sans canons ! Qui sera son Judas ? Qui fera le baiser ? Et le monde stupéfait regarde : et la France, muette, est en sentinelle.

La triple couronne d'épines toujours resplendit et toujours étonne. Combien en avons-nous vu tomber parmi les plus hauts, parmi les plus forts, malgré les boulets rouges, et les tours, et les forteresses ! Ne voulez-vous pas que la terre soit foudroyée, tant sur les trônes il y a de Judas !

Mai, enterin, mouto au Calvâri.
O Jusiôu, bourrèu, àrri ! àrri ! —
Sant Paire, ai que moun cor, que mi bras, soun à vous!
Leissas-me pourta 'n tros de la divino Crous,
Coume antan l'ome de Cireno,
E ploura 'mé la Madaleno !

Ourlas d'espaimé, ourlas de rage !
Cresès acaba voste oubrage,
L'avès mes sus la crous e disès : — Vai mouri !
Mai la Glèiso de Diéu, bourrèu, noun pòu peri !
Lou turtès pas, aquéu ro ferme...
Vous i' escracharès coume verme !

O sant Pèire, amoundaut, sant Pèire, dequé fas ?
Mai dequé fas de toun espaso ?
Quouro toun bras s'aubouro e lis agraso ?
Veici l'ouro e la niue dóu poutoun de Judas !

Mais, cependant, il monte au Calvaire. O Juifs, ô bourreaux, arrière, arrière ! — Saint Père, je n'ai que mon cœur, que mes bras, ils sont à vous ! Laissez-moi porter une partie de la divine Croix, comme jadis le Cyrénéen, et pleurer avec la Magdeleine.

Hurlez d'épouvante, hurlez de rage ! Vous croyez achever votre œuvre, vous l'avez mis sur la croix et vous dites : « Il va mourir ! » — Mais, bourreaux, l'Eglise de Dieu ne peut pas périr. Ne vous heurtez pas à ce roc inébranlable... Vous seriez broyés comme des vers de terre !

O saint Pierre, là-haut, saint Pierre, que fais-tu, mais que fais-tu donc de ton épée ? Quand ton bras se lèvera-t-il pour les écraser ? Voici l'heure et la nuit du baiser de Judas !



LA MIGNOTO

A MADAMO PAU CASSIN

Entre qu'a dubert si parpello,
L'enfant que vèn d'amount a vist
La maire trefoulido e bello
Que lou poutouno e que ié ris,
E dins sa brèssò de dentello
Se crèi encaro au Paradis.

Canto lou vènt à la porto,
Canto lou fiò dins l'oustau ;
L'ivèr, mignoto, es pèr orto :
Dorme dins lou nis bèn caud.

Estouna, l'enfantoun regardo
Coume un crentous pichot aucèu
Qu'à la ribo dóu nis s'asardo,
E, clinado sus l'arcounsèu,
La maire blanco que lou gardo,
La pren pèr un ange dóu cèu.



LA MIGNONNE

A MADAME PAUL CASSIN

Dès qu'il entrouvre ses paupières, l'enfant qui vient d'en haut voit sa mère, heureuse et belle, qui l'embrasse et qui lui sourit, et dans son berceau de dentelle il se croit encore au paradis.

Le vent murmure à la porte et le feu dans la maison; l'hiver, mignonne, est en chemin: dormez dans le nid bien chaud.

Le petit enfant regarde, étonné, comme un oisillon craintif qui s'aventure au bord du nid; et courbée sur l'archet du berceau, la mère blanche qui le garde, il la prend pour un ange du ciel.

Canto lou vènt à la porto,
Canto lou fiò dins l'oustau;
La fre, mignoto, es pèr orto:
Dorme dins lou nis bèn caud.

Rousen, poupu, l'enfant soumiho,
Au cèu retornon si pantai;
Plan-plan ié canto e ié babiho
Sa mairo tèndro mai-que-mai;
Dirias un dous vounvoun d'abiho
Sus li premièri flour de Mai.

Canto lou vènt à la porto,
Canto lou fiò dins l'oustau;
La niue, mignoto, es pèr orto:
Dorme dins lou nis bèn caud.

L'enfant crido dins sa bressolo,
E si plour en perlo an coula.
Alor sus soun cor que tremolo,
La maire de lou tintourla;
E, lèu, divinamen l'assolo
D'un poutoun, d'un degout de la.

Canto lou vènt à la porto,
Canto lou fiò dins l'oustau;
L'ivèr, la niue soun pèr orto:
Dorme dins lou nis bèn caud.

Le vent murmure à la porte et le feu dans la maison ; le froid, mignonne, est en chemin : dormez dans le nid bien chaud.

Rose, potelé, l'enfant sommeille, son rêve le ramène au ciel ; tendre autant qu'il est possible, sa mère pour lui chante ou babille à demi-voix ; vous diriez un doux bourdonnement d'abeille sur les premières fleurs de mai.

Le vent murmure à la porte et le feu dans la maison ; la nuit, mignonne, est en chemin : dormez dans le nid bien chaud.

L'enfant crie dans son berceau et de ses yeux perlent les pleurs. Alors sur son cœur qui palpite, la mère de le dorloter ; et, bien vite, elle le console divinement avec un baiser, avec une goutte de lait.

Le vent murmure à la porte et le feu dans la maison ; l'hiver, la nuit sont en chemin : dormez dans le nid bien chaud.



LI TRAVAIADOU

Cansoun pèr l'Obro de Sant-Francès-Saviè

A MOUSSU L'ABAT TERRIS

DIREITOUR DE L'OBRO

Arrapen l'outis pèr lou manche :
Li chantié soun dubert.
E manden un bon cop de ganche
Se sian d'ome de nèt.
Pèr segur, sian pas riche :
Derraban la vido à cha dous-liard.
Eh bèn! iéu me n'en fiche,
Siéu jouine e siéu gaiard.



LES TRAVAILLEURS

Chanson pour l'Œuvre de Saint-François-Xavier

A M. L'ABBÉ TERRIS

DIRECTEUR DE L'ŒUVRE

Saisissons l'outil par le manche: les chantiers sont
ouverts. Et donnons un bon coup de harpon, si nous
avons du nerf. Certes, nous ne sommes pas riches :
péniblement nous gagnons notre vie, liard à liard.
Eh bien ! moi je m'en moque, je suis jeune et gaillard.

COR

Di pèd vo di man,
Pan-pan ! pan-pan !
Travaian tout l'an,
Pan-pan ! pan-pan !
Pèr agué de pan,
Pan-pan ! pan-pan !
Tu que vos rèn faire,
Te plague, pecaire !
Travaian tout l'an
Pèr agué de pan,
Pan-pan ! pan-pan !
Tu que vos rèn faire,
Dirai pas : pecaire !
Se crèbes de fam.

D'un soulèu à l'autre à l'oubrage
Ardit ! travaïen dur,
E s'aven besoun de courage,
Béuren un chiquet pur.
Quand avès la fringalo,
De canta quaucarèn vous garis :
Canten, qu'acò regalo,
Travaïen, que nourris.

CHŒUR

Des pieds ou des mains, pan-pan ! pan-pan ! nous travaillons tout l'an, pan-pan ! pan-pan ! pour avoir du pain, pan-pan ! pan-pan ! Toi qui ne veux rien faire, je te plains, malheureux ! Nous travaillons tout l'an pour avoir du pain, pan-pan ! pan-pan ! Toi qui ne veux rien faire, je n'aurai pas pitié, si tu crèves de faim.

Du matin au soir à l'ouvrage, hardi ! travaillons ferme, et si nous avons besoin de courage, nous boirons un doigt de vin pur. Lorsque vous avez la fringale, chanter un refrain vous soulage : chantons, car cela régale, travaillons, car cela nourrit.

Deman es dimenche, fau fèsto
Aquén jour dóu bon Diéu.
Cargarai ma plus bello vèsto,
Permenarai li miéu.
Quand de la semanado
Rusticas li sièis jour à-de-rèng,
Fau proun uno journado
Mounte se fague rèn.

Lou travai dóu dimenche alasso,
Fau pièi se pausa 'n pau.
Lou dilun, à la Bartalasso,
Van manja soun cabau.
Aqui se béu fuieto,
Se taulejo à l'abri d'un bouissoun,
Se fai uno roulete,
Se jogo au tabouissoun.

Gourrin, laissez lou jo de boulo,
Retourno à toun oustau.
Ges de fiò e pas rèn dins l'oulo,
Tè! boucano, brutau!
Ve ta femo que plouro,
Ti pichot que cridon de la fam;
As manja dins uno ouro
Lou pan de cinq enfant.

Demain, c'est dimanche, je fête cette journée du bon Dieu. J'endosserai ma plus belle veste et je promènerai les miens. Quand d'une semaine entière vous trimez les six jours de file, il faut bien une journée où l'on ne fasse rien.

Le travail du dimanche fatigue, il faut bien un peu se reposer. Le lundi, à la Barthelasse, (les autres) vont manger leur frusquin. Là, on boit chopine, on s'attable à l'abri d'un buisson, on fait une *roulette*, on joue au *tabouisson*.

Vaurien, laisse le jeu de boules, retourne à la maison. Point de feu, et rien dans la marmite, tiens! fais vacarme, brutal! Vois ta femme qui pleure, tes petits qui crient la faim; tu as mangé dans une heure le pain de cinq enfants.

Pèr lou brave ome que travaio,
Segur es un plesi :
Vèi creisse touto sa marmaio,
Car Diéu l'a benesi.
Si chato soun poulido
E si drole de bràvis enfant.
Chascun gagno sa vido,
Pèr tóuti i'a de pan.

En rintrant vèi tuba la soupo
Souto lou cubre-plat.
Femo, enfant, tout acò se groupo,
A l'entour entaula.
La taulo es la nourriço
D'aquéli que trimon tout lou jour :
Lou pan que se ié trisso
Es lou pan lou meïour,

Di pèd vo di man,
Pan-pan ! pan-pan !
Travaian tout l'an,
Pan-pan ! pan-pan !
Pèr agué de pan
Pan-pan ! pan-pan !
Tu que vos rèn faire,
Te plague, pecaire !

Pour le brave homme qui travaille, certainement c'est un plaisir : il voit croître toute sa marmaille, car Dieu l'a béni. Ses filles sont jolies, et ses garçons de braves enfants. Chacun gagne sa vie, pour tous il y a du pain.

En rentrant il voit sous le couvercle fumer la soupière. Femme, enfants, tous se rapprochent, attablés à l'entour. La table est la nourrice de ceux qui peinent tout le jour. Le pain que l'on y rompt est le pain le meilleur.

Des pieds ou des mains, pan-pan ! pan-pan ! nous travaillons tout l'an, pan-pan ! pan-pan ! pour avoir du pain, pan-pan ! pan-pan ! Toi qui ne veux rien faire, je te plains, malheureux !



Travaian tout l'an
Pèr agué de pan
Pan-pan ! pan-pan !
Tu que vos rên faire,
Dirai pas : pecaire !
Se crêbes de fam.



Nous travaillons tout l'an pour avoir du pain, pan-pan! pan-pan! Toi qui ne veux rien faire, je n'aurai pas pitié, si tu crèves de faim.



LA MARRIDO PLANETO

A MOUSSU AUBERT, ÓUMOURNIÉ DI TROUBAIRE

Un brave meinagié venié de la mountagno
Querre un couble de biòu: rescontro soun varlet
Que ié dis coume acò: - Bon-jour, à la coumpagno!
 Hola! Diéu te lou doune! E moute vas, Janet?
 Mèstre, vau me louga. - Te louga! mai perqué?
Siés-ti pas bèn au mas? E moute vos miés èstre?
Qu'arribo? Pas grand causo! e tant soulamen, mèstre.
Vosto chino, sabès, qu'amavias tant... — Eh! bèn?
- La pichoto Fineto es morto. - Hoi! d'ounte vèn?
- Vèn que menave au pous abéura vosto miolo;
Just sourtian de l'estable; aguè pòu, m'escapè:
L'aviéu proun toujour di qu'èro un pau ramagnolo...
Subran a pres la curso, e, de si quatre pèd,

LE MAUVAIS SORT

A M. AUBERT, AUMÔNIER DES POÈTES PROVENÇAUX

Un brave métayer venait de la montagne chercher une paire de bœufs: il rencontre son valet qui lui dit: — Bonjour, la compagnie! — Holà! Dieu te le donne! Et où vas-tu, Janet? — Maître, je vais me louer. — Te louer? mais pourquoi? n'es-tu pas bien au *mas*? Qu'arrive-t-il? — Pas grand chose! et tout simplement, maître, votre chienne, vous savez, que vous aimiez tant... — Eh! bien? — La petite Finette est morte. — Ho! et de quelle façon? — Je menais boire au puits votre mule; à peine sortions-nous de l'étable; elle eut peur, m'échappa: je l'avais dit assez souvent qu'elle était un peu lunatique... Soudain elle a pris sa course et de ses quatre pieds en passant elle

En passant, a 'scracha Fineto pas proun lèsto,
 Pièi dins la pouso-raco a cabussa de tèsto.
 - - Mai à la miolo, ansin, dequ'es que i'a fa pòu?
 - - Voste brave Tienot, que di cubert au sòu
 A barrula. — Bon Diéu! moun drole!! Se se pòu!!!
 Sus la téulisso, amount, dequ'es qu'anavo faire?
 - Daveravo de nis. - - E mounte èro sa maire?
 - Dounavo à si magnan. — S'es bèn fa mau? — Pecaïre
 S'es tuia rede! Alors sus moun còu l'ai carga,
 E quand la maire a vist lou drole tout maca,
 Mèstre, es toumbado morto e n'a plus boulega!
 - E siès eici, marrias! Mai, digo, en que sounjaves?
 Falié cerca d'ajudo e souna li vesin!
 Entourno, entourno-te! Liogo de courre ansin
 Liuen dóu mas, o hóumian, que noun ié demouraves!
 - - E perqué faire? Vès! leissas-me vous parla:
 Sabès bèn, la Goutoun, aquelo que boutavo
 En susàri li mort, e pièi que li gardavo...
 Pèr vosto pauro femo èro vengudo eila.
 Fau crèire qu'a fa 'n som dóu tèms que la vihavo,
 Lou lume a bouta fiò, mèstre, e tout a brula!

a écrasé Finette, point assez leste, et de là dans le puits de la noria elle s'est précipitée la tête en avant. — Mais à la mule, ainsi, qu'est-ce qui a fait peur ? — Votre brave Tiénot qui, de la toiture, a roulé sur le sol. — Bon Dieu ! mon fils !! Est-il possible ? Qu'allait-il faire sur le toit ? — Dénicher des moineaux. — Et où donc était sa mère ? — Elle donnait à manger à ses vers à soie. — S'est-il fait bien mal ? — Hélas ! il s'est tué raide. Alors sur mon épaule je l'ai porté et quand la mère a vu l'enfant tout meurtri, maître, elle est tombée morte et n'a plus remué ! — Et tu es ici, scélérat ! Mais, dis, à quoi songeais-tu ? Il fallait aller chercher du secours, appeler les voisins ! Retourne, retourne-toi ! Au lieu de courir ainsi loin du *mas*, ô bohémien, pourquoi n'y restais-tu pas ? — Et pourquoi faire ? Voyez-vous, laissez-moi tout vous dire. Vous savez bien, la Goton, celle qui met les morts en suaire et qui puis les gardait... Pour votre pauvre femme elle était venue là-bas. Il faut croire qu'elle aura fait un somme pendant qu'elle la veillait. La lampe a mis le feu, maître, et tout a brûlé !



A LA MUSO DI BASTIDO

O Muso di bastido,
De sedo noun vestido
E pamens tant poulido,
Muso di Prouvençau !
De la cimo di mourre
Ounte souvènt vas courre
Quand boufo dins li roure,
Quand boufo lou mistrau,
Davalò à grand voulado,
Davalò jusquò eici ;
E porto à la taulado
Nòsti bon gramaci !

Fèsto felibrenco de Nimes, 1859.



A LA MUSE DES CAMPAGNES

O Muse des campagnes, qui n'es point vêtue de soie, et pourtant si jolie, Muse des Provençaux ! Du sommet des monts où souvent tu vas courir quand souffle dans les chênes, quand souffle le mistral, descends à toute volée, descends jusqu'ici, et porte à l'assemblée nos meilleurs remerciements.

Fêtes félibréennes de Nîmes, 1859.

LA ROSO DE ROUMANIHO

Sus lou Rousié blanc,
D'amour tremoulant,
Vèn brusi l'aureto ;
L'aureto ié ris,
L'aureto ié dis :
— Vos mis amoureto ?

Iéu te cantarai,
Iéu te bressarai
D'uno aleno douço...
— Pèr ti bèlli flour
Que moron d'amour,
Me vos ? dis la mousso.



LA ROSE DE ROUMANILLE

Sur le Rosier blanc, qui tremble d'amour, murmure
la brise; la brise lui sourit, la brise lui dit: — Veux-
tu mon amour?

Moi, je te chanterai, moi, je te bercerai de ma
douce haleine... — Pour tes belles fleurs qui meurent
d'amour, me veux-tu? dit la mousse.



LA ROSO DE ROUMANIHO

Sus lou Rousié blanc,
D'amour tremoulant,
Vèn brusi l'aureto :
L'aureto iè ris,
L'aureto iè dis :
 Vos mis amoureto ?

léu te cantarai,
léu te bressarai
D'uno aleno douço...
 Pèr ti bèlli flour
Que moron d'amour,
Me vos? dis la mousso.



- - A mon gai festin, veux-tu, ce matin, boire ? dit l'aigail; veux-tu les frais joyaux que mes perles mettent au front des montagnes ? —

Puis survient le papillon : — Voun ! voun ! que mes ailes sont brillantes ! — Alors il déploie sous un manteau d'or sa robe argentée.

Du plus haut du ciel descend un oiseau sur le rameau qui penche. Tout en gazouillant, tout en folâtrant, il dit, le chardonneret :

Moi je t'aime, ô Rosier, je t'aime follement ! Je t'aime, ô Rose blanche ! Et du paradis, pour faire mon nid, je viens sur tes branches. ---

Mai lou grand soulèu,
Tout ardènt, tout bèu,
Dins lou verd fuiage
Treluse e parèis
Subran, coume un rèi :
— Vos moun calignage ?

Sus ti gènt boutoun
Vos mi caud poutoun,
Ma flamo qu'abraso ?
Laisso qu'à toun cor
Moun amour tant fort
Pique à cop d'espaso !

— Vole soulamen
Iéu, beisa toun sen,
Roso, dis l'abiho,
E me i' endourmi...
— Nàni ! pèr ami
Vole Roumaniho !

Mai de 1863.



Mais le grand soleil, tout ardent, tout beau, dans
le vert feuillage où il s'irradie, apparaît soudain
comme un roi : -- Veux-tu mon hommage ?

Sur tes boutons charmants veux-tu mes chaudes
caresses ? mes rayons qui enflamment ? Laisse qu'à
ton cœur mon amour si fort frappe à coups d'épée !

— Je veux seulement, moi, te baiser le sein, Rose,
dit l'abeille, et m'y endormir... — Non ! pour ami je
veux Roumanille.

Mai 1863.



A LA BARTALASSO

Lou Rose linde e siau miraio
D'Avignoun li blóundi muraio ;
L'aigo poutouno lou barquet
Que nous adus dins lou bousquet ;

Lou soulèu dins li fueio raio
Un brisoun ; l'oumbro s'escaraio ;
Lou vèspre es bèu, lou vent fresquet ;
E pamens sian triste. Perqué ?



A LA BARTHELASSE

**Le Rhône limpide et tranquille reflète d'Avignon
les murailles blondes ; l'onde caresse la petite barque
qui nous conduit vers le bosquet ;**

**Le soleil à travers les feuilles filtre à peine ; l'ombre
s'éparpille ; la soirée est belle, le vent est frais ; et
pourtant nous sommes tristes. Pourquoi ?**



O jouveineto, fau à l'amo
Quaucarèn mai que la calamo,
L'oumbrino e l'auro d'ou printèms :

Adoune, ço que nous desvario
E rènd nòsti cor maucountènt
Es ta liuenchour, douço Mario !

4 de jun 1863.



A LA BARTHELASSE

83

O jeune femme, il faut à l'âme quelque chose de plus que la paix, l'ombre et l'haleine du printemps :

Or donc, ce qui nous chagrine et rend nos cœurs si mécontents, c'est ton absence, douce Marie !

4 juin 1865.



LA NEISSÈNÇO D'URBANET

Segur, ma gènto damo,
Segur, moun car ami,
Que lou bon Diéu vous amo
E vous a benesi.

Voste amoureux mariage,
Lou cantère, i' a 'n an,
E tourna cante, assaje
De canta voste enfant.

L'enfant que ris e plouro,
Que teto e pièi s'endor,
L'enfant qu'à-n-aquesto ouro
Vous expandis lou cor.



LA NAISSANCE DU PETIT URBAIN

**Bien sûr, ma gente dame, bien sûr, mon cher ami,
que le bon Dieu vous aime et qu'il vous a bénis.**

**Votre amoureux mariage, je le chantai, l'an passé,
et voici que je chante, que j'essaye de chanter votre
enfant.**

**L'enfant qui rit et pleure, qui tète et puis s'endort,
l'enfant qui, à cette heure, vous épanouit le cœur.**

La maire cacalejo
A soun tèndre enfantoun,
E l'enfant richounejo
Souto si bon poutoun.

Lou paire, à soun oubrage,
Lou paire, quand es las,
Se viro e pren courage ;
Li vèire es soun soulas.

Espèro uno passado
E, vèngue sant Jòusè,
Dedins quàuqui mesado,
Se 'n cop aura li pèd ;

Alor lou veiras courre,
Ange e diabloun, toun fiéu,
E pièi toumba de mourre,
E pièi toumba de quiéu.

E la maire s'esfraio :
Sèmpre soun Urbanet
Qu'en caminant trantraio
l'esquiho entre li det.

Le babil de la mère s'adresse au tendre enfantelet, et l'enfant commence à sourire sous les chères caresses.

Le père, à son travail, le père, quand il est fatigué, se tourne et prend courage : les voir est son bonheur.

Laisse passer un peu de temps, et vienne la Saint-Joseph, dans quelques mois, quand il marchera ;

Alors tu le verras courir, ange et diabolin, ton fils, et puis choir par-devant, et puis choir par-derrière.

Et la mère s'effraye : toujours son petit Urbain qui vacille en marchant lui glisse entre les doigts.

En tóuti fas ligneto,
Bèu rèi, gai roussignòu.
Fin coume uno perleto
E poulit coume un iòu !

Fugues coume ta maire
Autant bon que lou pan ;
Dins l'ounour de toun paire
Chalo-te, moun enfant !

Que la vertu t'enaure !
Manse coume un agnèu,
Agues pieta di paure,
Agues l'amour de Diéu !

Que Diéu te fague sage,
Que Diéu te fague grand,
E basto à toun jouine age
Apounde au mènes cènt an !



A tous tu fais envie, beau roi, gai rossignol, fin
comme une petite perle et joli comme un œuf!

Sois comme ta mère aussi bon que le pain; de
l'honneur de ton père délecte-toi, mon enfant !

Que la vertu t'exalte ! Aussi doux qu'un agneau,
garde pitié des pauvres, garde l'amour de Dieu !

Que Dieu te rende sage, que Dieu te fasse grand et
daigne à ton jeune âge adjoindre au moins cent ans,



A MADAMISELLO SOUFIO DE L...

EN GRAMACI DE SOUN RETRA

Vosto caro es douço e sereno,
Mai vòstis iue soun treboulant,
Tant soun linde e tant soun parlant.
Dins lis anello e dins li treno
De vòsti péu souple, l'Amour
A, pèr plesi, mescla li flour:
E la roso s'expandis bello,
— Pancaro autant bello que vous, —
Sus voste front amistadous
Que fai pantaia lis estello.

Vòsti grands iue soun treboulant,
Tant soun linde e tant soun parlant,
Bèus iue de Fado o de Sereno,
Plen de tendresso e de belu.
E iéu d'abord siéu resta mut,
Aguènt de vous l'amo trop pleno.

A MADEMOISELLE SOPHIE DE L...

POUR LA REMERCIER DE SON PORTRAIT

Votre visage est doux et serein, mais vos yeux sont troublants, tant ils sont limpides et tant ils sont parlants. Dans les boucles et dans les tresses de votre souple chevelure, l'Amour a, par plaisir, mêlé les fleurs: et la rose s'épanouit belle, — mais point aussi belle que vous, — sur votre front sympathique qui fait rêver les étoiles.

Vos grands yeux sont troublants, tant ils sont limpides et tant ils sont expressifs, beaux yeux de Fée ou de Sirène, pleins de tendresse et d'éclat. Et tout d'abord je suis resté muet, ayant de vous l'âme trop pleine.

O gènto damisello, adieu !
Leissas-me 'n pau, au noum de Diéu.
— Tant vosto bèuta m'enterigo, —
Pas mai que l'aureto d'estiéu
Poutouno lou front dis espigo,
Poutouna vosto man amigo !
Adieu, madamisello, adieu !



Adieu, gentille demoiselle! Laissez-moi un peu,
au nom du ciel, — tant votre beauté m'impressionne,
pas plus fort que la brise d'été caressant le front
des épis, effleurer d'un baiser votre main amie!
Adieu, mademoiselle, adieu.



BRINDE

A LA COUNTESSO MARIO DE SEMENOW

Madamo, porte un brinde
A voste cor tant bon,
A vòsti bèus iue linde
Coume une claro font.

Béu lèu, béu lèu
Aquéu vièi vin di rèire;
En lou bevènt, vas crèire
Béure un rai de soulèu !

Mai bloundo qu'uno espigo
E plus roso que Mai,
Beve à vous, gènto amigo
D'aquéu qu'aman lou mai.



BRINDE

A LA COMTESSE MARIE DE SÉMÉNOW

**Madame, je porte un brinde à votre cœur si bon,
à vos beaux yeux limpides comme une claire source.**

**Buvez vite, buvez vite ce vieux vin des aïeux; en
le buvant, vous croirez boire un rayon de soleil !**

**Plus blonde qu'un épi et plus rose que Mai, je bois
à vous, amie charmante de celui que nous aimons le
plus.**

Que lou soulèu daureje
Sus voste gai draïou ;
Pèr vous que l'aubre oubleje,
Tout plen de roussignòu.

Sèmpe fuguès urouso !
L'estiéu, s'avès trop caud,
Qu'uno aureto óudourouso
Vous serve de vantau.

Li flour li mai poulido,
Quand passarés, pèr vous,
Jitaran, trefoulido,
Li perfum li plus dous.

I fru que Diéu nous douno
Mourdès à bèlli dènt ;
Parai ? que nosto autouno
Es encaro un printèms.

En joïo em' en calamo
Au païs prouvençau,
Long-tèms vengués, Madamo,
Trissa lou pan, la sau !



Que le soleil scintille en rayons d'or sur votre gai chemin ; que pour vous l'arbre épanche son ombre, tout plein de rossignols.

Soyez toujours heureuse ! L'été, si vous avez trop chaud, qu'une brise odorante vous serve d'éventail.

Les fleurs les plus jolies, pour vous, lorsque vous passerez, jetteront, tressaillantes, leurs parfums les plus doux.

Aux fruits que Dieu nous donne, mordez à belles dents ; notre automne, n'est-ce pas ? est encore un printemps.

En paix et en joie, au pays provençal, longtemps puissiez-vous venir, Madame, manger le pain et le sel !

A vosto poulidesso,
A vosto amigueta,
Porte un brinde, o coumtesso,
Car m'avès enfada !

Béu lèu, béu lèu
Aquéu vièi vin di rèire,
En lou bevènt vas crèire
Béure un rai de soulèu !



BRINDE

99

**A votre grâce, à votre amitié, je porte un brinde,
ô comtesse, car vous m'avez enchanté!**

**Buvez vite, buvez vite ce vieux vin des aïeux; en
le buvant, vous croirez boire un rayon de soleil.**



CANSOUN NOUVIALO

**A la santa
De l'ami, de l'amigo :
Nòvi que l'amour ligo
Soun li miès marida !**

**En abriéu, quand aleno
Uno auro de printèms.
La flour de joio es pleno.
Lou bouscage es countènt.**

**L'oumbro di jòuini branco
Es un fres paradis :
Bluio, pourpalo o blanco.
Touto flour s'espandis.**

**Quinsoun e cardelino
Se parlon dins lou bos :
A l'auro que lou elino
L'icli pur dis: Que vos? —**



CHANSON NUPTIALE

A la santé de l'ami, de l'amie : fiancés que l'amour
unit sont les mieux mariés.

En avril, quand souffle le zéphyr printanier, la fleur
est remplie de joie, le bocage est tout content.

L'ombre des jeunes branches est un frais paradis ;
bleue, pourprée ou blanche, toute fleur s'épanouit.

Pinsons et chardonnerets se parlent dans le bois ; à
la brise qui le courbe, le lis pur dit : — Que me
veux-tu ? —

Respond: — Vole toun amo,
Iéu vole toun perfum. —
E l'oudourouso flamo,
L'emporto coume un fum.

I liò li mai arèbre
L'aire atubo, en passant,
Uno amourouso fèbre
Dins la sabo e lou sang.

E la vigno que plouro,
Alor, en long trachèu,
Devers l'oume s'aubouro,
Amourouso dóu cèu.

Alor l'oume envirouno
La vigno sus soun cor,
E la vigno courouno
Soun front de rasin d'or.

Douço e poulido sauro,
E tu, galant jouvènt,
D'aquel amour qu'enauro,
Remembras-vous souvènt !

Siés bello, o vierginello,
Blanco coume la nèu ;
Soun bloundo, ti trenello,
Coume un rai de soulèu !



La brise lui répond : — Je veux ton âme, je veux ton parfum. — Et la flamme odorante est emportée comme une fumée.

Aux sites les plus âpres, l'air allume, en passant, une amoureuse fièvre dans la sève et le sang.

Et la vigne qui pleure, alors, en longs sarments s'élève vers l'ormeau, amoureuse du ciel.

Alors l'ormeau enroule la vigne sur son cœur, et la vigne lui couronne le front de raisins d'or.

Douce et jolie blonde, et toi, charmant jeune homme, de cet amour qui exalte souvenez-vous toujours !

Tu es belle, ô jeune vierge, blanche comme la neige ; tes tresses sont blondes comme un rayon de soleil.

Iéu pode pas te dire
Que delice nous fan
Tis iue linde e toun rire,
Toun dous rire d'enfant.

Ami, queto chabènço
Pèr tu ! quete grand jour !
Soun li chato, en Prouvènço,
Bello coume l'Amour.

Te douno sa jouvènço ;
Baio toun cor, ta man :
Soun li chato, en Prouvènço,
Bono coume lou pan.

A toun paire, à ta maire,
Nouvièto, digo adieu,
Pèr segui toun amaire
A la gàrdi de Diéu !

Parte, gènto coumpagno,
Lou viage a rèn d'amar ;
Se quites la mountagno,
Atrouvaras la mar.

La mountagno a l'aubriho,
Lou roumin que sènt bon,
Lou vounvoun dis abiho
E lou caseai di font.

Je ne puis pas te dire quelles délices nous donnent
tes yeux limpides et ton sourire, ton doux sourire
d'enfant.

Ami, quelle fortune pour toi ! et quel grand jour !
Elles sont, les jeunes filles de la Provence, belles
comme l'Amour.

Elle te donne sa jeunesse ; donne ton cœur, donne
ta main : elles sont, les jeunes filles de la Provence,
bonnes comme le pain.

A ton père, à ta mère, jeune épouse, dis adieu,
pour suivre ton amoureux à la garde de Dieu !

Pars, compagne charmante, le voyage n'a rien
d'amer ; si tu quittes la montagne, tu trouveras la
mer.

La montagne a la forêt, les plantes parfumées, le
bourdonnement des abeilles et le murmure des
sources.



La mar es bèn plus bello !
Coupo que Diéu emplis,
La mar sèmpre bacello,
Coume un sen trefoulis.

Bèu nòvi, nous agrado
Voste galant destin ;
Sara vosto vesprado
Coume voste matin.

Risès, ma gènto damo ;
Cantas, gai marida ;
Car lou bon Diéu vous amo
Emai santo Ano d'At !

A la santa
De l'ami, de l'amigo :
Nòvi que l'amour ligo
Soun li miés marida !



**La mer est bien plus belle ! Coupe que Dieu remplit,
la mer toujours palpite comme un sein tressaillit.**

**Beaux mariés, il nous plaît, votre gracieux destin ;
pour vous le soir de la vie sera pareil au matin.**

**Souriez, gente dame ; chantez, gai fiancé ; car le
bon Dieu vous aime, et aussi sainte Anne d'Apt !**

**A la santé de l'ami, de l'amie : fiancés que l'amour
unit sont les mieux mariés !**

LA CHATO D'ELÉUSIS

Se vèi qu'es d'un païs ounte sèmpre lou cèu
De-jour es tout en [redacted] de-niue es tout estello;
Ounte dins li roucas rajo à flo blound lou mèu :
L'enfant es fièro e [redacted] ço, e forto autant que bello.

Dins si péu a trena sa ureto emai rousello ;
L'ambre e lou couraü fan à soun còu riche anèu ;
Souto sa vèsto d'or seün poulit sen bacello...
— Adeja, vers li mount, davalò lou soulèu.



LA JEUNE FILLE D'ÉLEUSIS ¹

On voit qu'elle est d'un pays où sans cesse le ciel
est tout de feu le jour, tout étoilé la nuit ; où dans
les rochers ruisselle à filets blonds le miel : l'enfant
est fière et douce, et forte autant que belle.

Elle a tressé dans ses cheveux l'immortelle et le
pavot ; l'ambre et le corail forment à son col de
riches anneaux ; sous sa veste d'or son joli sein
palpite. — Mais déjà vers les monts dévale le soleil.

¹ Buste de jeune fille grecque que M^{lle} Sophie de L... avait
modelé et offert à l'auteur.

Dins lou campèstre plen de ciprès e d'òulivo,
Dins li tèmple afoundra d'ounte la serp s'abrivo,
S'espandis douçamen l'oumbrino de la niue.

Dón tremount sus la mar la flamo es enca vivo ;
La jouvo longo-mai pantaio... E dins sis iue
l' a la malancounié d'un grand cèu sènso nivo.



Dans le terroir planté de cyprès et d'oliviers,
dans les temples écroulés d'où glisse la couleuvre,
doucement se répand l'ombre claire de la nuit.

Sur la mer, la flamme est encor vive; la jeune fille
longuement rêve... Et dans ses yeux il y a la
mélancolie d'un grand ciel sans nuages.



A MIGNOUN

I

**Moun amo es pleno de cansoun,
Auceloun mut que l'ivèr jalo ;
Un soul regard de vous li tiro de presoun
E ié rènd la voues e lis alo.**

**Voste regard d'or found lou glas
E dins l'azur, Madamisello,
L'aucèu trefouli canto e mounto, jamai las,
Jusquo au soulèu, jusquo is estello.**

**Lou soulèu, lis astre brulant
lé besuselon pas li paupebre ;
Dins lou vaste camin dis astre barrulant,
Canto dins la joie e la febre.**



A MIGNON

1

Mon âme est pleine de chansons, oiseaux muets
que l'hiver glace; un seul de vos regards les fait
sortir de leur prison et leur rend la voix et les ailes.

Votre regard d'or fond le givre et dans l'azur,
Mademoiselle, l'oiseau tout joyeux chante et monte,
sans se lasser, jusqu'au soleil, jusqu'aux étoiles.

Le soleil, les astres en feu ne lui brûlent pas les
paupières; sur le vaste chemin des astres errants, il
chante dans la joie et la fièvre.

Vèi plus li serre blanc de nèu,
Lis aubre nus, la terro frejo ;
Countèmplo la bèuta caro à caro, aubanèu
Qu'un souleias ardènt mestrejo.

Sèmpe, quand tourno d'amoundaut,
Tant de pouèsio l'aflamo,
Que d'esperèu lou cant espelis... Canten, d'aut !
Es pleno de cansoun moun amo.

II

O douço chatouno,
Tant galanto sias,
Que l'aigo s'estouno
Quand vous miraias.

Quand, souto l'andano,
Permenas un pau,
La brucio tresano
D'amour e de gau.

Pèr vous vèire, o bello !
Lou soulèu, d'un rai,
Trauco l'oumbrinello
Di pin e di frai.

Il ne voit plus les collines blanches de neige, les arbres morts, la terre froide; il contemple la beauté face à face, aiglon qu'un soleil éblouissant fascine.

Toujours, quand il revient de ces hauteurs, tant de poésie l'enflamme, que le chant éclot de lui-même... Chantons, alors! Mon âme est pleine de chansons.

11

O douce jeune fille, si charmante vous êtes, que l'eau s'émerveille quand vous vous y mirez.

Quand sous les arbres de l'avenue vous vous promenez un peu, la feuillée tressaille d'amour et de joie.

Pour vous voir, ô belle, le soleil d'un de ses rayons perce l'ombre des pins et des frênes.



Li flour, amourouso,
A vòsti petoun
S'espousson urouso
Emé de poutoun.

A tant de regalo
Quand vous vèi passa,
L'auro, que se chalo
A vous caressa.

Vòsti péu, li viro
Dins si revoulun ;
Tendramen n'aspiro
Li siave parfum.

Oh! que voste dire
Es tendre e poulit!
Oh! que voste rire
Es enfantouli !

Que fiò dous, estrange,
Dins vòsti grands iue!
Segur que lis ange
Vous parlon, la niue.

Voudriéu, o jouvènto,
Sèmpe vous canta ;
Mai sias bèn tant gènto
Que miés vau muta !



Les fleurs, amoureuses, à vos petits pieds
s'effeuillent heureuses, avec des baisers.

Elle a tant de joie à vous voir passer, la brise,
qu'elle se délecte à vous caresser.

En tourbillonnant, elle se joue dans vos cheveux
et tendrement elle en aspire le parfum exquis.

Oh! que votre langage est tendre et charmant!
Oh! comme votre sourire ressemble à celui d'un
enfant!

Quel feu doux, étrange, dans vos yeux si grands!
Assurément, les anges vous parlent la nuit.

Je voudrais, ô jouvencelle, vous célébrer sans fin;
mais si grand est votre charme que mieux vaut se
taire!



A MA PICHOTO AMIGO NAÏS ROUMIÉU

Que m'avié manda de flour dóu tèms qu'ère malaut

Ma bello enfant, siéu en soucit,
Car aro la Muso me fougno,
E pamens me farié vergougno
De noun te dire gramaci.

Toun bouquet, l'eigagno l'arroso,
Es jouino e matinau segur :
Uiet blanc coume toun front pur ;
Roso, mens que ti gauto, roso.

l'a tant long-tèms qu'aviéu pas vist,
Ai! las! ni fueio ni floureto!...
O mignoto, que siés braveto!
Ma presoun m'es un paradis.



A MA PETITE AMIE ANAÏS ROUMIEUX

Qui m'avait envoyé des fleurs au temps où j'étais malade

Ma belle enfant, je suis soucieux, car à présent la Muse me boude, et pourtant j'aurais honte de ne pas te dire merci.

Ton bouquet est trempé de rosée; il est jeune, certes, et matinal: œillets blancs comme ton front pur; roses moins roses que tes joues.

Il y a si longtemps, hélas! que je n'avais plus vu ni verdure ni fleurs!... O mignonne, que tu es gentille! Ma prison devient pour moi un paradis.

Me n'en siéu fach uno courouno
E n'ai cenchà moun front cremant;
Souto li flour sènte la man
Que, tant galanto, me li douno.

Oh! que ta man me fai de bèn!
Es fresco coume l'aigo; es douço
Coume lou velout de la mouso
E siavo coume lou printèms.

N'ai garda, pièi, uno qu'ai messo
Tendramen sus moun paure cor;
Es pas d'azur, d'argènt ni d'or,
Mai uno flour de grand tristesso.

Es la mióugrano dóu bouquet,
Flour roujo coume ti bouqueto;
M'a fa ploura, m'a fa liguetò:
Toun paire te dira perqué.



Je m'en suis fait une couronne, et j'en ai ceint
mon front brûlant ; sous les fleurs je sens ta main
qui, si gracieuse, me les donne.

Oh ! que ta main me fait de bien ! Elle est fraîche
comme l'eau, elle est douce comme la mousse
veloutée, suave comme le printemps.

J'en ai puis gardé une que j'ai placée tendrement
sur mon pauvre cœur ; ce n'est point une fleur azurée,
blanche ou jaune d'or, c'est une fleur de grande
tristesse.

C'est la grenade du bouquet, fleur aussi rouge que
tes lèvres ; elle m'a fait pleurer, elle m'a fait envie ;
ton père te dira pourquoi.



A DON VITOUR BALAGUER

Alor, rên t'a fa pòu: l'amour de la patrio
T'abrasavo lou cor, siés parti comme un lamp;
E, trevant li mountagno, as fa de la pastriho
De sódard, e n'as fa meme di capelan.

Enterin, devouri d'un mau que desvario,
Ère clavela au lié, febrous e trampelant,
E t'assegure, ami, que s'èro pas Mario,
Aro sariéu coucha souto lou maubre blanc.



A DON VICTOR BALAGUER

Donc, rien ne t'a fait peur: l'amour de la patrie
t'embrasait le cœur, tu es parti comme un éclair; et,
parcourant les montagnes, tu as transformé en soldats
des bergers, des prêtres même.

Cependant, dévoré d'un mal qui égare, j'étais cloué
au lit, fiévreux et grelottant; et je t'assure, ami, que
si ce n'était la vierge Marie, je serais maintenant
couché sous le marbre blanc.



Quand souñjant à l'Espagno, aquéu batèu sèns remo,
La tèsto dins ti man, escampes de lagremo,
Qu'un immense amarun ennègo toun grand cor,

Mete fisanço en Diéu, Vitour! es lou plus sage...
Avèn fa, tóuti dous, un traite e sourne viage,
Car vènes de la guerro e tourne de la mort!



Quand, songeant à l'Espagne, -- cette barque sans
rames, -- la tête dans tes mains, tu verses des larmes,
et qu'une immense amertume remplit ton grand cœur,

Mets ta confiance en Dieu, Victor! c'est le plus
sage... Nous avons fait, tous les deux un perfide et
sombre voyage, car tu reviens de la guerre et je
retourne de la mort!



EN CONVALESCÈNCI

A L'AMIGO QU'AI JAMAÍ VISTO

**De vous canta, jouvènto, aviéu lou languitòri,
Car, certo, lou sabès, m'es un chale ufanous...
Las! en-tant-lèu, jamai cantave plus pèr vous:
Moun autouno, aquest an, es uno tristo istòri.**

**Pecaire! ai fa, tres mes, un amar purgatòri;
Lou jour emé la niue m'èron fèr tóuti dous;
La fièvre m'empourtavo, en viage estrange e fousc,
I plus orre espravant d'un ardènt sabatòri.**



EN CONVALESCENCE

A L'AMIE QUE JE N'AI JAMAIS VUE

Le désir de vous chanter, jeune fille, me donnait la mélancolie, car, — certes! vous le savez bien, — c'est pour moi un plaisir si grand... Hélas! encore un peu, jamais plus je ne chantais pour vous. Mon automne, cette année, est une triste histoire.

Plaignez-moi! j'ai fait, pendant trois mois, un purgatoire amer; le jour comme la nuit m'étaient insupportables; la fièvre m'entraînait, en des voyages étranges et sombres, aux plus horribles terreurs d'un ardent sabbat.

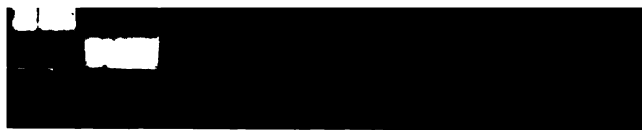
Oh! que joio, en sourtènt d'aquelo negro niue,
De mira dóu soulèu lou trelus qu'esbrihaudo,
De béure à plen de péu sa raiado tant caudo!

Mai la plus bello joio es pièi vòsti grands iue
Qu'ai revist me parlant sus voste dous image:
Li bela qu'en retra, moun Diéu, quente daumage!



Oh! quelle joie, en sortant de cette noire nuit,
d'admirer du soleil l'éclat éblouissant, de boire par
tous les pores ses rayons si chauds !

Mais la joie la plus belle, ce sont puis vos grands
yeux, que j'ai revus me parlant sur votre douce
image: ne les contempler que sur un portrait, quel
dommage, mon Dieu !



A MICOULAU DE SEMENOW

PÈR SA FÈSTO

Uno Fado à pèu blound te fai gènto coumpagno,
Em' uno Angèlo douço à la bello amo d'or.
Toun castelet n'es pas un castèu en Espagno :
I' a bon oste e bon vin e bon pan e bon cor!

Entre li chaine-verd e lis óulivié gris,
Toun castèu s'es basti d'uno man jouino e dèstro :
Urouso fèsto, ami! Sant Micoulau te ris
Dins li rai dóu soulèu qu'intro pèr la fenèstro.

Eugon li benvenu, toun Paire emé ta Maire!
Dins li glas e la nèu, se souvèngon toujours
Que la caudo Prouvènço es un país amaire
Plein de forto amistanço e de tèndris amour.



A NICOLAS DE SÉMÉNOW

LE JOUR DE SA FÊTE

Une Fée aux blonds cheveux, une douce Angèle à la belle âme d'or, te font aimable compagnie. Ton châtelet n'est point un château en Espagne: on y trouve bon hôte et bon vin et bon pain et bon cœur!

Entre les chênes-verts et les oliviers gris, ton château fut bâti d'une main jeune et preste: heureuse fête, ami! Saint Nicolas te sourit dans le rayon de soleil entrant par la fenêtre.

Qu'ils soient les bien-venus, et ta Mère et ton Père! Que dans la neige et le givre ils se souviennent toujours que la chaude Provence est un pays aimant, plein de fortes amitiés et de tendres amours.



A MARTO

**Marto, sias bello: avès de grands iuc plen de flamo;
Vòsti long péu vous fan un mantèu ufanous;
Avès de dènt de perlo, un rire fres e dous,
La jouvènço d'ou cors e l'enfanço de l'amo.**

**E quau vous vèi, peréu vous pantaio e vous amo;
D'un mot que l'aurés di, chascun s'envai urous.
Noun, iéu n'en sabe ges de plus bello que vous,
Bruno chato, que lèu, bèn lèu, sarés Madamo.**



.

A MARTHE

Marthe, vous êtes belle: vous avez de grands yeux pleins de flamme; vos longs cheveux vous font un manteau magnifique; vous avez des dents de perle, un rire frais et doux, la jeunesse du corps et l'enfance de l'âme.

Et qui vous voit, aussi, et vous rêve et vous aime; pour un seul mot de vous, chacun s'en va heureux. Non, je n'en connais point de plus belle que vous, brune jeune fille, qui bientôt, bientôt serez Madame.

.

*E' quaucarèn, segur, d'èstre tant bello, mai
D'èstre amistosu, e bono, e tièdro, es enca mai:
Di fenu la bounta fara sèmpre la glori.*

*Outavian èro triste e las: oh! gramaci.
Marto, de moun ami vous qu'avès pres soucit
E que l'avès tira de soun dur purgatori.*



C'est quelque chose, certes, d'être aussi belle, mais d'être amicale, et bonne, et tendre, c'est encor plus. Pour les femmes, toujours, leur bonté, c'est leur gloire.

Octavien était triste et las: oh! merci, Marthe, vous qui de mon ami avez pris souci et l'avez tiré de son dur purgatoire.

LOC PONT DE SAINT BENEZET

(CANT ESPAGNOL)

Sus ou pont de saint Benezet.
Nost' grand-père le passavon.
E li chamouno le chassavon
Eme la flour dins lou courset.

Aqueio flour fasie liguet
En mai que d'un mai proun souvènt.
Li belli chato belugueto
Fasien barbela li jouvènt.

Li jouvènt que l'amour treboulo
Prenien li chato pèr la man.
E lèu l'avié la farandoulo
Di plus gènto e di mai amant.



LE PONT DE SAINT BÉNÉZET

ÉPITHALAME

Sur le pont de saint Bénézet, nos grands-pères y
passaient et les fillettes y dansaient avec une fleur
au corsage.

Cette fleur donnait envie à plus d'un, mais bien
souvent les belles filles sémillantes faisaient transir
les jouvenceaux.

Les jouvenceaux que l'amour émeut prenaient les
filles par la main, et bientôt c'était la farandole des
plus gentilles et des plus amoureux.

Soyez galant, la l'es enlirén.
 La fleur d'amour e de beuta :
 Marieto es la plus pouillén
 Et Arignoun e de la Coumtat.

Prenez autant qu'un rasin de souen.
 Sus li ganto a deux tran beissoun.
 Lou rire enfestoulis sa bouco
 Et sa voues es uno cansoun.

So graci levo la marrano.
 Souen de rai si long péu bloundin :
 Mai es piei coume la mióugrano.
 Que lou plus rare es en dedins.

Se la nouvioto a caro blanco,
 Lis iue blavet, li treno d'or,
 Encaro mai, car rên ié manco, --
 A tendresso e douçour de cor.

L'esperit viéu, lèst à touto ouro,
 Ardènt e bèn emparaula,
 Lou nôvi es brun coume uno amourou :
 Terro negro porto bon blad !

Galant fiancé, tu l'as cueillie, la fleur de beauté et d'amour: Mariette est la plus jolie d'Avignon et de tout le Comtat.

Fraiche comme une grappe de raisin, elle a sur les joues deux fossettes jumelles; le sourire embellit ses lèvres, et sa voix est une chanson.

Sa grâce dissipe la mélancolie; ses longs cheveux blonds sont des rayons; elle est, du reste, comme la grenade, dont le plus rare est au-dedans.

Si la fiancée a le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux dorés, bien plus encore, — car rien ne lui manque, — elle a tendresse et douceur de cœur.

L'esprit alerte, prompt à toute heure, ardent et éloquent, le fiancé est brun comme une mûre: terre noire porte bon blé!

Soun amo es franco e delicato;
Crèi au bon Diéu, crèi à l'amour.
Que siés urouso, bello chato!
T'amara iuei, deman, toujour.

N'es pas ana pèr soun mariage
Bousca sa nouvièto à Paris;
Lou jouvènt es un ome sage:
Bastis di pèiro d'ou païs.

La pèiro es bono! Sèmpe novo,
Dis oundo afrountant lou sacas,
Fièro toure de Vilo-Novo,
Siés drecho alin sus toun roucas.

Nàutri que lou soulèu poutouno,
Qu'avèn pan, òli, vin e sau,
Anan pas querre de chatouno
Foro d'ou païs prouvençau!

Tu que miraies bos e toure
E vilo e pople, en barrulant,
Respond, grand Rose, dins toun courre
S'as vist un parèu plus galant?

Son âme est franche et délicate; il croit au bon Dieu, il croit à l'amour. Que tu es heureuse, ma belle enfant! il t'aimera aujourd'hui, demain, toujours.

Il n'est pas allé pour son mariage chercher sa fiancée à Paris; le jeune homme est un sage: il bâtit avec les pierres du pays.

La pierre est bonne! Jeune toujours, des ondes affrontant le choc, fière tour de Villeneuve, tu te dresses là-bas sur ton rocher.

Nous que le soleil caresse, qui avons pain, huile, vin et sel, nous n'allons pas quérir des filles hors du pays provençal!

Toi qui reflètes forêts et tours, villes et peuples, en roulant tes eaux, réponds, grand Rhône, dans ton cours as-tu vu couple plus charmant?

Enca plus aut lèvo la tèsto,
Mount Ventour, vesin dón bon Dièn !
Digo s'as vist plus bello fèsto
E dous enfant que s'amon miéus ?

Tambourin, viouloun e flahuto,
Acoumenças un gai councert;
Enterin que l'Amour nous buto,
Faren un brande de cat-fèr !

Sus lou pont de sant Benezet,
Nòsti grand-paire ié passavon,
E li chatouno ié dansavon
Emé la flour dins lou courset.



Lève la tête encor plus haut, Mont Ventoux, voisin
du bon Dieu ! Dis si tu as vu plus belle fête et deux
enfants qui s'aiment mieux ?

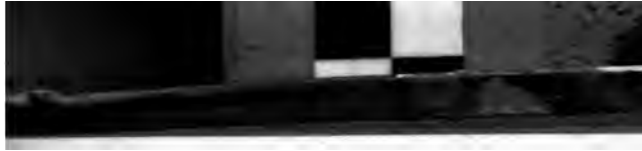
Tambourins, violons et flûtes, commencez un gai
concert ; et pendant que l'Amour nous excite, dansons
une ronde effrénée !

Sur le pont de saint Bénézet, nos grands-pères y
passaient et les fillettes y dansaient avec une fleur
au corsage.

PAU CASSIN

Paciènt, escouto emé tendresso:
Mai lou cas es grèu e catiéu,
E sa voues douço vous caresso,
E soun regard prefound vous fisso pensatiéu.

En espèr chanjo l'amaresso
Di doulènt pulèu mort que viéu;
A, sa sciènci, milo souspresso,
E li malaut sauva creson qu'es lou bon Diéu.



PAUL CASSIN

Patient, il écoute avec sympathie : mais le cas est grave, mauvais, et sa voix douce vous caresse et son regard profond vous fixe pensif.

En espérance il change l'amertume des malades plus morts que vifs ; sa science a mille surprises, et, sauvés, les convalescents croient qu'il est le bon Dieu.

Grand e brun coume un prince Mouro,
Tóuti l'envejon quand s'aubouro
Pèr la valso, au frou-frou di raubo dóu saloun.

Li plus bèus iue vers éu se viron,
Li dono entre si bras souspiron,
Fernissènto enca mai que l'amo di viouloun.



Grand et brun comme un prince More, tous
l'envient quand il se lève pour la valse, au frou-frou
des robes du salon.

Les plus beaux yeux vers lui se tournent, les
dames entre ses bras soupirent, frémissantes encor
plus que l'âme des violons.



LA BLOUNDO

CANSOUN DE RUSSIO

Lou soulèu s'escound dins toun cèu nebla,
Mai Diéu met si rai sus ta tèsto bloundo,
E ti grand péu d'or, à l'auro envoula,
Sus toun còu galant floton à bello oundo :
D'un soul de ti péu lou poulit fiéu d'or
D'amour enebriant a liga moun cor.

L'azur clar e gai, dins toun cèu nebla,
Briho en tis iue blu, ti grands iue, Madamo ;
Toun linde regard me tèn pivela,
Car se vèi au founs touto ta bello amo ;
Me traucion d'amour si suau trelus ;
Barro-lèi tis iue, que li vegue plus !



LA BLONDE

CHANSON RUSSE ¹

**Le soleil se cache dans ton ciel voilé, mais Dieu
met ses rayons sur ta tête blonde, et tes longs cheveux
d'or, qu'agite la brise, sur ton col gracieux flottent à
belles ondes : d'un seul de tes cheveux le joli fil d'or,
d'amour enivrant a lié mon cœur.**

**L'azur clair et gai, dans ton ciel voilé, brille en tes
yeux bleus, tes grands yeux, Madame; ton regard si
clair me tient fasciné, car on y voit au fond toute ta
belle âme: ils me transpercent d'amour, leurs suaves
rayonnements; ferme-les, tes yeux, que je ne les voie
plus !**

¹ Musique de Gourileff.

Ta terro e toun cèu de glas soun nebla,
Mai coume la nèu es blanco ta caro;
Sus ti bouco roso es dous toun parla;
Se cantes, ta voues es mai tèndro encaro,
E quand ta bouqueto, o gènto enfant, ris,
Alor, emé tu, siéu en paradis !



Ta terre et ton ciel de givre sont voilés, mais ton visage est blanc comme la neige; sur tes lèvres roses ton langage est doux; si tu chantes, ta voix est plus tendre encore, et quand ta petite bouche sourit, ô gentille enfant, alors, avec toi, je suis au paradis !

Enca plus aut lèvo la tèsto,
Mount Ventour, vesin dóu bon Diéu !
Digo s'as vist plus bello fèsto
E dous enfant que s'amon miéus ?

Tambourin, vióloun e flahuto,
Acoumenças un gai councert ;
Enterin que l'Amour nous buto,
Faren un brande de cat-fèr !

Sus lou pont de sant Benezet,
Nòsti grand-paire ié passavon,
E li chatouno ié dansavon
Emé la flour dins lou courset.



Lève la tête encor plus haut, Mont Ventoux, voisin
du bon Dieu ! Dis si tu as vu plus belle fête et deux
enfants qui s'aiment mieux ?

Tambourins, violons et flûtes, commencez un gai
concert ; et pendant que l'Amour nous excite, dansons
une ronde effrénée !

Sur le pont de saint Bénézet, nos grands-pères y
passaient et les fillettes y dansaient avec une fleur
au corsage.

Enca plus aut lèvo la tèsto,
Mount Ventour, vesin dóu bon Diéu!
Digo s'as vist plus bello fèsto
E dous enfant que s'amon miéus?

Tambourin, viouloun e flahuto,
Acoumenças un gai councert;
Enterin que l'Amour nous buto,
Faren un brande de cat-fèr!

Sus lou pont de sant Benezet,
Nòsti grand-paire ié passavon,
E li chatouno ié dansavon
Emé la flour dins lou courset.



A la douce Éli^{sa}, ta Laure, ton étoile, tu gardes un
amour vierge en ton âme fidèle ; ainsi le rosier blanc
sur sa tombe fleurit.

Tu mêles toujours un soupir au rire d'une fête ; s'il
passe une belle enfant, aussitôt tu détournes la tête,
et la Morte, d'en-haut, contente, te sourit !



BRINDE A ZANI

A tu, mignoto, à tu la bello
Qu'as dubert moun cor sournaru ;
A tu la fado, à tu l'estello,
Zani, ma pauro chato, à tu !
Tóuti lis aubre eici t'an visto,
As passa dins chasque draïou,
E la cansoun di roussignòu,
Tant galoio, me sèmblo tristo.
L'auro te sono pèr toun noum,
L'oumbrino di lèio t'espèro,
O souvenènço douço e fèro
Qu'estren moun cor sèmpre e lou poun!
A tu beve, o moun amourouso !...
Ah! se m'as leissa, paure iéu !
N'es au-mens que pèr lou bon Diéu :
Zani, mai que iéu siés urouso !

Fèsto felibrenco de Font-Segugno, 30 de mai 1867.



BRINDE A ZANI

A toi, mignonne, à toi la belle qui as ouvert mon cœur assombri; à toi la fée, à toi l'étoile, Zani, ma pauvre fille, à toi ! Tous les arbres ici t'ont vue, tu as passé dans tous les sentiers, et la chanson des rossignols, si joyeuse, me semble triste. Le vent t'appelle par ton nom, l'ombre des allées t'attend... O souvenance douce et cruelle, qui toujours étreint mon cœur et le meurtrit ! A toi je bois, ô mon amoureuse!... Ah ! si tu m'as laissé, hélas ! au moins c'était pour le bon Dieu : plus que moi tu es heureuse, Zani !

Fêtes félibréennes de Font-Ségugne, 30 mai 1867.



PÉR L'AN NOUVÈU

A L'AMIGUETO DI FELIBRE

Ivèr, estièu, printèms, autouno,
Courounas de flour la chatouno;
Auro, mando-ié ti poutouno;
Abiho, gardo-ié toun mèu;
• Vuejo l'oumbro de ti ramèu,
Fourèst, sus sa galanto draio;
Font, semound-ié l'oundo que raio
De toun sourgènt d'azur, miraio
La jouvo, e parlo-ié 'n camin;
A sa fenèstro, jaussemin,
Emé ti floureto óudourouso,
Escalo en jitello amourouso;
Mar trelusènto e souloumbrouso,

POUR LE JOUR DE L'AN

A LA JEUNE AMIE DES FÉLIBRES

Hiver, été, printemps, automne, couronnez de fleurs la jeune fille; zéphir, porte-lui tes caresses; abeille, garde-lui ton miel; épanche l'ombre de tes rameaux, forêt, sur son poétique sentier; fontaine, offre-lui l'eau qui coule de ta source azurée, reflète la jouvencelle, et le long du chemin, fais-lui entendre ta voix; vers sa fenêtre, jasmin aux fleurettes embaumées, jette amoureusement tes tiges grim-pantes; mer éblouissante et perfide, quand elle montera sur un vaisseau, laisse tomber tes grandes vagues; oiseaux qui voyagez au loin, hirondelles qui voltigez de compagnie, saluez-la de vos ailes, chantez-lui, pinsons et mésanges, vos plus mélodieux refrains;

Quand mountara sus un veissèu,
Aplano ti grands erso ; aucèu
Viajant peralin, dindouletto
Que voulastras jamai souleto,
Saludas de vòtis aleto ;
Cantas-ié, quinsoun, pimparrin,
Vòsti pu melicous refrin ;
Tout ço qu'un cor de jouino fiho
Pantaio d'art, de pouèsio,
Fugue vertadié pèr Souflo ;
Pèr elo, Espèro, fres boutoun,
Espandisse tóuti ti doun ;
Gai soulèu, gènto luno, estello,
Fasès de jour clar à la bello ;
O Bèuta, rèsto-ié fidèlo,
E qu'elo passe urouso e plan
Lis ouro d'aquest novèl an !



que tout ce qu'un cœur de jeune fille peut rêver d'art,
de poésie, devienne réel pour Sophie ; pour elle,
Espérance, frais bouton, prodigue tes dons ; gai
soleil, douce lune, étoiles, versez vos clartés à la
belle ; ô Beauté, reste-lui fidèle, et que doucement elle
passe, heureuse, les journées de ce nouvel an.



FÈLIS GRAS

Dirias, tant es de forto raço,
Tant camino fièr e segur,
Que dins si bras dubert embrasso
Tout lou soulèu e tout l'azur !

Coume sus lou ro que s'estrasso,
Pèr querre un pau mai d'aire pur,
Mounto un sapin dre dins l'aurasso,
Êu s'enauro vers lou bonur.



FÉLIX GRAS

**Vous diriez, tant il est de forte race, tant il s'avance
fier et sûr, qu'en ouvrant ses bras il va prendre tout
le soleil et tout l'azur!**

**Comme sur le roc qui se fend, un sapin, pour
chercher un peu plus d'air pur, monte droit malgré
les tourmentes, lui s'élance vers le bonheur.**



E plen de vido e bèu de joïo.
Soun amo valènto e galoïo
Nous boufo en tóuti l'estrambord !

Soun vers a l'uiàu d'uno espaso:
Malur sus quau lus e tabaso:
Cantas-ié lou saume di mort !



**Et plein de vie et beau de joie, son âme vaillante et
sa belle humeur nous soufflent à tous l'enthousiasme!**

**Son vers a l'éclair d'une épée ; malheur à celui sur
qui il étincelle et s'abat : chantez-lui le psaume des
morts !**

THE LITTLE FISH

THE LITTLE FISH
WAS A VERY SMALL FISH
AND HE WAS VERY NICE
AND HE WAS VERY KIND.

HE WAS A VERY SMALL FISH
AND HE WAS VERY NICE
AND HE WAS VERY KIND
AND HE WAS VERY NICE.



LA BOUQUETIÈRE

Elle passe au milieu des tables en présentant ses fleurs. Elle est jeune, elle est belle, elle a l'air pur, n'est-ce pas ? L'un lui saisit la main, un autre la ceinture : elle rit, elle rit à tous, sans rougir, sans pâlir.

Du balancement de ses hanches et de sa taille elle attise aux vieux paillards crevés un reste de chaleur ; moqueurs, les jeunes gens plaisantent sa beauté. O honte ! personne n'a plus à faire sa conquête.



Se lipant li moustacho, un bevère abesin
L'arrèsto... Ris plus fort. Lou monstre que i'a di :
S'es gastado e perdudo, oh! vole pas lou sangre..

Es uno enfant, es bello, èro pas facho, noun :
Pèr semoundre à qu vèn si flour, mai n'en reçoampre
Di jouvènt esmougu, di jouvènt à geinoum :



Se léchant les moustaches, un buveur abruti l'arrête... Elle rit plus fort. Que lui a-t-il dit, le monstre? Si elle est corrompue, si elle est perdue, oh! je ne veux pas le savoir.

Elle est encore une enfant, elle est belle, et ce n'est point pour offrir des fleurs au premier venu qu'elle était faite, non! mais pour en recevoir des jeunes gens émus, des jeunes gens à genoux !



PROUMETÈU

A GUIHAUME I, RÈI DE PRUSSO

**Abandouna di diéu, maudi de la naturo,
Pèr li pèd, pèr li man clavela sus soun ro,
L'antique Proumetèu trampello... De si cro
Lou voutour dins soun cor fousigo sa pasturo ;**

**E dóu desespera s'aliuencho vèlo e pro. ---
Soulo pèr t'apara, fas uno guerro duro,
O Franço! Mai di blound saras pas la caturu ;
E ta raubo s'estrifo e toun sang coulo à bro.**



PROMÉTHÉE

A GUILLAUME I, ROI DE PRUSSE

**Abandonné des dieux, maudit de la nature, par les
pieds, par les mains cloué sur son rocher, l'antique
Prométhée est pantelant... Dans ses entrailles fouillent
les crocs du vautour qui cherche sa pâture.**

**Et du désespéré s'éloignent voiles et proues.
Seule pour te défendre, tu soutiens une guerre dure,
ô France. Mais des blonds tu ne seras pas la proie...
Ta robe est en lambeaux et ton sang coule à flots.**



172

PROUMETÈU

**Toun aiglo, rèi Guihaume, es qu'uno tartarasso !
De si cro. de sis àrpio ourriblamen estrasso
Lou pitre de la Franço esclacado au poustèu.**

**Parai? La cresiès morto... Esclapo si cadeno !
Bourrèu, l'as pas begu tout lou sang de si veno...
Terrible e venjatièu, s'aubouro Proumetèu !**

1870.



PROMÉTHÉE

173

Ton aigle, roi Guillaume, n'est qu'un vautour ignoble ! De son bec, de ses griffes il déchire horriblement le sein de la France attachée au poteau.

Vraiment ! Tu la croyais morte ! La voilà qui rompt ses chaînes. Bourreau, tu n'as pas bu tout le sang de ses veines... Terrible et prêt à la vengeance, se dresse Prométhée !

1870.



LOU MARIDAGE DE NAÏS

**Lou saïken de l'oundo
Sautent tremoulant,
Retrais a la bloundo
Dins soun viesti blanc.
Li bellis estello,
Pleno de belu.
Soun panca tant bello
Que si grands iue blu.**

**Es que rên ié manco :
S' a lis iue d'azur,
A la caro blanco
Coume l'iéli pur :
Si gauto soun roso
Coumo lou poulit
Boutoun de la roso
Que vên d'espeli.**



LE MARIAGE D'ANAÏS

**Le soleil, de l'onde sortant frémissant, ressemble
à la blonde dans ses blancs atours. Les belles étoiles,
avec leur éclat, ne sont pas si belles que ses grands
yeux bleus.**

**Car rien ne lui manque: si les yeux sont bleus, elle
a le teint blanc comme un lis sans tache; et ses joues
sont roses comme un frais bouton de rose qui vient
d'éclore.**



Ges de cardelino,
Ges de roussignòu,
An la voues tant fino,
Ni que tant esmòu ;
Coume la Sereno,
Soun cant tèn dre e dous
Garis touto peno
E rènd amoureux.

Noun sabe chatouno
Acoumplido ansin ;
Soun èso es redouno
E soun jougne prim.
Mai noblo es soun amo
E grand es soun cor :
Urous aquéu qu'amo,
Oh ! que brave sort !

Digo sèns cregnènço
« O », ma gènto enfant !
Espagno e Prouvènço
Te dounon la man.
Lou tambourin vibre !
Jougas, flahutet !
Cantas, brun Felibre,
Li plus bèu moutet !



Du chardonneret ou du rossignol la voix n'est si fine ni si pénétrante; comme la Sirène, son chant doux et tendre guérit toute peine et rend amoureux.

Je ne connais point de jeune fille si accomplie; sa gorge est ronde et sa taille mince. Mais noble est son âme et grand est son cœur: heureux celui qu'elle aime, oh! quel heureux sort!

Dis sans crainte « oui », mon aimable enfant!
Espagne et Provence te donnent la main. Que le tambourin vibre! jouez, galoubets! chantez, bruns Félîtres, vos plus beaux morceaux!



Lou vènt dins ta vèlo
Boufo lou bonur;
Seguisse l'estello
Que lus dins l'azur.
Vai vers l'encountrado
De l'ardènt soulèu :
Adiéu, nòvio astrado,
Adiéu, gai parèu !

E quand li Mouresco
Alin te veiran,
O jouvo tant fresco,
Éli s'escoundran
E saran jalouso
E riran amar
De ta bèuta blouso,
De toun rire clar.

Càspi ! se pòu dire,
Iuei, qu'es un bèu jour
Ounte i'a pèr rire
E ploura d'amour.
Que lou vèire dinde !
Vujas rouge o blanc;
Vole pourta 'n brinde
I nòvi galant !

Bèu-Caire, 12 de febrîé 1872.

Le vent dans ta voile souffle le bonheur; suis l'étoile
qui brille dans l'azur. Va vers le pays de l'ardent
soleil : adieu, fiancée heureuse, adieu joyeux couple!

Et quand les Moresques là-bas te verront, ô
jeunesse si fraîche, elles iront se cacher et seront
jalouses et riront avec dépit de ta beauté parfaite, de
ton rire clair.

Caspi! peut-on dire, c'est aujourd'hui un beau jour
où il y a pour rire et pleurer d'amour. Que le verre
tinte! Versez du rouge ou du blanc : je veux porter
un brinde aux époux charmants!

Beaucaire, 12 février 1872.



LOU DOUTOUR PAMARD

**Soun camin a ges de caussido :
Esperit fin, bon estouma,
De coungrès en coungrès presido
Lis acadèmi, li dina.**

**Brave ami, mège renouma,
Soun amo franco es espandido
Sus soun front jouine. E de la vido
Tòuti li pàuris arrena**



LE DOCTEUR PAMARD

Son chemin n'a point de chardons : esprit fin, bon estomac, de congrès en congrès il préside les académies, les diners.

Ami sûr, médecin renommé, son âme franche s'épanouit sur son front jeune. Et tous les pauvres éreintés de la vie

A sa porto courron se batre.
Tranquile, éu, coupo un ome en quatre
E n'en pedasso li moussèu.

A taulo, la bello fourcheto !
Mai, quand escusso si mancheto,
Lou d'outour, que flame coutèu !



A sa porte courent se battre. Tranquille, lui, il coupe un homme en quatre et il en recoud les morceaux.

A table, quelle belle fourchette! Mais, quand il retrousse ses manchettes, le docteur, quel fameux couteau!



LA FLOUR DOU DIVÈNDRE-SANT

*Era 'l giorno ch' al sol si scoloraro
Per la pietà del suo fattor i rai,
Quand' io fui presso e non me ne guarda
Che i bei vostr' occhi, Donna, mi legaro.*

PETRARCA, *Sonnet 11*.

Quand tourno lou Printèms coume un superbe amant,
La Terro ris e lèu, nòvio, de flour se paro:
Dóu vióulié dis escoumbre au tulipan di raro,
Tout boutoun espelis au souleias cremant.

Lila d'adematin ni roso de deman
M'es pas la plus poulido e m'es pas la plus caro,
Mai uno pauro flour dessecado toutaro,
Pensado bluio e palo e qu'a touca sa man.



LA FLEUR DU VENDREDI-SAINT

Le jour où du soleil les rayons s'obscurcirent
A l'aspect de son Dieu mourant pour les pervers,
Ce jour, à mon insu, vos beaux yeux me surprirent,
Madame, et tout à coup me donnèrent des fers.

Traduction ESMÉNARD DU MAZET.

Quand revient le Printemps tel qu'un amant
superbe, la Terre lui sourit, et, comme une fiancée,
aussitôt de fleurs elle se pare; de la giroflée des
ruines à la tulipe des clairières, tout bouton s'épanouit
au soleil flamboyant.

Lilas de ce matin et rose de demain n'est pas pour
moi la plus jolie, n'est pas pour moi la plus chère,
mais bien une pauvre fleurette presque desséchée,
pensée bleue et pâle qu'a touchée sa main.


Es un divèndre-sant que la divino Lauro,
Au lindau de la glèiso, em' un regard, enauro
Petrarco d'un amour que sara soun trelus ;

Es un divèndre-sant que ma galanto amigo
Sus l'autar m'a culi la floureto que ligo
A-n-elo moum cor tènre e fôu coume n' i' a plus.



C'est un vendredi-saint que la divine Laure, sur le
seuil de l'église, avec un regard, inspire à Pétrarque
un amour qui l'exalte et doit être sa gloire;

C'est un vendredi-saint que ma charmante amie
sur l'autel m'a cueilli la petite fleur qui lie à elle
mon cœur tendre et fou comme il n'en est plus.



CANTADISSO A PETRARCO

Troumpeto de la Renoumado,
Sounas! Pople, picas di man!
Petrarco, la tèssto enramado,
Arribo. Tu, sa tant amado,
Lauro, sourrise à toun amant.

Vesti de la raubo pourpalo
E lou mantèu d'or sus l'espalo,
Rintro dins la ciéuta papalo,
Tu, lou fiéu dóu païs latin,
En triounfaire, en ciéutadin!

En Avignoun, en Italio,
Tant que i' aura de bèlli fiho,
Tant que viéura la Pouësio,
Cantaren emé fernisoun
Ti Sounet, ti fièri Cansoun.



CANTATE A PÉTRARQUE

**Sonnez, trompettes de la Renommée ! Peuples,
battez des mains ! Pétrarque arrive, le front couronné
de lauriers. Toi, sa tant aimée, Laure, souris à ton
amant.**

**Vêtu de la robe de pourpre et le manteau d'or sur
l'épaule, rentre dans la cité papale, toi, le fils du pays
latin, en triomphateur, en citoyen !**

**Dans Avignon, en Italie, tant qu'il y aura de belles
filles, tant que la Poésie vivra, nous chanterons avec
enthousiasme tes Sonnets, tes fières Chansons.**



Mèstre, la Prouvènço, l'embrasso !
Davans ti rai, l'oumbro s'estrasso,
Car pèr lis ome de ta raço,
Pèr li calignaire dóu Bèu,
l'a ges de niue ni de toumbèu.

Petrarco, mounto au Capitòli !
Cinq cènts an passon coume un jour ;
La glòri es l'eterne regòli
Di poueto majour !

*Fèsto avignounenco dóu Centenàri cinquen de Petrarco,
juillet de 1874.*



Maitre, la Provence t'embrasse ! Devant tes rayons,
l'ombre se dissipe, car pour les hommes de ta race,
pour les amoureux du Beau, il n'y a ni nuit, ni
tombeau.

Pétrarque, monte au Capitole ! Cinq cents ans
passent comme un jour ; la gloire est l'éternel festin
des poètes majeurs !

*Fêtes avignonaises du cinquième Centenaire de Pétrarque,
juillet 1874.*



L'ABAT DE LA JOUINNESSO

De-longo se plais à cerca
Taïo fino e divino caro,
En counèissèire, en delicat:
Es un gourmand di causo raro ;

Es un fenat de la Bèuta.
Trovo que la vido es avaro,
Èu que se baïo sèns counta, ---
E que pas proun l'amour s'avarò.



L'ABBÉ DE LA JEUNESSE

Il se plaît à chercher sans cesse taille fine et divin minois, en connaisseur, en délicat : c'est un gourmand des choses rares ;

C'est un passionné de la Beauté. Il trouve que la vie est avare, lui qui se donne sans compter, et que l'amour ne se prodigue pas assez.

Sourrisènt vai, n'aguènt soucit
Que di bèlli chato; à lesi
Li voudrié touti pèr mestresso.

Au poulit tèms dóu rèi Reinié
L'aurien, pèr sa galantarié,
Nouma l'*Abat de la Jouinesso*.



Il va souriant, n'ayant souci que des belles jeunes filles; à son aise il voudrait les avoir toutes pour maitresses.

Au bon temps du roi René on l'aurait, pour sa galanterie, nommé *Abbé de la Jeunesse*.

LA GLORI DE VAU-CLUSO

CANTADISSO

I

Jouvènço,
Canten nosto Prouvènço!
Canten
Lou soulèu arlaten !
Canten la Muso,
La glòri de Vau-Cluso
Que de noste Ventour enflamo li cresten !



LA GLOIRE DE VAUCLUSE

CANTATE

I

**Jeunesse, chantons notre Provence! Chantons le
soleil arlésien! Chantons la Muse, la gloire de
Vaucluse qui de notre Ventoux enflamme les
sommets!**



LA GLORI DE VAU-CLUSO

CANTADISSO

1

**Jouvènço,
Canten nosto Prouvènço!
Canten
Lou soulèu arlaten !
Canten la Muso,
La glòri de Vau-Cluso
Que de noste Ventour enflamo li cresten !**



LA GLOIRE DE VAUCLUSE

CANTATE

I

**Jeunesse, chantons notre Provence! Chantons le
soleil arlésien! Chantons la Muse, la gloire de
Vaucluse qui de notre Ventoux enflamme les
sommets!**

I

I I

L'amour nous counvido
A cuie li flour :
L'amour es la vido,
La vido es l'amour!

La cigalo di piboulo,
La bouscarlo di bouissoun,
Lou grihet di ferigoulo,
Tout canto sa cansoun.

L'amour nous counvido
A cuie li flour :
L'amour es la vido,
La vido es l'amour!

Touto chato en couifo blanco
A d'amour soun plen faudau;
De Vau-Cluso touto branco
A soun pèis argentau.

L'amour nous counvido
A cuie li flour :
L'amour es la vido,
La vido es l'amour!



11

L'amour nous convie à cueillir les fleurs : l'amour
c'est la vie, la vie c'est l'amour !

La cigale sur les peupliers, la fauvette dans les
buissons, le grillon sous le thym, tout chante sa
chanson.

L'amour nous convie à cueillir les fleurs : l'amour
c'est la vie, la vie c'est l'amour !

Toute jeune fille en blanche coiffe a d'amour son
plein tablier; de la fontaine de Vaucluse chaque
branche a son poisson argenté.

L'amour nous convie à cueillir les fleurs : l'amour
c'est la vie, la vie c'est l'amour !



Nostre nòstre prouvençenco
S'espanhissou qu'an prouvençens ;
Mà nòstre Avignonencs
Calligoun en tout tèms.

L'amour nous counvido
A cuire li flour :
L'amour es la vido,
La vido es l'amour !

Cò que fàit Lamo tant bello,
Cò que fàit Petrarco grand,
Es soum amour, doçço estello
Que l'es après milo an !

L'amour nous counvido
A cuire li flour :
L'amour es la vido,
La vido es l'amour !

Jouvènço,
Canten nosto Prouvènço !
Canten
Lou soulèu arlaten !
Canten la Muso,
La glòri de Vau-Cluso
Que de noste Ventour enflamo li crestén !



Nos roses hâtives ne s'épanouissent qu'au printemps ; mais nos Avignonnaises sont amoureuses en toute saison.

L'amour nous convie à cueillir les fleurs : l'amour c'est la vie, la vie c'est l'amour !

Ce qui fait Laure si belle, ce qui fait Pétrarque grand, c'est leur amour, douce étoile, qui luit après mille ans.

L'amour nous convie à cueillir les fleurs : l'amour c'est la vie, la vie c'est l'amour !

Jeunesse, chantons notre Provence ! Chantons le soleil arlésien ! Chantons la Muse, la gloire de Vaucluse qui de notre Ventoux enflamme les sommets !



PLAGNIMEN

A MADAME ELLO MOÏFIO DE L...

SI S LA MORT DE SA MAIRE

Quita lou rose gai, cargo pèr la malo-ouro
Lou negre, manjo un pan plus marrit que lou fèu ;
La testo dins li man, sonto li long trachèn
De li pèn desnoussa, plouro, jouvènto, plouro !

Pecatre ! Te vaqui coume lou paure aucèn
Quand la maire a quita lou nis. Tournara quouro ?...
At' at' Tournara plus !... Lagno-te ! pièi aubouro
Ete me nebta de plour, ti bèus ine vers lou cèu.



CONDOLÉANCE

A MADemoisELLE SOPHIE DE L...

SUR LA MORT DE SA MÈRE

Quitte le rose gai, revêts pour l'heure funèbre le
noir, mange un pain plus amer que le fiel ; la tête
dans tes mains, tes longs cheveux dénoués, pleure,
jeune fille, pleure !

Infortunée ! Te voilà comme le pauvre petit oiseau
lorsque la mère a quitté le nid. Quand retournera-
t-elle ?.. Hélas ! elle ne retournera plus !... Abandonne-
toi à ta douleur ! Puis lève tes yeux noyés de larmes,
tes beaux yeux vers le ciel.



Et plus loin que la terre et que ses amertumes, tu
verras ta mère, là-haut, dans la félicité, sourire à ta
jeunesse et contempler ta beauté

D'un regard plein d'éclat, doux comme une caresse.
— Courbée par l'orage, ainsi la branche fleurie se
relève au soleil qui vient sécher ses pleurs.



PARLA MUT

**F'a fourèst e castèu peramount sus li mourre
Di nivo encamela, nivo e niue soun ami.
L'auroboufo: aubre, oustau, subran fau que s'amourre
Coume un boulun de nèu di ro negras boumi.**

**Dins lou cèu, en fougnant, la luno sèmblo courre
Après li nièu d'argènt ounte voudrié dourmi ;
Jamai d'un rai tant vièu lis estello à fin mourre
Trelusèron. Pèr champ, li luserno an bleimi.**



PARLER MUET

Il y a forêt et château par là-haut sur les pics où
s'amoncellent les nuages, — nuages et nuit se hantent.
Le vent souffle: arbres, maison, doivent soudain
fléchir comme le tas de neige que les rocs noirs
vomissent.

Dans le ciel, en boudant, la lune semble courir
après les nuées d'argent où elle voudrait s'endormir;
jamais d'un éclat plus vif le limbe plus net des étoiles
ne brilla. Dans les champs, les lucioles ont blémi.



206

PARLA MÈ

*Amin, l'aveu d'amour, quand boude sus uno amò,
Atòu dins lo fuc un fuc estrang e douc,
E l'annoumen, crutè digre pas que vous amo,*

*Dins l'air d'un regard comprenès touti douc;
E, pounas d'un bonur qu'au rên trop lèn vous raubo,
Poutounas come un fèn si nèn, soum pèn, sa raubo...*



Ainsi, le vent d'amour, quand il souffle sur une
âme, allume dans les yeux un feu étrange et doux, et
bien que l'amoureuse ne dise pas qu'elle vous aime,

Dans l'éclair d'un regard vous vous êtes compris ;
et, tremblant pour un bonheur qu'un rien vous dérobe
trop tôt, vous baisez comme un fou ses mains, ses
cheveux, sa robe...

LI NOÇO D'ARGÈNT

DÓU FELIBRE DE LA TOUR-MAGNO

Rampela di quatre caire,
Soun arriba dins Bèu-Caire
Vòsti bon e vièis ami.
O la bello rampelado !
E la galoio taulado,
Festant un dous souveni !

Di planuro e di mountagno,
De Prouvènço, Africo, Espagno,
E dóu Nord à fre soulèu,
Soun vengu, tout fiò, tout flamo,
Li que porton dins soun amo
L'amista coume un flambèu.



LES NOCES D'ARGENT

DU FÉLIBRE DE LA TOURMAGNE

**Convoqués de tous les côtés, ils sont arrivés à
Beucaire, vos bons et vieux amis. O le beau rappel !
Et la joyeuse réunion fêtant à table un doux souvenir!**

**De la plaine ou des montagnes, de Provence,
d'Afrique, d'Espagne, et du Nord au froid soleil, ils
sont venus, tout feu, tout flamme, ceux qui portent
en leur âme l'amitié comme un flambeau.**



Pèr vous sonon li campano.
Lou tèms, que toujour debano,
Pèr vous s'arrèsto un moumen,
Nòvi, e vosto jouventuro,
Emé de lagremo puro,
Vous countèmplo tendramen.

Adematin, à la messo,
Avès mai fa la proumesso,
En vous tenènt pèr la man,
De vous ama de plus bello,
Causo douço e noun nouvello
Pèr vòsti cor bèn amant.

Tournen doune canta li noço !
Certo, se n'en vèi pas foço
De parèu tant jouine e gai,
Qu'après vint-e-cinq annado
An sa vido courounado
D'un eterne mes de Mai.

Bon coume n'es pas de dire,
Lou bon Diéu, pèr vous sourrire
De soun biais lou mai divin.
Mando un fiéu à vosto fiho :
Se vèi, quand l'ange soumiho,
Que sounjo encaro d'alin.

Pour vous sonnent les cloches. Le temps, qui file toujours, pour vous s'arrête un moment, chers époux, et vos enfants, avec de douces larmes, vous contemplent tendrement.

Ce matin, à la messe, vous avez renouvelé la promesse, en vous tenant par la main, de vous aimer de plus belle, chose douce et point nouvelle pour vos cœurs aimants.

Recommençons donc à chanter les noces ! Certes, on ne voit pas beaucoup de couples si jeunes, si gais, qui après vingt-cinq ans ont leur vie couronnée par un éternel mois de mai.

Bon comme on ne peut le dire, le bon Dieu, pour vous sourire de sa grâce la plus divine, envoie un fils à votre fille : on voit, quand l'ange sommeille, qu'il rêve encore du ciel.



Iuei, es coumplido la fêsto,
E de bonur n' i' a de rèsto...
Parai, moun brave Roumiéu ?
Dau ! faguen dinda li vèire :
Brinde à la santa di rèire,
Di fiéu e di pichot-fiéu !

Ma cansoun, l'ai facho en viage,
Dins un galant pantaiage,
De Valènço à Tarascoun,
Urous nòvi, novio astrado,
Se ma cansoun vous agrado,
Vous demande qu'un poutoun.



Aujourd'hui complète est la fête, et il y a du bonheur de reste... n'est-ce pas, mon brave Roumieux? Allons, faisons tinter les verres: je bois à la santé des aieuls, des fils et des petits-enfants!

Ma chanson, je l'ai faite en voyage, dans une agréable rêverie, de Valence à Tarascon. Heureux mari, épouse heureuse, si ma chanson vous agrée, je ne vous demande qu'un baiser.



220

LOU PAPO ES MORT, VIVO LOU PAPO

**Dins l'oumbrun e l'esfrai li pople agroumeli
Tremolon coume un grand jounquié... Li catouli,
Ferme e siau dins sa fe, relegisson l'istòri.**

**Tuias-vous, counquistas ! De vautre Diéu se ris ;
Nous mando un autre Papo, un autre Jèsu-Crist ;
Lou soulèu s'es leva, lou jour se fai : vitòri !**



LE PAPE EST MORT, VIVE LE PAPE 221

**Dans l'ombre et l'épouvante les peuples accroupis
tremblent comme une vaste jonchaie... Les catholi-
ques, fermes et assurés dans leur foi, relisent l'histoire.**

**Tuez-vous, conquérez ! De vous Dieu se rit ; il nous
envoie un autre Pape, un autre Jésus-Christ ; le soleil
s'est levé, le jour se fait : victoire !**

ADOLENT

THEY ARE FORMING THE USUAL
THEY ARE FORMING THE USUAL
THEY ARE FORMING THE USUAL
THEY ARE FORMING THE USUAL

THEY ARE FORMING THE USUAL
THEY ARE FORMING THE USUAL
THEY ARE FORMING THE USUAL
THEY ARE FORMING THE USUAL



L'AFFLIGÉ

**Haut et fort comme saint Christophe, ayant d'un
hercule la fière mine, il porterait un monde sur ses
épaules, et il pleure comme une malheureuse.**

**Rien dans la vie ne lui fait peur; avec courage, en
avant ! il marche; le poids amer de ses grands deuils
seul lui ferait ployer l'échine.**



224

L'ADOLENTI

T'en souènes trop, paure cor!
E, di-fis, la vènt de la mort
Te fà joubri coume li sagno.

Apèche te sus l'amista
Que vèn n'en prene la mita
Et la douleur que te sagagno.



L'AFFLIGÉ

225

**Tu t'en souviens trop, pauvre cœur! Et parfois le
vent de la mort te fait frissonner comme les roseaux.**

**Appuie-toi sur l'amitié, prête à partager avec toi la
douleur qui te tourmente.**

PERMENADO

A MADAMO JÓUSÈ GAUTIER

Au champ, quand m'envau à l'asard,
Li blad, li prado, lis eissart,
Lou vènt, li grihet, la bouscarlo,
Tout me fai fèsto e tout me parlo.
A-de-rèng, triste emé l'èr las,
Lis aubre me fan : « Ounte vas ? »
Li pàuris aubre de la routo
E l'aubre dóu champ : « Vène, escouto !
Mi branco soun pleno de nis
E dins ma fueio lou vènt ris. »
— E coume iéu lande à la lèsto,
Zóu ! un bouissoun en flour m'arrèsto :
« Camino plan dins lou draïou,
Entèndes pas lou roussignòu ? »
— E la bravo sesiho rousso
Me frusto d'un alo bèn douço.
— « Ve l'oumbrun de mi flanc moussu »,
Me dis un vièi ro cabassu,
D'ounte l'èure pènjo e tremolo.
— « Adiéu ! » crido un aucèu que volo

PROMENADE

A MADAME JOSEPH GAUTIER

Au champ, quand je vais au hasard, les blés, les prairies, les défrichements, le vent, les grillons, la fauvette, tout me fait fête et tout me parle. Tour à tour, tristes avec l'air fatigué, les arbres me font : « Où vas-tu ? » les pauvres arbres de la route et l'arbre du champ : « Viens, écoute ! mes branches sont pleines de nids et dans mon feuillage rit la brise. » — Et comme je file prestement, tout-à-coup m'arrête un buisson en fleur : « Chemine doucement dans le sentier, n'entends-tu pas le rossignol ? » — Et la bonne sésie rousse me frôle de son aile veloutée. — « Vois l'ombre de mes flancs tapissés de mousse, » me dit un vieux rocher trapu, d'où le lierre pend en tremblotant. — « Adieu ! » crie un oiseau qui monte

Semblant voulé prene à l'assaut
Li nivo que courron pus aut.
— La font murmuro: « Vos pas béure ? »
— E lou soulèu: « Que fai bon viéure ! »
— L'erbo me sono: « Assète-te ! »
M'assète sus l'erbo flourido.
— Li flour: « Parai que sian poulido ? »
Uno me dis: « Acampo-me, »
Uno courbo-dono superbo,
« Me languisse toujour dins l'erbo
Souto lou trepé d'ou troupèu ;
Me boutaras à toun capèu. »
— « Te dounarai à moun amigo, »
— « De la counèisse ai l'enterigo. »
— « Te prendra 'mé si galant det,
T'estremara dins soun boumbet. »
— « Acampo-me vite ! » — « Foullasso ! »
— « Lèu-lèu, que se la biso passo,
M'espoussara. » — « Te culirai,
N'en mouriras. » — « N'en mourirai !
Emai que la bello chatouno,
Avans, me fague uno poutouno,
Sarai countènto ! » — « Vène, adounc,
E te fara milo poutoun... »
.....
Au champ, quand vau à l'aventuro,
Tout me parlo dins la naturo.

comme s'il voulait prendre d'assaut les nuées qui courent plus haut. — La source murmure : « Ne veux-tu pas boire ? » — Et le soleil : « Qu'il fait bon vivre ! » — L'herbe m'appelle : « Assieds-toi là ! » Je m'assieds sur l'herbe fleurie. — Les fleurs : « N'est-ce pas que nous sommes jolies ? » Une me dit : « Cueille-moi, » c'est un superbe narcisse : « Je m'ennuie d'être toujours dans l'herbe piétinée du troupeau ; tu me mettras à ton chapeau. » — « Je te donnerai à mon amie. » — « De la connaître je meurs d'envie. » — « Elle te prendra avec ses doigts gracieux et t'enfermera dans son sein. » — « Prends-moi bien vite ! » — « Grande folle ! » — « Vite, vite, que si la bise passe, elle m'effeuillera. » — « Si je te cueille, tu en mourras. » — « J'en mourrai ! Pourvu que la belle jeune fille me fasse, auparavant, une caresse, je serai contente ! » — « Viens donc, elle te fera mille baisers... »

.....
A travers champs, quand je vais au hasard, tout me parle dans la nature.



BRINDE I NOVI

PÉR LOC MARIAGE DÓC FELIBRE ANFOS MIQUÈT

Bello nouvièto, porte un brinde
A ta jouvènço, à ta bèuta ;
Iéu porte un brinde à l'amista
Que trelusis dins tis iue linde ;
A ta gràci, à toun biais divin,
Porte un brinde em' aquéu vièi vin !

Nòvi galant, iéu vole béure
A ta chabènço, à toun grand cor ;
Mario e tu, sarés d'acord
Coume lou soun lou chaine e l'èure :
A toun trelus, à toun bonur,
Porte un brinde em' aquéu vin pur !

BRINDE AUX ÉPOUX

POUR LE MARIAGE DU FÉLIBRE ALPHONSE MICHEL

Belle épousée, je porte un brinde à ta jeunesse, à ta beauté ; je porte un brinde à l'amitié qui sourit dans tes yeux si purs ; à ta gentillesse, à ta divine grâce, je porte un brinde avec ce vieux vin !

Aimable époux, je veux boire aussi à ton heureux sort, à ton grand cœur ; Marie et toi, vous serez unis comme le sont le chêne et le lierre : à ton bonheur qui rayonne, je porte un brinde avec ce vin pur !

Gai parèu que l'amour afamo,
Manjas d'aise lou pan d'amour ;
Se n'en manjo pas chasque jour :
Urous quau pren aquelo qu'amo !
Em' aquéu vin ardènt e rous
Iéu porte un brinde is amoureux !

Li Felibre soun devinaire :
Lèu-lèu quauque gaiard nistoun
Vous espeligue d'un poutoun
E, bel agnèu, tete sa maire !
A vòsti fiéu, à sî felen,
Iéu brinde emé moun vèire plen !

Joyeux couple que l'amour affame, mangez doucement le pain d'amour, pain qu'on ne mange pas toujours : heureux celui qui prend la femme qu'il aime ! Avec ce vin ardent et roux, je porte un brinde aux amoureux !

Les Félibres sont devins : que bien vite un gros poupon vous éclore d'un baiser et, bel agneau, tête sa mère ! A vos fils, à vos petits-enfants, je porte un brinde avec mon verre plein !

LOU LICHOUN

Rose, floura, galoi, redoun,
Avans dina tèn plus sesiho;
Foro de taulo enca moussiho,
Se plais à branda lou mentoun.

Es un savènt : touto mangiho,
N'a tasta, meme d'escoundoun
Un lipet; amo li poutoun
Di vièi vin e di jòuini fiho.



LOU LICHOUN

**Rose, floura, galoi, redoun,
Avans dina tèn plus sesiho;
Foro de taulo enca moussiho,
Se plais à branda lou mentoun.**

**Es un savènt : touto mangiho,
N'a tasta, meme d'escoundoun ;
Un lipet : amo li poutoun
Di vièi vin e di jòuini fiho.**



LE GOURMET

Frais, vermeil, jovial, dodu, avant le dîner il ne tient pas en place; hors de table il grignote encore, il se plait à brimbaler le menton.

C'est un savant : de tous les mets il a goûté, même en cachette ; un gourmand : il aime les caresses des vieux vins et des jeunes filles.



Es un artisto: es autant grand
Que Vateu, Carèmo, Durand,
Pu fort que lou famous Troumpeto.

Pèr l'auto cousino, dau ! dau !
O mèstre, cargo lou faudau :
Res pòu te faire la cambeto.



**C'est un artiste : il est aussi grand que Vatel,
Carême ou Durand, plus fort que le fameux Trompette.**

**Pour la haute cuisine, allons ! allons ! ô maître,
mets le tablier : personne ne peut te faire le croc-en-
jambe.**



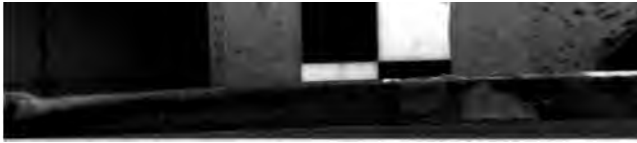
COUPLIMEN NOUVIAU

A MADAMISELLO SOUFÏO DE L...

LA VÊIO DE SOUN MARIAGE

Sourrise-ié, cèu pur; aleno, aureto molo ;
Auceloun, canto-ié ti refrin li plus car ;
Treluse, gai soulèu ; abauco, vasto mar,
Tis oundado, isto aquí coume un sen que tremolo.

Sus lou rose e lou blu di niéu l'Amour que volo
La meno dins la draio ounte fai dous e clar :
Pantai d'amour plus bêu que li pantai de l'art,
Trevas Soufïo, enauras-la, fasès-la folo !



COMPLIMENT NUPTIAL

A MADEMOISELLE SOPHIE DE L...

LA VEILLE DE SON MARIAGE

Souris-lui, ciel pur ; soupire, brise légère ; oisillon,
chante-lui tes refrains les plus chers ; rayonne, gai
soleil ; apaise, vaste mer, tes flots, demeure sans plus
de mouvement qu'un sein qui palpite.

Sur le rose et le bleu des nuées l'Amour qui plane
la conduit dans le sentier où il fait doux et clair :
rêves d'amour, plus beaux que les rêves de l'art,
hantez Sophie, animez-la, rendez-la folle !



240

COUPLINES NOUVIAU

**Chato, lou cor en fiò 'mè lis iue plen d'uiou,
Camino vers l'ami que d'un gànbi reiau
Te sono ! Encaro un jour, bello, e sarés Madamo !...**

**Ta maire, d'enterin, di palais dóu bon Diéu,
Se clino tendramen, e benesis lou fiéu
Que te baio soun noum, sa jouvèncò e soun amo.**



COMPLIMENT NUPTIAL

241

Jeune fille, le cœur en feu et les yeux pleins d'éclairs, avance-toi vers l'ami dont la grâce toute royale t'appelle! Encore un jour, belle, et vous serez Madame !...

Ta mère, cependant, des palais du bon Dieu, s'incline tendrement et bénit le fils qui te donne son nom, sa jeunesse et son âme.



A MOUNSEGNE ANGE VIGNO

ARCHEVESQUE D'AVIGNON

Pèr la reünion dis ancians Elève d'ou Pichot-Semenari

In vinculis Charitatis.

(Deviso de Mounsegne Vigne.)

Quand, gueirant lou troupèu, un loubatas gingoulo,
Lou pastre mai que mai viho e lou tèn d'à ment;
De l'estèu lou pilot gardo lou bastimen,
Quand la mar tempestouso entre-bado sa goulo ;

D'ou laire emé l'oumbrun quand vèn lou tramblamen,
Quau leissarié l'oustau, la niue, de bat en goulo?...
Mounsegne, un marrit vènt iuei boufo; tout degoulo,
E nautre istarian siau davans l'aboulimen?

|

A MONSEIGNEUR ANGE VIGNE

ARCHEVÊQUE D'AVIGNON

Pour la réunion des anciens Elèves du Petit-Séminaire

Dans les liens de la Charité.

(Devise de M^{gr} Vigne.)

Quand, guettant le troupeau, un loup affamé hurle,
le berger se tient sur ses gardes et redouble de
vigilance ; le pilote préserve le navire de l'écueil,
quand la mer battue par la tempête entrouvre ses
abîmes ;

Quand vient avec l'ombre la peur du larron, qui
laisserait la maison ouverte, la nuit, à deux battants?...
Monseigneur, un vent mauvais souffle maintenant ;
tout s'écroule, et nous resterions impassibles devant
la destruction ?



Noun ! — Tambèn lou bon Diéu, qu'aman e que nous amo.
Pèr bonur vous a fa gardian de nòstis amo ;
Mena pèr vosto estello arribaren au port.

Carita, dins ti las liga fin-qu'à la mort,
Demandaren la pas sènso cregne la guerro,
D'abord qu'aven toun Ange emé nautre sus terro !



A MONSIEUR ANGE VIGNE

245

Non! — Aussi le bon Dieu que nous aimons et qui nous aime, par bonheur vous a fait le gardien de nos âmes; guidés par votre étoile nous arriverons au port.

Charité, dans tes liens unis jusqu'à la mort, nous demanderons la paix sans redouter la guerre, puisque nous avons ton Ange sur terre avec nous !



A LA MEMORI

DE MADAMO ALFRET DES ESSARTS

Quand lou soulèu davalò e vers la mar descènd
An di causo lis iue uno visto plus neto ;
Ansin sus terro, à l'ouero ounte la mort s'envèn,
Clarejon li vertu mai bello e vivourneto.

Digno mouié d'un ome à l'engèni d'elèi,
Fuguères lou bonur e la pas de sa vido ;
E iuei, quand d'eu t'esmarro uno crudèlo lèi,
Soun amo dins lou dòu soublejo afrejoulido.



A LA MÉMOIRE

DE MADAME ALFRED DES ESSARTS

Quand le soleil s'abaisse et descend vers la mer,
les yeux ont des choses une vue plus claire ; ainsi
sur la terre, à l'heure où survient la mort, les vertus
brillent plus belles et plus vives.

Digne compagne d'un homme à l'esprit d'élite, tu
as été le bonheur et la paix de sa vie ; et aujourd'hui
quand de lui te sépare une cruelle loi, son âme dans
le deuil s'assombrit et se glace.



Lis enfant qu'as ama coume s'èron li tiéu
Sèmbelon, à la doulour de soun funèbre adieu,
Uno segoundo fes agué perdu sa maire.

Chato, toun gàubi antan faguè gau au Miejour.
S'en souvèn, e te mando, au celestiau sejour,
Un salut freirenau pèr la voues d'un troubaire.



Les enfants que tu as aimés comme s'ils étaient les tiens semblent, à la douleur de leur funèbre adieu, une seconde fois avoir perdu leur mère.

Jeune fille, ta grâce autrefois charma le Midi. Il s'en souvient, et t'envoie, au séjour céleste, un salut fraternel par la voix d'un poète.



A MAURISE FAURE

**O Fauro, ardènt
Coume l'aigo-ardènt,
Dins la Capitalo
Portes la cigalo ;
Paris encanta,
Tre que l'a tasta,
Chourlo toun canta !**



•

A MAURICE FAURE

**O Faure, ardent commel'eau-de-vie, dans la Capitale
tu portes la cigale; Paris enchanté, dès qu'il l'a goûté,
se délecte à ton chant !**



L'ARAGNO

A - N - U N T R A I T E

**D'abord que l'as vougu, meichant! d'abord qu'as rout
Nosto vièio amista tant douço, tëndro e forto ;
D'abord qu'as, contro iéu, treva li draio torto,
Coume à-n-un chin rascas, à-n-un pudènt marrou,**

**Te barre au front ma porto e bute li ferrou...
Vai-t'en, traite, vai-t'en ! nosto amistanço es morto.
L'as tuiado ! Un matin d'abriéu qu'ère pèr orto.
Veguère dins lou champ un brout, un galant brout**



L'ARAIGNÉE

A UN TRAITRE

Puisque tu l'as voulu, méchant ! puisque tu as
brisé notre vieille affection si douce, tendre et forte ;
puisque tu as, contre moi, suivi les voies tortueuses,
comme à un chien galeux, à une bête puante,

Je te ferme ma porte et je mets les verroux...
Va-t-en, traître, va-t-en ! notre amitié est morte : tu
l'as tuée ! — Un matin d'avril que j'errais à travers
champs, je vis une branche, une jolie branche



D'aubrespin rose ; au mié de la verdo baragno,
Souto fueio, pamens, espinche camina
Uno aragno ; eilalin, lou cèu pur s'escaragno

D'un nivoulun de dòu ; fai tèms sour ; a trouna...
La flour s'es espoussado, e rèsto que l'aragno
Fielant ourriblamen soun fiéu enverina.



L'ARAIGNÉE

255

D'aubépine rose ; au milieu du vert buisson, je
découvre, cheminant sous les feuilles, une araignée.
Tout d'un coup le ciel bleu est obscurci

Par un grand nuage noir ; le temps est orageux,
voilà qu'il tonne... Les fleurs se sont effeuillées, et il
ne reste plus que l'araignée, déroulant, hideuse, son
fil empoisonné.



LI VIÈI

**La grandu taulo es messo
Souto lis aubre en flour,
E la bello jouinesso
A counvida l'Amour.**

**Li pàuri vièi,
Que soun en purgatori,
Espinchon de sa bòri
Li jouine que soun rèi !**

**Uno oumbro fino raio
Dintre li clar ramèu,
E de tóuti li draio
Arribon de parèu.**



LES VIEUX

**La grande table est dressée sous les arbres en fleur,
et la belle jeunesse a convié l'Amour.**

**Les pauvres vieux, qui souffrent purgatoire, épient,
de leur cahute, les jeunes qui sont rois !**

**Une ombrefine s'épanche d'entre les clairs rameaux,
et par tous les sentiers arrivent des couples.**



L'auceloun, dins li broundo,
Cansounejo à lesi,
E la bruno e la bloundo
Sourrisson de plesi.

Li varlet soun en aio ;
Dempieï adematin
Carrejon sus la touaio
L'eisino dóu festin.

E la taulo se cargo
Di viéure prouvençau :
Sardo, pebroun, poutargo,
Oulivo à l'aigo-sau,

Boui-abaisso, bourrido,
Ardit ! l'aïet, ardit !
Bourroulado de trido,
Lebraut, pavoun rousti.

Pèr ispira la muso,
Pèr abrasa l'amour,
Li chambre de Vau-Cluso,
Li trufo dóu Ventour.

L'oisillon, dans la feuillée, se délecte à ramager, et
la brune et la blonde sourient de plaisir.

Les serviteurs s'empressent ; depuis ce matin ils
transportent sur la nappe l'attirail du festin.

Et la table se couvre de mets provençaux : sardines,
poivrons, boutargue, olives confites au sel,

Bouillabaisse, *bourride*, ¹ — allons ! de l'ail, allons !
— salmis de grives, levrauts et paons rôtis.

Pour inspirer la muse, pour attiser l'amour, les
écrevisses de Vaucluse, les truffes du Ventoux.

¹ Combinaison de bouillabaisse et d'*aiôli*.



Li fru fan de camello,
Coulour de parpaioun :
Arange à canestello
E branco d'agroufioun.

S'adus e se destapo
Cènt flasco pèr la set,
Lou Castèu-nòu-de-Papo
E lou Ferigoulet.

E dins li vèire l'amo
Dòu vin uiausso lèu :
Lou Tavèu, uno flamo !
Lou Sant-Jorge, un soulèu !

De nòsti vigno morto
Chourlon li vièi grand vin,
E soun fiò lis emporto
En d'estrambord divin !

La dono, sèmpre fado,
Pren lis iue treboulant ;
Dì raubo desgrafado
Sorton li pitre blanc.



Les fruits montent en pyramides, colorés comme des papillons : oranges à pleines corbeilles, cerises à pleines branches.

On apporte et l'on débouche cent flacons pour la soif : le Château-neuf-des-Papes et le Férigoulet.

Et dans les verres étincelle aussitôt l'âme des vieux vins : Le Tavel, une flamme ! le Saint-Georges, un soleil !

De nos vignes détruites on boit les meilleurs crus et leur chaleur excite des transports divins !

La femme, toujours fée, a des regards qui troublent ; les robes entrouvertes laissent voir les blanches poitrines.



**E li tèsto flourido,
Que caresso lou vènt,
Clinon alangourido
Dins li bras di jouvènt.**

**E li cabeladuro
Folo de se mescla !
Poutoun e mourdeduro
Amosson tout parla.**

**An plus rên à se dire :
De-fes, zôu ! part un crid,
E d'espaimè e de rire
Sèmblon que van mouri.**

**Li pàuri vièi,
Que soun en purgatòri,
Espinchon de sa bòri
Li jouine que soun rèi.**

**L'amour li desvario :
Barbelant dóu printèms,
Li vièi an plus d'auriho,
Li vièi an plus de dènt.**



Et les têtes fleuries, que caresse le vent, s'inclinent,
alanguies, dans les bras des jouvenceaux.

Et les folles chevelures s'emmêlent : baisers et
morsures éteignent tout parler.

Ils n'ont plus rien à se dire : parfois, vlan ! part un
cri ; ils rient, ils se pâment, on dirait qu'ils vont
mourir.

Les pauvres vieux, qui souffrent purgatoire, épient,
de leur cahute, les jeunes qui sont rois.

L'amour les met hors d'eux ; le printemps les
rend pantelants, les vieux qui n'ont plus d'oreilles, les
vieux qui n'ont plus de dents.



LI SOUBRO

DÔU DRAMO « LOU PASTRE »

Dins l'Eloge subre-bèu que Frederi Mistrau prounounciè davans l'Acadèmi de Marsiho lou 13 de febré 1887, vès-eici de quet biais resumiguè lou tèmo a'aqueu dramo qu'Aubanèu aviè 'scri 'mè tant de passioun, mai qu'atruverian plus dintre si papié, quouro la crudèlo mort venguè querre, — tant despachativo, ai las! — lou grand felibre :

« Lou segound dramo d'Aubanèu a pèr litre Lou Pastre, e se passo amoundaut dins li coumbo d'ou Ventour. Es un gardaire d'avé, s'oupage e brutalas coume l'antique Poulifème, e que vivènt dins lou desert, soulet emè si bèsti, un jour r'èi aparèisse uno imprudento Galatèio, que vèn à la mountagno, souleto... L'em-pourtamen, lou ruscle d'aqueu desbadarna, mai fèr que soun bestiari, e l'ourriblo tragèdi que pièi se n'en seguis, fan lou sujet de l'espectacle. »

D'aqueu dramo, belèu esmarra pèr toujour, a soubra lou flane sounet que deviè n'èstre la prefaci, e lou tros qu'anan douna. L'autour, tre que l'aguè 'scri, l'aviè, dins uno letro, manda toul bouiènt au publicaire d'ou present libre. Es justamen lou moussèu ounte la pauro chato racontò elo-memo lou r'abatori, à l'ouro que lou ferouge Cabrau la destousquè coume elo s'anaco truire dins l'aigo frescouleto d'un estagnou de la mountagno.

CE QUI RESTE

DU DRAME « LE PATRE »

Dans l'Eloge superbe que Frédéric Mistral prononça devant l'Académie de Marseille le 13 février 1887, voici en quels termes il résuma le sujet de ce drame qu'Aubanel avait écrit avec tant de passion, mais que nous ne trouvâmes point parmi ses papiers, lorsque la cruelle mort vint quérir, — hélas! avec tant de hâte, — le grand félibre :

« Le second drame d'Aubanel a pour titre Le Pâtre, et se passe là-haut dans les combes du Ventoux. C'est un gardeur de brebis, farouche et brut comme l'antique Polyphème, et qui, vivant dans le désert, seul avec ses bêtes, un jour voit apparaître une imprudente Galathée, qui vient à la montagne seulette... L'emportement, le rut de cet être débordé, plus sauvage que son bétail, et l'horrible tragédie qui s'ensuit, font le sujet du spectacle. »

De ce drame, perdu peut-être pour toujours, il n'est resté que le beau sonnet qui devait en être la préface, et le fragment que nous allons donner. L'auteur, dès qu'il l'eut écrit, l'avait dans une lettre communiqué à l'éditeur du présent recueil. C'est justement le passage où la pauvre jeune fille raconte elle-même le rapt, à l'heure où le farouche Cabral la découvrit, tandis qu'elle allait se plonger dans l'eau fraîche d'un petit étang de la montagne.

LI SOUBRO

DÓU DRAMO « LOU PASTRE »

Dins l'Eloge subre-bèu que Frederi Mistrau prounounciè davans l'Acadèmi de Marsiho lou 13 de febré 1887, vès-eici de quet biaïs resumiguè lou tèmo d'aquéu dramo qu'Aubanèu avié 'scri 'mé tant de passiou, mai qu'atrouverian plus dintre si papié, quouro la crudèlo mort venguè querre, — tant despachativo, ai las! — lou grand felibre :

« Lou segound dramo d'Aubanèu a pèr titre Lou Pastre, e se passo amoundaut dins li coumbo dóu Ventour. Es un gardaire d'avé, sôuvage e brutalas coume l'antique Poulifème, e que vivènt dins lou desert, soulet emé si bèsti, un jour vèi aparèisse uno imprudènto Galatèio, que vèn à la mountagno, souleto... L'empourlamen, lou ruscle d'aquéu desbadarna, mai fêr que soun bestiári, e l'ourriblo tragèdi que pièi se n'en seguis, fan lou sujet de l'espectacle. »

D'aquéu dramo, belèu esmarra pèr toujour, a soubra lou flame sounet que deviè n'èstre la prefâci, e lou tros qu'anan donna. L'autour, tre que l'aguè 'scri, l'aviè, dins uno letro, manda tout bouiènt au publicaire dóu presènt libre. Es justamen lou moussèn ounte la pauro chato racontò elo-memo lou raubatòri, à l'ouro que lou ferouge Cabrau la destousquè coume elo s'anavo traire dins l'aigo frescouleto d'un estagnòu de la mountagno.



CE QUI RESTE

DU DRAME « LE PATRE »

Dans l'Eloge superbe que Frédéric Mistral prononça devant l'Académie de Marseille le 13 février 1887, voici en quels termes il résuma le sujet de ce drame qu'Aubanel avait écrit avec tant de passion, mais que nous ne trouvâmes point parmi ses papiers, lorsque la cruelle mort vint quérir, — hélas! avec tant de hâte, — le grand félibre :

« Le second drame d'Aubanel a pour titre Le Pâtre, et se passe là-haut dans les combes du Ventoux. C'est un gardeur de brebis, farouche et brut comme l'antique Polyphème, et qui, vivant dans le désert, seul avec ses bêtes, un jour voit apparaître une imprudente Galathée, qui vient à la montagne seulette... L'emportement, le rut de cet être débordé, plus sauvage que son bétail, et l'horrible tragédie qui s'ensuit, font le sujet du spectacle. »

De ce drame, perdu peut-être pour toujours, il n'est resté que le beau sonnet qui devait en être la préface, et le fragment que nous allons donner. L'auteur, dès qu'il l'eut écrit, l'avait dans une lettre communiqué à l'éditeur du présent recueil. C'est justement le passage où la pauvre jeune fille raconte elle-même le rapt, à l'heure où le farouche Cabral la découvrit, tandis qu'elle allait se plonger dans l'eau fraîche d'un petit étang de la montagne.



I

AVERTIMEN

D'aqueste libre, ami, coumences pas leituro
S' à l'ate proumier en te dèves arresta.
Moun dramo es simplamen uno obro de naturo ;
L'ai escri pèr li masce e noun pèr li cresta.

Un pastre dins lou bos s'escound, gueirant caturo :
Di vilo l'us pourri l'a pancaro gasta :
Sauto coume un cat-fèr, e 'strasso la centuro
Di chato, qu'embandis se 'n-cop n'a proun tasta.

N'es pas « Petoun-Petet » eiçò, iéu t'avertisse !
Li piencello, en luchant, quilon coume d'eigloun ;
Eu s'amourro à plesi dins li péu negre o blound.

Auen ! erides pas tant à l'ourrou, au brutice,
Car tout ome, à soum ouro, es aret, bòchi, brau...
E qu'as fa de malur mai, belèu, que Cabrau.

I

AVIS AU LECTEUR

De ce livre, ami, n'entame pas la lecture si dès l'acte premier tu devais l'arrêter. Mon drame est simplement une œuvre de nature ; je l'ai écrit pour les mâles et non pour les châtrés.

Un pâtre dans les bois se cache, guettant une proie ; la corruption des villes ne l'a pas encore énervé : il saute come un chat sauvage et met en lambeaux la ceinture des jeunes filles qu'il renvoie quand il n'en veut plus.

Ce n'est pas un conte bleu, ceci, je dois t'en avertir ! Les pucelles, en se débattant, poussent des cris d'aiglons ; lui caresse avec volupté leurs cheveux noirs ou blonds.

Allons ! ne crie pas tant à l'horreur, à l'infamie, car tout homme, à son heure, est bélier, bouc, taureau... et toi-même as fait pis, peut-être, que Cabral.

. En un bouquet de liêu m'escou
E, paouroso, bèn que fugue souleto au mound
Plan-plan quite ma raubo e mis ajust, plan-p
Sus la pouncho di pèd, vers l'aigo, en tremou
Camine... Tout d'un cop, zóu ! sort d'un argel
Un ome, coume un chin fòu, coume un loup a
Coume uno bèstio en ràbi, e se jito sus iéu
E m'aganto, esperdudo e folo e cridant Diéu.
Dins si bras fort m'arrapo e m'emporto. Si na
Niflavon, si dous iue ié sourtien de la caro ;
Fasiéu de subre-saut terrible, mis oungloun
Estrassavon sa faci en milo rigouloun
De sang. Courrié toujours; ourlave, courrié sè
Soun vièsti de péu rufe escourchavo mi mèm
Toui nus. Sachère pas, pendènt proun quauqu
Se iéu aviéu afaire à-n-un crestian o bèn
A-n-uno bèsti bruto. Ansin, dins la mountagn
Rapide m'empourtè, coume uno grosso aragn
Raubo uno mousco. I pèd d'un ro venguè tou
Iéu me remèmbre plus de ço qu'es arriba ;
Ère à l'angòni emé li tressusour... Aguère
Un esbasourdimen estrange, e pièi restère

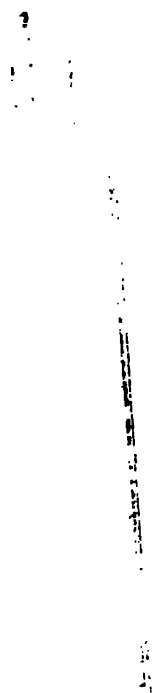
11

. Dans un bouquet d'ifs je me cache et craintive, bien que je sois seule au monde, je quitte avec lenteur ma robe et mes ajustements, avec lenteur, sur la pointe des pieds, vers l'eau, en tremblant, je m'avance... Tout à coup, de derrière un érable sort un homme, comme un chien furieux, comme un loup affamé, comme un chien en rage; il se jette sur moi, me saisit éperdue, folle, appelant Dieu à mon secours. Dans ses bras vigoureux il me prend et m'emporte. Ses narines soufflaient, les yeux lui sortaient de la tête. Je faisais des sursauts terribles, mes ongles déchiraient son visage d'où coulaient des ruisseaux de sang. Il courait; je hurlais, il courait toujours. Son vêtement de poil rude écorchait mes membres nus. Je ne sus, pendant assez longtemps, si j'avais affaire à un chrétien ou à une bête brute. Ainsi, dans la montagne, rapide il m'emporta, comme une grosse araignée enlève une mouche. Au pied d'un roc il vint tomber. Je ne me souviens plus de ce qui est arrivé. J'étais à l'agonie, avec les sueurs de la mort. J'eus un étourdissement, puis je demeurai



Morto... Souto uno cauno arèbro, en m'esvihant,
M'atrove. L'ome, car èro un ome, esfraiant,
Risié coume un demoun, plouravo de lagremo
A raisso... Lou trachèu de mi long péu de femo,
L'envertouiavo autour de soun bras nus, pelous,
M'alucant de sis iue orre, fòu, parpelous,
E plounjavo en bramant sa tèsto dins moun pitre.
Quand revenguère à iéu, diguè: « Te cresiéu, fitre!
Morto de bon! » — Dous jour dins aquéu negre infèr
Siéu restado, jouguet d'aquéu sacripant fèr.
M'avié fach un grand lié de bauco, d'apaiage;
Ié diguère d'ana querre mis abihage,
De me rèndre ma raubo: « Ai fre! » — Faguè coucha
Sa chino sus mi pèd, pas tant pèr m'escaufa
Que pèr m'èstre de gardo. Aviéu plus qu'uno idèio:
Fugi! De la fourèst regardave li lèio
Tant founso.....

inanimée... Sous une grotte sauvage, en m'éveillant, je me trouve. L'homme, car c'était un homme, effrayant, riait comme un démon, versait des larmes à flots. Autour de son bras découvert et velu, il enroulait mes longs cheveux de femme, fixant sur moi ses yeux horribles, fous, sourcilleux. Il plongeait en criant sa tête dans ma poitrine. Quand je revins à moi, il dit : « Je te croyais, morbleu ! morte pour tout de bon. » Deux jours, dans ce noir enfer, je suis restée, jouet de ce monstre sauvage. Il m'avait fait un grand lit d'herbes sèches ; je lui dis d'aller chercher mes vêtements, de me rendre ma robe : « J'ai froid ! » — Il fit coucher sa chienne sur mes pieds, moins pour me réchauffer que pour me garder. Je n'avais plus qu'une idée : m'enfuir ! De la forêt je regardais les allées si profondes.....





ENSIGNADOU



ENSIGNADOU

Envouacioun.....	2
Li campano de Pasco.....	8
Lou vin kiue.....	16
Bono annado.....	22
Deman.....	26
Cansoun sus l'èr de Magali.....	30
Escri sus la paret d'ou Castèu d'l.....	34
Letro à dous nòvi.....	36
Preguiero pèr ma femo prens.....	40
Lou poutoun de Judas.....	46
La Mignoto.....	54
Li Travaïadou.....	58
La marrido planeto.....	68
A la Muso di bastido.....	72
La Roso de Roumaniho.....	74
A la Bartalasso.....	80
La neissèngo d'Urbanet.....	84



TABLE

Invocation	3
Les cloches de Pâques	9
Le vin cuit	17
Bonne année	23
Demain	27
Chanson sur l'air de Magali	31
Écrit sur le rempart du Château d'If	35
Lettre à deux jeunes mariés	37
Prière pour ma femme enceinte	41
Le baiser de Judas	47
La Mignonne	55
Les Travailleurs	59
Le mauvais sort	69
A la Muse des campagnes	73
La Rose de Roumanille	75
A la Barthelasse	81
La naissance du petit Urbain	85



A Madamisello Soufio de L.....	90
Brinde à la coumtesso de Semenow.....	94
Cansoun nouvialo.....	100
La chato d'Eléusis.....	108
A Mignoun.....	112
A ma pichoto amigo Naïs Roumiéu.....	118
A Don Vitour Balaguer.....	122
En counvalescènci.....	126
A Micoulau de Semenow.....	130
A Marto.....	132
Lou pont de sant Benezet.....	136
Pau Cassin.....	144
La Bloundo.....	148
Lou jour di mort.....	152
Brinde à Zani.....	156
Pèr l'an nouvèu.....	158
Fèlis Gras.....	162
La Bouquetiero.....	166
Proumetèu.....	170
Lou maridage de Naïs.....	174
Lou dèutour Pamard.....	180
La flour d'ou Divèndre-Sant.....	184
Cantadisso à Petrarco.....	188
L'Abat de la jouinesso.....	192
La glòri de Vau-Cluso.....	196
Plagnimen.....	204
Parla mut.....	208
Li noço d'argènt.....	212
Lou Papo es mort, vivo lou Papo!.....	218
L'Adoulenti.....	222

A Mademoiselle Sophie de L...	91
Brinde à la comtesse de Séménow.....	95
Chanson nuptiale	101
La jeune fille d'Éleusis.....	109
A Mignon.....	113
A ma petite amie Anaïs Roumieux.....	119
A Don Victor Balaguer.....	123
En convalescence.....	127
A Nicolas Séménow.....	131
A Marthe.....	133
Le pont de saint Bénézet.....	137
Paul Cassin.....	145
La Blonde	149
Le jour des morts.....	153
Brinde à Zani.....	157
Pour le jour de l'an	159
Félix Gras.....	163
La Bouquetière	167
Prométhée.....	171
Le mariage d'Anaïs.....	175
Le docteur Pamard.....	181
La fleur du Vendredi-Saint.....	185
Cantate à Pétrarque	189
L'Abbé de la jeunesse.....	193
La gloire de Vaucluse	197
Condoléance	205
Parler muet.....	209
Les noces d'argent.....	213
Le Pape est mort, vive le Pape !.....	219
L'Affligé	223



Permenado	226
Brinde i nòvi.....	230
Lou Lichoun.....	234
Coumplimen nouviau.....	238
A Mounseigne Ange Vigno.....	242
A la memòri de M^{me} des Essarts.....	246
A Maurise Faure.....	250
L'aragno.....	252
Li vièi.....	256
Li soubro dóu dramo <i>Lou Pastre</i>	264

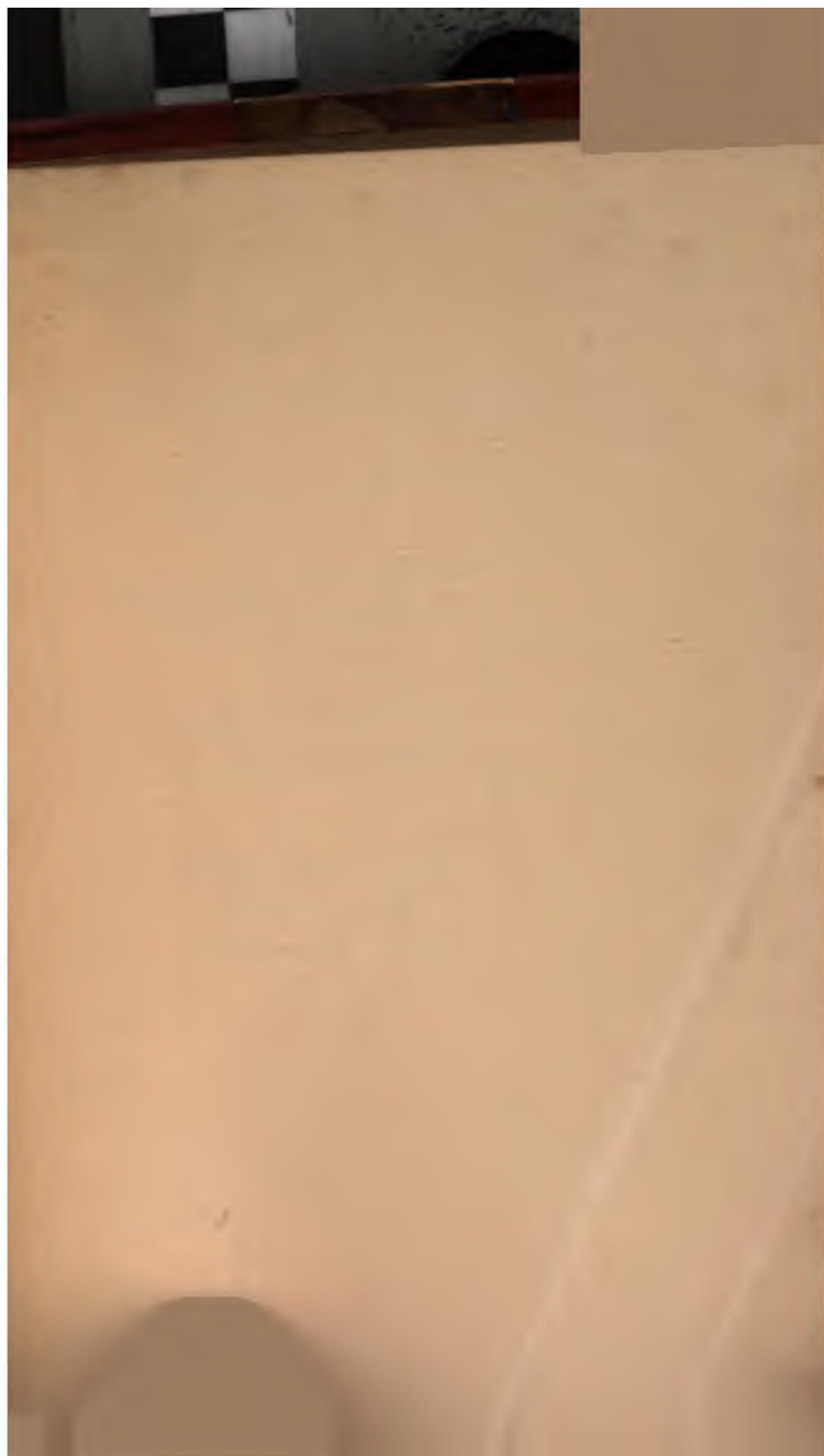


TABLE

279

Promenade.....	227
Brinde aux époux.....	231
Le Gourmet.....	235
Compliment nuptial.....	239
A Monseigneur Ange Vigne.....	243
A la mémoire de M ^{me} des Essarts.....	247
A Maurice Faure.....	251
L'araignée	253
Les vieux.....	257
Ce qui reste du drame <i>Le Pâtre</i>	265

AVIGNON. — LI FRAIRE AUBANÈU EMPREMÈIRE



STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below

10M—5.34

--	--	--

849.145

A88m

849.145
A88m

Aubanel, T.
La miougrano entre-duberto.

455381

NAME

DATE

NAME

DATE

455381

